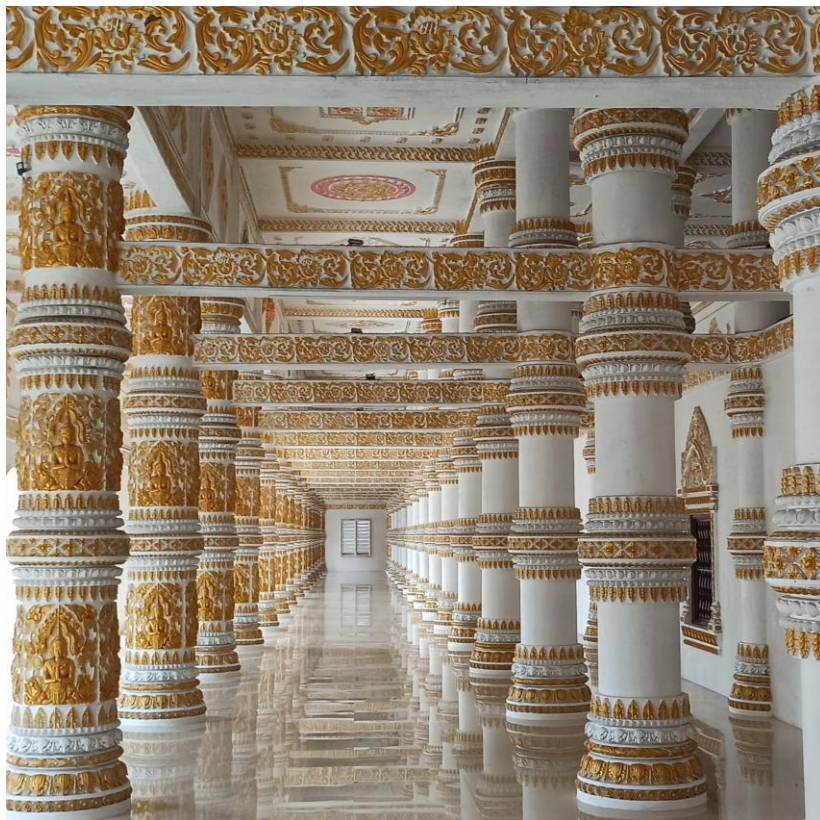


Echappées vietnamiennes

Récit d'une Balinaise en roue libre



Félix Madika

éditions l'ère de rien – février 2026

Table

La passion du Vietnam

Le sud, entre le delta fertile du Mékong et les dunes dorées du littoral

Le centre, des routes pittoresques et des cités historiques, des vestiges Cham et un lourd héritage colonial

Le nord, entre des paysages idylliques, des montagnes peuplées de minorités et une baie célèbre, une capitale et un delta bien rouges

Carte du Vietnam



La passion du Vietnam

Mon voyage au Vietnam débute au Cambodge. Et avant cela même en Indonésie, mon pays de prédilection, vers lequel j'opère de fréquents détours. J'ai manifestement du mal à faire les choses comme tout le monde. Il y a bien des étapes du Tour de France qui se déroulent en Allemagne ou en Belgique, et le rallye Paris-Dakar qui parcourt la pampa argentine. Mon trip au pays de l'Oncle Hô commence donc à Phnom Penh à travers un prisme balinais. Ou plutôt mon prisme balinais.

Notre monde actuel, y compris dans ses voyages en zig-zag, est clairement désorienté. Il n'y a pas que la géopolitique qui déraile, la géographie tout court également. C'est sans doute pourquoi elle sert autant à faire la guerre. Pourquoi ferais-je exception ? Non. Mais de façon résolument pacifique. En ce qui me concerne, je ne vois rien de mieux que de partir m'immerger dans un morceau de cet Orient pour retrouver le bon sens des choses à défaut d'une bonne marche du monde. Même pour quelqu'un qui, comme moi, vient d'Asie du Sud-Est insulaire, le simple fait d'aller se promener en Asie du Sud-Est continentale confère à découvrir un tout autre univers.

Je commence non seulement ma virée cyclo-vietnamienne au cœur du royaume khmer, mais en plus je fais tout dans le mauvais sens, à l'envers même. Je sais pourtant bien que circuler à contre-sens est dangereux. Je suis tellement à l'ouest, certainement un reliquat de mes origines, que pour ne pas complètement perdre le nord, je décide de m'y rendre. J'entame mon périple vietnamien par le sud, avec l'idée de rejoindre le nord, deux mois et deux mille kilomètres plus tard. Du delta du Mékong à celui du Fleuve Rouge. Plus précisément, mon trajet me conduira de Hà Tiên à Hà Nội. Si le corps et la machine tiennent. C'est la condition pour que l'expédition réussisse.

Je suis consciente d'avancer à contre-courant. Une autre façon de sortir de ma zone de confort et du circuit imposé. Apparemment, on me le répète depuis ma naissance, j'aurais cela dans mes gènes. Refuser l'ordre établi, et puis pourquoi pas troubler l'ordre public. Ça serait tout moi. J'en conviens volontiers. Tout est bon si plus de justice au bout. En brouillant l'agenda et l'itinéraire, je me dis que je parviendrais peut-être aussi à bousculer un peu les idées. Surtout reçues. Dans le cas du Vietnam, une destination sur mesure pour mon instinct rebelle, toute

l'histoire-géographie du pays est franchement orientée sur un axe nord-sud. La célèbre « *Marche vers le Sud* », ou *Nam Tién*, est l'expression qui décrit l'expansion territoriale des Viêt vers le sud. Des origines jusqu'à 1975, date de la « *Réunification* » du pays, même si celle-ci est toujours en cours.

Un *work-in-progress* évident car les sudistes et les nordistes, je ne parle même pas des centristes laissés pour compte sur leur étroite bande de terre côtière, sont loin d'être d'accord sur l'idée de leur nation. Ou sur sa définition. Les colonisateurs français, passés maîtres dans l'art de « *diviser pour mieux régner* », avaient déjà découpé – pour mieux l'occuper – cet échantillon de leur Indochine de pacotille en trois parties : Tonkin, Annam, Cochinchine. De l'histoire ancienne. Car aujourd'hui le Parti veille et, de gré ou de force, il entend mettre tout le monde au diapason. La réunification ou rien. Le rien signifie ici des ennuis. Mais l'histoire travaille pour lui. Le Parti semble enfin arrivé. Son but aurait été atteint. Au fil du temps long et de leur lente « *descente* », les Viêt ont conquis les terres des royaumes Champa et Khmer, pour instaurer les bases de ce qui deviendra le Vietnam actuel. Au prix de longs conflits aussi multiples que meurtriers – la couleur sang rappelée sur le drapeau – tous érigés en véritable ciment de la patrie devenue indépendante.

L'unanimité de façade, le propre de la propagande, n'est qu'un leurre. Mais grâce à une patience typiquement asiatique, et à un confucianisme repensé et rigide qui ne l'est pas moins, le tout saupoudré de vernis marxiste, l'heure de gloire approche. Avec la fin annoncée du temps maudit des privations et celle de l'oubli encore incertain des haines séculaires. La vie au Vietnam n'a jamais été un long fleuve tranquille. Ni même deux. Le Mékong et le Fleuve Rouge qui occupent les deux extrémités du pays le prouvent. Imprévisibles, ils sont néanmoins convoités, exploités, domestiqués, et irriguent les deux greniers à riz qui permettent à cent millions de Vietnamiens de survivre. Parfois de prospérer. Si toutefois la nature en colère et la folie des hommes ne leur jouent pas trop de mauvais tours.

Au cours de mon périple, cette nature fragile – typhons, inondations, éboulements, tempêtes – s'est bien démontée. Et son regain de furie outrageuse n'a guère facilité le quotidien des habitants. Ni la circulation d'une cycliste balinaise de passage.

Je suis encore jeune mais ma relation au Vietnam est déjà ancienne. Ce pays fabuleux que je m'apprete à traverser n'est pas

une découverte mais une confirmation. Ou plutôt une redécouverte à la fois cyclique et cycliste. En effet, je m'y suis rendue une douzaine de fois, pour mes activités journalistiques et pour couvrir des sujets très différents. J'ai également turbiné au Laos, au Cambodge et en Thaïlande, pour les mêmes raisons professionnelles. A chaque fois, je bourlinguais dans ces contrées en qualité de « *grand reporter* ». Formidable métier, expression inappropriée. Etrangement, ou pas, le terme a des difficultés à se féminiser. Il n'est pas le seul dans ce cas. Un peu comme si le boulot de « *grand reporter* », d'autant plus quand il se veut grand, serait naturellement du seul ressort masculin.

Dans le journalisme aussi, les vieux réflexes et les commodes habitudes, ancrés dans un patriarcat qui n'ose plus dire son nom, se perpétuent en dépit des avancées sociétales et de la réelle féminisation de la profession. Mais souvent ce que les femmes gagnent d'un côté elles le perdent d'un autre. Pour en découdre avec le vieil ordre mâle il faut s'armer de patience. Car souvent les coups partent encore beaucoup trop vite. Il importe parfois de s'armer tout court pour ne pas allonger la liste des féminicides qui continue à croître au moins aussi vite que celle des droits légitimes enfin accordés aux femmes.

Je m'appelle Ketut, je suis une journaliste balinaise. Un peu énervée mais ouverte à toute discussion. Une « *grande reportrice* » donc. L'expression existe mais son usage reste confidentiel. En cette qualité, j'ai eu en effet le privilège d'avoir été fréquemment envoyée en mission pour des reportages à l'étranger. Principalement sur le continent asiatique.

Il s'agit d'une véritable aubaine car, pour l'hebdomadaire qui m'emploie, et pour lequel on m'accorde une totale carte blanche pour mes articles, je suis la seule de toute la rédaction à me promener ainsi à l'international. Tout cela grâce à ma relative bonne connaissance et pratique d'une dizaine de langues étrangères. Les langues ont toujours été mon visa pour la liberté et le voyage. Couvrir le monde m'aide à mieux le comprendre. Et par ricochet à mieux me battre pour mes idéaux que j'ai l'outrecuidance de considérer humanistes.

Je ne lâche jamais rien. Adolescente, dans mon village balinaise, on me surnommait « *Angela Dévisse* » car je ne laissais rien passer. La moindre injustice me révoltait et je dévissais vite, aux dires de mes proches. Mais mon surnom faisait autant référence à la meuf qui incarne *Tomb Raider* à l'écran qu'à la

Black Panther féministe qui bat fièrement le pavé. Cela faisait beaucoup pour une petite paysanne balinaise et pesait lourd sur mes frêles épaules. Je suis ainsi devenue autonome rapidement.

Je travaille pour le *Bali Berita Bagus*, le « *BBB* » pour les intimes, et pour l'équipe de la rédaction et les collaborateurs. Je précise que les Indonésiens, de la vendeuse au marché au député du parlement, sont friands d'abréviations et d'acronymes. Une situation qui surprend les étrangers de passage et plus encore ceux qui s'installent dans l'archipel. Cet enthousiasme pour les acronymes, qui pousse parfois à l'obsession, est également un prétexte à l'amusement, un autre trait caractéristique et plaisant attribué aux Indonésiens. A tort ou à raison. Ainsi, même contemplatifs, ils ne s'ennuient guère.

Il y a de la sorte régulièrement un invité qui, en poussant la porte du *Bali Berita Bagus*, dont l'énorme logo à l'entrée insiste sur les trois B, lance à ma collègue installée à l'accueil : « *c'est bien ici le Bed, Bugs & Breakfast ?* » Son interlocutrice s'efforce de sourire mais n'en peut plus de l'humour débile de ces gars – car ce sont toujours des hommes qui ont le toupet de faire ce type de remarques, dans ce cas en frimant parce qu'il connaît trois mots d'anglais – qui défilent continuellement devant son comptoir. Le fait qu'elle soit très jolie, selon l'avis général de toute l'équipe du journal, n'arrange rien à son affaire. Les invités, et je ne parle pas des insupportables commerciaux, se sentent obligés de jouer les coqs dans la bassecour.

Un jeu auquel seuls les machos balinais raffolent. Le souci c'est que le boss de mon amie plantée à la réception y trouve aussi à redire : « *je t'ai déjà dit, Ayu, tu changes de décolleté, tu rallonges ta jupe, mieux tu portes un voile, et tu verras que tous ces mecs n'auront plus du tout envie de plaisanter* ». Notre patron travaille bien ce qui ne l'empêche pas d'être aussi un connard. De la vieille école, lui aussi trouve sa vanne marrante – mais pas Ayu, ni moi, ni les autres femmes – et, à l'instar des précédents blagueurs ridicules, il se pense plus malin que les autres. Le problème récurrent, ou presque, avec ces éternels garçons immatures, c'est qu'il n'y en a pas un pour en repêcher un autre. Malgré de très rares et bienvenues exceptions. C'est malheureusement un constat souvent désespérant. Pas étonnant qu'on préfère en général rester entre femmes. Amies ou amantes. Et donc aussi, tout naturellement, de tomber de plus en plus amoureuses des filles.

Je dois toutefois rester positive. On n'efface pas les gars du tableau noir de la planète comme une simple insulte sexiste rédigée à la craie blanche. Il faut composer. Quand cela en vaut la peine. Pas la chandelle. Car les dîners galants de ce type se font rares. Toujours est-il que grâce au *Bali Berita Bagus*, qu'on surnomme également « *triple B* » à la rédaction, l'entente entre tous les genres est vraiment cordiale, du moins dans nos murs. Surtout, c'est une bénédiction que grâce à cet hebdo je parvienne à voyager à travers le monde, notamment en Asie ce qui est déjà formidable, autant pour le travail que pour le plaisir.

Et le « *triple B* » ? Il s'agit d'un pied de nez de notre part, en référence à la notation financière de l'Indonésie, puisque c'est bien d'un « *triple B* » dont le pays s'est récemment vu affublé, avalisant une perspective économique honorable et une catégorie d'investissements plutôt stables. En réalité, ce n'est pas terrible, mais nettement mieux qu'un misérable et unique B. C'est un scénario identique pour la démocratie indonésienne : elle est très loin d'être exemplaire mais c'est tellement mieux que l'authentique dictature. On se contente, en attendant mieux, de l'existant. Notre nation a déjà traversé cette étape détestable.

Pour l'heure, me voilà fin prête pour arpenter les sentiers perdus et les routes de la gloire du Vietnam, un pays de passion, souvent rude et parfois torride, cher à mon cœur. Je m'y rends pour une série de reportages, pour le *BBB*, le journal balinais qui assume son positionnement anticonformiste, et qui paraît chaque semaine. En principe. Lors de coups durs, de procès aux fesses ou de budget en baisse, il est déjà arrivé que l'hebdomadaire devienne mensuel contre son gré.

Les aléas du libéralisme triomphant et les pressions politiques au sein de la presse et de l'édition en Indonésie fragilisent l'hebdo, ultime sentinelle de la liberté d'expression dans mon île. Au point d'hypothéquer fortement du futur des cinq employés et journalistes que compte la petite équipe, complétée par une modeste armée de pigistes aussi compétents que motivés. Que sous-payés. Ce qui me révolte profondément.

Se battre pour une presse libre en Asie c'est tous les jours partir un peu en guerre. Sur tous les terrains. En Indonésie, comme ailleurs, à commencer par le Vietnam, les journaux indépendants sont au mieux en sursis – c'est notre cas au *Bali Berita Bagus* – et au pire, cloués au pilori. Quand les journalistes ne sont pas arrêtés et emprisonnés. Refuser de se taire contraint parfois à se terrer pour

ne pas succomber. Bref, subissant inlassablement diverses formes de censure, livres et journaux vivent et survivent plutôt mal que bien. La liberté de la presse est souvent éradiquée ou instrumentalisée. Avec très peu de monde pour s'en offusquer et encore moins de gens dans la rue pour manifester. Des médias aux ordres dans les rédactions et des policiers en ordre dans l'espace public, et le tour est joué, pour abattre les derniers récalcitrants. Bienvenue sur Terre.

Le citoyen est incité à la fermer et invité à consommer. Il est encouragé à ne voir que ce qu'on lui donne à voir. « *Avoir* » il peut s'il en a les moyens, « *être* » sera pour lui beaucoup plus délicat. Sinon être un pion ou un clone. A l'image du slogan percutant et souvent vérifié, « *police partout, justice nulle part* », c'est « *avoir partout, être nulle part* ». C'est précisément pour récuser ces injonctions, refuser ces soumissions, que j'ai décidé un jour de me consacrer corps et âme au journalisme. D'investigation, de terrain, libre et engagé. Un autre journalisme, entremêlé de sciences humaines et de poésie, éloigné des requins de la finance et des lois liberticides de l'économie ultracapitaliste.

Inévitablement, il y aura sans arrêt, pour le *BBB* comme pour moi-même, de multiples batailles culturelles, historiques et géopolitiques, à mener. Puis à ramener, encore et encore. Sans arrêt. Une révolution permanente de la pensée, avec ses risques et ses périls, car à la moindre incartade c'est direction la maison d'arrêt. Je dois donc une fière chandelle à mon cher hebdomadaire qui me fait confiance et me soutient dans mes choix éditoriaux, parfois osés, souvent politisés, lorsque d'autres se couchent ou acceptent des enveloppes bien fournies.

C'est également cela le contexte actuel en Indonésie. On verrouille à tour de bras. Tout comme au Vietnam. Sans oublier le Cambodge, où la pensée critique du régime en place est bâillonnée, et c'est par ce royaume que démarre mon périple.

Partie de chez moi à Bali, j'arrive en avion à Phnom Penh. Sous une pluie battante et sur le tarmac du nouvel aéroport international Techo. Ultra moderne, hyper efficace, informatisé, effrayant mais impressionnant, je découvre un aéroport du XXI^e siècle. En un mot : chinois. Il ne faut pas s'illusionner. Si les concepteurs sont cambodgiens et les architectes britanniques, les investisseurs, eux, sont chinois. C'est là l'essentiel.

Depuis que les relations thaïlando-cambodgiennes se sont gravement détériorées après l'été 2025, le Cambodge s'est encore

plus tourné vers la Chine pour booster son développement économique, quitte à endurer une totale vassalisation envers son traditionnel grand frère. Cette guerre, larvée mais meurtrière, est toujours en cours au moment où je pédale à travers la campagne cambodgienne et où j'écris ces lignes. La Thaïlande n'hésite pas à bombarder jusqu'au cœur du territoire de Siem Reap. Elle est devenue l'ennemi N°1. Les échanges commerciaux entre les deux pays s'effondrent. Les populations des deux côtés trinquent. Mais pas à la même table.

Aux abois le Vietnam et surtout la Chine reprennent le flambeau. Après avoir déjà fait main basse sur le royaume khmer depuis des décennies, ce sont avant tout les Chinois qui occupent la place économique laissée vacante par ce conflit. L'empire du Milieu tisse sa toile dans tous les sens. Suite à l'avancée, lente mais sûre, de sa route maritime de la soie dans toute la péninsule indochinoise, l'influence chinoise prend davantage d'ampleur dans cette région. Elle laisse le Cambodge patauger dans un état de souveraineté devenu hypothétique.

A Phnom Penh, je retrouve avec bonheur Maly (« fleur de jasmin » en khmer), ma petite sœur de cœur cambodgienne, croisée la dernière fois à Bali, lors de *Nyepi*, « jour de silence » et Nouvel an balinais. De belles retrouvailles émouvantes et trop rapides pour tout se raconter. Nous savons heureusement toutes les deux que nous nous reverrons, ici ou à Bali, dès que possible. A deux pas du célèbre marché russe, au sud-est de la capitale, Maly m'a donné rendez-vous pour une surprise. Ce qui m'attend est génial. Elle m'a gentiment procuré un super vélo. Mon indispensable outil de transport pour entreprendre, très prochainement, une longue et sacrée remontée du Vietnam.

Je traîne quelques jours dans Phnom Penh, qu'il me plaît toujours de retrouver, à pied, à vélo, et d'abord pour flâner sur les marchés, ou le long du quai Sisowath au crépuscule, donnant sur les rivières Tonlé Sap, Bassac et Mékong. Siroter de bons jus frais, déguster un délicieux *amok* (plat national khmer), sorte de curry de poisson aux riches aromates et avec du lait de coco, mais aussi profiter de mon passage pour manger toutes sortes de plats indiens, aisément disponibles dans cette cité.

Bien rassasiée et même repue, je pars avec mon vélo nouvellement acquis quelques jours plus tard, histoire de dépenser les calories engrangées et surtout pour longer avec nonchalance le beau Mékong, en direction du nord : d'abord Kompong Cham, puis

Kratié, où je me pose quelques jours à nouveau. J'y apprécie tout spécialement la tranquillité du lieu. Même si, là aussi, le développement rapide, souvent chaotique, du royaume, est en marche. Mais personne ne sait trop vers où.

J'emprunte ensuite une longue route – en roulant sur plusieurs jours – à l'intérieur du pays, en allant de Kratié jusqu'à Oudong, l'ancienne capitale du royaume khmer. En fait, farouche adepte des détours les plus fous, pour me rendre au Vietnam, j'opte pour un chemin très long : une boucle de mille kilomètres à l'intérieur du Cambodge, reliant Phnom Penh à Kep, via Kompong Cham, Kratie, Oudong et Kampot. Presque un mois pour un millier de bornes, avec en route de belles rencontres, et l'occasion de réaliser un parfait rodage de mon engin à deux roues sans moteur. Une bien jolie boucle, blonde avec toute la poussière emmagasinée, verte grâce à la verdure et aux rizières traversées, rouge quand le ciel s'embrase le soir.

Ce n'est pas du masochisme de ma part, sous forme de défi, ni une absurde quête de performance. Simplement une envie de me promener au Cambodge hors des sentiers battus par les classiques itinéraires touristiques. Une évasion rurale et cycliste. Un détour culturel et linguistique avant que je n'entame ma longue traversée vietnamienne à partir du sud profond vauté au fin fond du delta du Mékong. Découvrir à la fois l'envers du décor d'un pays en constant chamboulement et la gentillesse des Cambodgiens éloignés de l'industrie touristique.

Ainsi, le soir au marché de nuit à Oudong, puis plus tard dans la petite ville méconnue de Basedth, par deux fois des habitants qui proposaient des repas au bord de la route, ont fait preuve d'une rare et superbe gratitude à mon égard. Des plats non seulement excellents mais offerts. Ils appréciaient mes quelques mots en khmer, ou plutôt mes vains efforts de tenter de communiquer correctement.

Ce que je retiens avec force – la première fois un homme, la seconde fois deux femmes – c'est qu'ils ne voulaient surtout pas d'argent. Un moment émouvant et puissant. Cela vous arrive encore d'aller au restaurant ou au café et que le patron refuse que vous payiez l'addition ? En plus quand cela vient du fond du cœur. Il faut dire que dans mon cas, les « patrons » étaient de la plus modeste des conditions humaines. Au marché d'Oudong, l'homme qui m'a servi un plat de nouilles et de légumes absolument délicieux a fabriqué sa cuisine équipée ambulante qu'il transportait

à l'arrière de sa motocyclette. Ingénieux. Immense admiration pour ce vrai chef.

L'ancienne capitale Oudong est une cité calme voire endormie où les touristes étrangers ne font souvent que passer pour admirer les vestiges bouddhiques. Ses pagodes joliment perchées sur une colline inspirent le respect. Et le recueillement. Comme ailleurs, les Khmers rouges de l'époque honnie – ne respectant rien ni même le sacré – n'ont pas été tendres dans cette zone. Un monument commémoratif rappelle le sacrifice des victimes et les exactions de leurs bourreaux. Les édifices bouddhiques, y compris les grands monastères autour, sont désormais des sanctuaires apaisés. L'ensemble du site est un bel havre de paix. Propice au silence, à la méditation et à la retraite.

En journée, le secteur des pagodes n'est fréquenté que par des bonzes en procession ou par des touristes en adoration. Pour moi, ce fut une halte bienfaisante, garante pour que je puisse repartir gonflée à bloc, ma tête, mon moral et mes pneus.

Entre Oudong et Kampot, j'emprunte une autre longue route, nouvelle et monotone. Il paraît loin le temps où je venais traverser le Cambodge à moto sur des pistes poussiéreuses, quand l'asphalte était en option. Je pédale dans un paysage tout plat. Ultra plat. Celui-là même dont je rêvais tellement pendant mon voyage à vélo précédent au cœur des Balkans. Quel bonheur que de pouvoir profiter de l'absence de dénivelé sur ce parcours. Surtout avec une chaleur difficilement supportable. Et quelle joie aussi de pouvoir faire des pauses revigorantes grâce à l'ingurgitation de jus de fruits frais servis en bordure de route.

Le réseau routier est en pleine expansion avec tout ce que cela implique : des expulsions et délocalisations des villageois pauvres aux nouvelles opportunités de business, tout le monde n'en sortira pas gagnant. Mais la majorité des Cambodgiens semble approuver cette orientation économique pour laquelle les malins chinois ne sont jamais loin. Justement. Parlons-en des Chinois. Tout le long de cette nouvelle voie bitumée trans-cambodgienne, je perçois des dizaines d'usines géantes, textiles et autres, toutes ou presque chinoises. Une évidence. Un spectacle pour ma part assez déroutant. Mais sans doute est-ce là le prix fort à payer pour que le Cambodge accède au fameux développement, avec son lot de croissance, de richesses, de bassesses, et d'asservissement. Avec ou sans consentement.

J'ai cru à un moment apercevoir une immense prison, avec miradors aux quatre coins et barbelés en haut des murs. Mais non. C'était une gigantesque usine de fabrication de vêtements. Devant l'entrée, des sortes de gardes étaient postés. Et surtout j'ai vu une vingtaine de camions militaires, parkés et bien alignés, avec des banquettes vides à l'arrière. Sans soldats à bord. Les chauffeurs se tapaient la discute en attendant la bonne centaine d'ouvrières du secteur textile qui allaient rentrer chez elles. En attente d'une autre fournée de cette main d'œuvre féminine et bon marché, corvéable et serviable à merci.

J'observe la scène avec une réelle consternation. Mais optimiste comme à mon habitude, je me dis que, finalement, il vaut peut-être mieux voir des femmes ouvrières désarmées à l'arrière de ces bolides militaires que des hommes militaires armés. Je me rassure comme je peux. Je dois en outre encore devoir pédaler un bon morceau, pour espérer trouver un hébergement à peu près décent sur ma route, et si possible loin, très loin, d'une usine-prison chinoise pour femmes.

Je dois bien le reconnaître. La Chine s'adapte au terrain et s'occupe notoirement de pousser et faire entrer le royaume khmer à grande vitesse dans le XXI^e siècle. Un siècle en phase de devenir celui de la Chine. Le Cambodge essaie de se placer à cette table à laquelle l'Europe, par exemple, ne sera pas conviée. L'Indonésie, à la manière cambodgienne, aura également son rond de serviette à ce banquet. Quitte à accepter toutes les conditions inacceptables exigées par la Chine. Ainsi va le monde qui n'est pas le mien et que je me contente de traverser.

Après une escale nocturne, à mi-chemin, à Basdeth, où j'échoue in extremis dans une simple guesthouse assez agréable, j'atteins l'ancienne ville coloniale : Kampot. Aujourd'hui, la cité touristique est réputée pour son poivre, connu et vendu dans le monde entier. Le parfum exotique d'antan a pourtant du plomb dans l'aile. Ne subsistent guère de vestiges de la belle architecture d'autrefois, les bulldozers n'ont rien épargné.

Ici aussi, les autorités ont décidé de marquer un grand coup : sur le quai réaménagé, un Starbucks a remplacé le vieux marché aux poissons. Quant à l'ancien marché central, à l'architecture coloniale si typique, il ne reste rien. Absolument rien. Mais des boutiques banales et des restos à deux balles, une boîte de nuit aussi, et une multitude de « *ladies bars* ».

Les dernières gargotes disparaissent au profit de cafés design et branchés. Par conséquent, sournoisement, les prix commencent à flamber. Mais Kampot n'est pas encore Phnom Penh. Je vois bien qu'il reste encore de la marge.

J'ai du mal à me souvenir de ma première visite de Kampot, avec encore debout le petit joyau colonial qu'était l'ancien marché, tant les changements sont rapides et irrémédiables. La cité est en train d'être défigurée pour de bon, en raison d'un urbanisme agressif et de la multiplication des constructions hideuses en béton. Et de la nouvelle clientèle.

La modernité clinquante paraît en revanche garantie. Un choc pour les anciens. Mais l'heure au Cambodge n'est pas du tout à la nostalgie. Sauf pour certains touristes âgés et surtout français. A ce propos, un sujet épineux et malsain consiste à analyser l'évolution sur place de la clientèle touristique.

On ne vient plus ici pour admirer le patrimoine culturel, quasi inexistant dorénavant, mais pour aller sur les îles au loin, voire découvrir les environs pour les routards avertis. Plus grave à mon avis, depuis le Covid, un nombre croissant de retraités occidentaux, des Français pour la plupart, sont venus s'installer dans la ville et sa région. Dans le sillage de leur venue, de plus en plus conséquente, la prostitution gagne du terrain, et les nouveaux « bars à hôtesses » pullulent dans le centre. La nuit tombée, des vieux blancs boivent de la bière avec parfois de très jeunes filles asiatiques assises sur leurs genoux. Triste spectacle qu'il m'a été donné à voir. Surtout lorsqu'un soir, un abruti de *barang* (« blanc/occidental », pour les Cambodgiens), arrogant et bourré, me crie dessus en me demandant en mauvais anglais, combien « je » coûtais pour toute la nuit, avant de lâcher un rire gras et détestable, à l'image de son personnage. J'ai connu des soirées plus glamour. Mais en voyage on ne fait pas le tri. Il demeure que c'est là une évolution déplorable, permise par les autorités et perpétrée sous le sceau de l'argent tout-puissant, avec en outre de forts relents colonialistes et sexistes. La totale.

Face à ce piètre spectacle de la désolation, je me goinfre de bonne cuisine indienne à prix abordable – un des bons côtés de Kampot – et je décide de prendre ce qu'il y a de mieux dans la modernisation rapide de la ville. La bouffe, la promenade, et même la convivialité qui perdure en certains lieux sympas où s'agglutinent des voyageurs de tous âges qui gardent en eux de beaux rêves. Au cours de cette longue pause à Kampot, quasi

gastronomique et indienne, mais aussi relaxante à l'*hostel* où j'ai posé mon sac et mon vélo, j'ai pris le temps pour écrire un peu et de me laisser charmer par une belle surprise. Stupéfiante.

Un embryon de rencontre amoureuse, avec une énigmatique et magnifique nymphe autrichienne, a bien failli rallonger mon séjour et bouleverser mon agenda. Originnaire de Vienne, elle s'appelle Andrea et a les yeux bleus comme l'océan. Je craque dans la seconde, pour rien, mais c'est la vie. Elle vient tout juste de finir ses études d'infirmière et d'entamer un tour d'Asie de six mois, avant de travailler à l'hôpital dès l'automne prochain. On discute, on s'apprécie, on rigole, on se câline un peu le dos et on boit beaucoup de thé. Mais l'amitié éphémère a pris le dessus sur l'amour compliqué. C'était sans doute mieux ainsi. C'est même souvent mieux ainsi.

Mais Andrea, quelle beauté tout de même, et quelle chance de tomber par hasard sur une femme aussi resplendissante, impossible pour moi de rester insensible en pareille circonstance. Elle m'a de suite fait oublier l'imbécile frustré qui voulait déboursier du pognon pour vider ses bourses avec moi. Toutes les femmes sont belles et m'apaisent, les gros cons eux ne pensent qu'à la baise. Deux mondes. J'ai choisi mon camp. Ce café-hôtel était bien plaisant. Une pause réflexive. L'occasion optimale de m'y ressourcer, de rédiger quelques feuillets, malgré une déconcentration régulière liée à l'apparition divine de la déesse viennoise. Andrea, Vénus pâle et insondable de Kampot. Le moment opportun de faire le point aussi, avant de m'engager dans l'expédition vietnamienne.

En quittant Kampot, je longe la mer puis je traverse la station balnéaire de Kep – ancien joyau colonial, aujourd'hui renommée pour ses restaurants spécialisés pour les recettes au crabe – avec un arrêt au bord de la mer, près du marché. J'y observe les bateaux de pêche pleins à ras bord et leurs bruyants bateliers qui déchargent leur cargaison de poissons et surtout de crabes. Je suis étonnée de l'aménagement en cours du nouveau port. Archi moderne et bétonné, fonctionnel et touristique. Le charme désuet de ce lieu, village côtier typique, autrefois prisé par les colonisateurs français avant de l'être par les vacanciers locaux, semble être en voie de disparition pure et simple.

Je m'inquiète en voyant la transformation radicale de tout ce littoral cambodgien, y compris pour les belles îles au large, désormais très populaires : le cas dramatique de Sihanoukville, une

citée complètement métamorphosée en deux décennies, passée sous tutelle chinoise – avec sa spéculation immobilière, ses tours inachevées et son béton à foison, sa corruption rampante, son blanchiment d'argent, ses trafics véreux et ses casinos douteux, ses mafias d'abord russes ensuite chinoises – aurait pourtant pu servir à la fois d'avertissement et de leçon. Mais c'est le sens unique des affaires louches qui prime. Pas le simple bon sens.

Cela ne s'arrête pas là. En partant de Kep, pour rejoindre la frontière vietnamienne, située à seulement une vingtaine de kilomètres à l'est, je décide de longer la côte. Je tombe rapidement sur une sorte d'autoroute bétonnée, trop large et toute neuve, supposée accueillir un trafic plus dense dans les mois à venir. Route construite, une fois n'est pas coutume, par les Chinois. Elle rencontre surtout le nouveau projet en cours de canal entre un bras du Mékong à l'est de Phnom Penh et la région de Kep qui donne sur la mer. Projet cambodgien mais financement chinois. Et, comme le souligne l'adage populaire, celui qui détient la bourse détient aussi le pouvoir. Ce canal sino-khmer vise certes l'indépendance commerciale vis-à-vis du Vietnam voisin, mais il intègre avant tout la stratégie chinoise des dites nouvelles routes de la soie. Long de 180 kilomètres, baptisé Funan Techo, le canal est en train d'être activement creusé, et sa mise en service est prévue pour 2028.

Ce canal de la discorde et placé sous emprise chinoise suscite d'ores et déjà beaucoup d'inquiétudes d'ordre écologique et géopolitique : Mékong détourné, écosystème perturbé, populations non consultées, absence de transparence, et le Vietnam voit ce projet d'un très mauvais œil. Pour les Vietnamiens, furax à juste titre, le canal entraînera de grands changements concernant les débits de l'eau du Mékong qui ne se déverseront plus dans leur delta normalement si fertile. Un futur grenier à riz en sursis avec à la clé une paupérisation des habitants de la région. Voire, dans le pire des scénarios, un potentiel conflit armé frontalier. Un de plus.

En réalité, le controversé canal Funan Techo, parmi d'autres mégaprojets, n'est que la suite logique de la politique intrusive et prédatrice chinoise. Non loin de là, dans le secteur de Sihanoukville, la base navale de Ream, où est officiellement basée la Marine royale cambodgienne, a récemment été considérablement agrandie aux frais de la Chine.

Amoureuse de ce royaume, et d'abord de sa culture et de ses habitants, je crains malheureusement que le Cambodge paie

aujourd'hui au prix fort son fier développement économique, avec le sérieux risque de perdre peu à peu sa souveraineté, déjà bien esquincée.

Sous un soleil de plomb, je pédale au milieu d'une nature dépouillée, avec en tête mes élucubrations éco-géopolitiques. Mon objectif est de passer la frontière sans encombre. Traversée ultrarapide. Privilège rarissime de posséder une double nationalité, un statut quasiment impossible pourtant pour une Indonésienne. Je suis l'exception qui confirme la règle. Française et Indonésienne. Grâce à un passé glorieux. Ma bio alambiquée, et d'abord celle de ma famille multiculturelle, valent un petit détour, alors forcément j'y reviendrai très rapidement.

Le passage frontalier a certes été rapide mais il existe des habitudes, presque des traditions, auxquelles les gardes-frontières vietnamiens ne dérogent pas : fidèles à leur solide réputation, les douaniers vietnamiens tirent la gueule. Une sale gueule même si au fond ils peuvent être sympas. Leur arracher un sourire est une mission impossible. L'inverse aurait été étonnant voire incroyable. Indubitablement, il s'agit là d'une forme de solde impayée de la rigidité communiste – nord-vietnamienne diraient les sudistes taquins – en provenance du grand nord, Hà Nội donc, ou bien plus loin, Moscou. A peine entrée au Vietnam, me voici déjà en pleine histoire de ce pays si singulier. C'est qu'on ne badine pas avec le passé au pays des Viêt. Comme dans celui des Soviets avant eux. L'histoire est ici omniprésente. Même enivrante. Encombrante aussi. Elle sert de ciment à la nation. Partout où il se maintient, le communisme en sursis a besoin du passé pour espérer survivre au présent.

Comme je ne souhaite pas avoir de bricoles avec des fonctionnaires zélés et susceptibles, les geôles vietnamiennes se remplissent encore trop aisément, je vais d'emblée montrer patte blanche, pour essayer de bien me faire accepter, du moins en célébrant leur florissant patrimoine linguistique.

Ainsi, par respect pour leur belle langue, mais si difficile à pratiquer et notamment à prononcer, je vais retranscrire dans ces pages la plupart des termes vietnamiens selon le système en usage appelé *quốc ngữ*, cette écriture latinisée, notamment initiée au XVIIe siècle par le missionnaire français Alexandre de Rhodes. Mais cette dernière info, certes irréfutable, reste entre nous. Pas sûr qu'elle soit en odeur de sainteté avec le Parti au pouvoir. J'arrête immédiatement d'être mauvaise langue et j'espère ainsi honorer au

mieux leur formidable langage, à l'origine de tant de poèmes épiques et d'écrits fabuleux qui, au fil du temps, ont engendré la riche littérature vietnamienne, traditionnelle et contemporaine. Voire révolutionnaire.

Concrètement, je laisse enfin le Cambodge derrière moi et je quitte le poste-frontière, pour rejoindre ma première destination au Vietnam : Hà Tiên. Située à seulement une petite dizaine de kilomètres du Cambodge, cette cité portuaire du sud du delta est avant tout une ville de transit et de commerce. J'y déboule avec excitation pour trouver une chambre, prendre un bon repas, me balader le long du quai et, de facto, débiter mon expédition cycliste.

Mon voyage au Vietnam peut commencer.

Le sud, entre le delta fertile du Mékong et les dunes dorées du littoral

Mon arrivée dans la cité de Hà Tiên marque un nouveau départ. Elle devient la base de ma traversée vietnamienne. Deux mille kilomètres à avaler de la poussière et un bon paquet de surprises m'attendent. J'espère bien terminer mon périple en étant plus transformée que lessivée. Plus avenante que cabossée. Plus vivante que jamais. Rejoindre Hà Nội en partant de Hà Tiên est l'occasion rêvée de vivre la route, d'écrire et de pédaler. Mais pas en même temps. Il faut garder raison. Mais toujours privilégier la passion. J'ai couvert le Vietnam à maintes reprises, notamment pour le *Bali Berita Bagus*, dans le cadre de reportages, parfois aux thèmes très hétéroclites. Pour ce voyage, uniquement quelques articles figurent au programme, au gré des rencontres et des sujets. L'aventure se veut plus en dilettante.

Dans le passé proche, j'ai rédigé des dizaines d'articles sur le Mékong, les liens entre Vietnam et Etats-Unis, la prison dite Hilton (Hỏa Lò) à Hà Nội, les problèmes du tourisme à Sa Pa, les tombes des Jaraï (ou Gia Rai) cachées dans les hauts-plateaux du Centre, l'histoire du caodaïsme, les traces de Marguerite Duras à Sa Déc, les ethnies du nord, Mỳ Sơn et la culture Cham, les relations houleuses sino-vietnamiennes, la perpétuation de l'héritage soviétique, le mal-développement de la baie de Hạ Long, l'emprise chinoise, les bagnes coloniaux de Côn Đảo au sud, et de Lao Bảo ou Song La au nord, l'impact de la guerre à Điện Biên Phủ. Et même des textes sur le *phở*, la délicieuse soupe nationale qu'on retrouve, tous les matins, à tous les coins de rue du pays. Sans oublier des écrits autour des dragons : l'un sur le mythe du dragon dans la culture locale et l'autre sur le fruit du dragon (*thanh long*), toujours rafraîchissant, impossible à éviter au cours d'un voyage en ex-Indochine.

Le Vietnam est un pays d'une richesse incroyable. Si l'on souhaite apprendre et se donner la peine d'en découvrir les trésors. Ici comme ailleurs, sous prétexte de vacances bien méritées, la plupart des visiteurs privilégient les séjours farniente-festifs et balnéaires aux circuits historico-culturels. Eternellement naïve, je demeure étonnée de remarquer à quel point les touristes se rendent tous au même endroit et souvent au même moment. Des moutons et des automates. Incroyable.

A commencer par la clientèle russe, en quête de soleil et de plages, elle se presse sur le littoral, notamment à Mũi Né et à Nha Trang, devenues de véritables enclaves russes, avec du cyrillique partout à l'affichage. Et de l'arrogance en prime. Sans oublier l'île de Phú Quốc, très convoitée ces derniers temps, par les Russes donc, mais également par les Chinois, qui en passant en sont les principaux investisseurs. Avec quelques dignitaires vietnamiens, plus corrompus que communistes, qui ont fait de l'île, un parc à *resorts*, et avant tout leur chasse-gardée. Un pré carré communiste – sino-russo-vietnamien – avec un mauvais esprit capitaliste. Un mélange explosif, dont le symbole pourrait être le casino, repère de l'infréquentabilité par excellence.

C'est précisément juste après avoir franchi le grand pont à Hà Tiên que se trouve le port pour se rendre à Phú Quốc. Les bateaux de croisière et autres catamarans embarquent ou débarquent des touristes tout au long de la journée. Sincèrement, cette grande île artificielle, aux mains du béton et des patrons, je n'ai guère envie de m'y rendre. Un trip trop cher, trop bruyant, trop sino-russe, trop balnéaire, bref trop libéral et pas assez libertaire. Trop c'est trop. Et très peu pour moi.

Les deux mois qui s'annoncent seront consacrés à un itinéraire assez direct, reliant Hà Tiên à Hà Nội, avec l'idée de découvrir davantage la campagne et les villages d'un Vietnam plutôt rural. Là où passera ma route. Souvent, il s'agira de la route nationale 1, la fameuse ancienne route coloniale 1 qui traverse quasiment tout le Vietnam. Heureusement, je m'en éloignerai quand cela s'avérera possible, quitte à rallonger mon parcours. Moins de trafic, de klaxons, de camions, de poussière, de bruit et de danger, c'est toujours bon à prendre. Surtout à vélo. Mon but n'est pas de me préparer pour concourir au prochain Tour de France mais de découvrir avec lenteur un Vietnam encore authentique qui n'est mentionné sur aucune carte touristique. Même si Michelin a jadis prospéré par ici.

Le détour est la voie la plus droite, préconise la sagesse orientale. J'y suis, reste et persiste, souvent sur ces itinéraires bis. Et je demeure fortement attachée à cette devise. Le bonheur ne s'achète pas et la vitesse ne le rend jamais accessible plus rapidement. Il se glisse plutôt le long des chemins de traverse. Lentement mais sûrement. Là où le champ des possibles fusionne avec le paysage des champs d'où résonne le chant des cigales. Sauvage, naturel et libre. Quitter la grand-route c'est retrouver sa

voie. L'autre voie salutaire. Oublier le bruit du monde c'est mieux retrouver de la voix. Pour l'utiliser à bon escient. Chanter, jouer, s'émerveiller ou s'indigner.

En remontant le Vietnam, du sud vers le nord, souvent en longeant le littoral, je ne visiterai guère de « *sites incontournables* » et de « *spots à ne pas rater* », sauf éventuellement ceux qui se trouveront sur mon chemin. J'évoquerai parfois d'autres lieux, découverts et visités lors de mes voyages précédents, pour brosser un tableau un peu moins incomplet du Vietnam. Passionnée par l'art khmer au Cambodge, je le suis également par l'art Cham au Vietnam. Et au cours de cette traversée, je vais fréquemment croiser des vestiges de la culture Cham, passée et plus rarement actuelle. Avec bonheur.

Je pense à tout cela, attablée dans un café à Hà Tiên, en mode repos. Après avoir trouvé un *Money changer* ouvert. J'ai fini par le dénicher, comme souvent en Asie du Sud-Est, au comptoir d'une bijouterie. Je ne pouvais pas la manquer. Avec ses dorures presque aussi clinquantes et kitsch que le décor de la nouvelle Maison blanche trumpiste repeinte en jaune. Dans les vitrines, les bijoux en or scintillent à l'excès, je manque de m'éblouir. Encore plus qu'à vélo avec le soleil qui tape en face. Mais je reviens vite à moi car là où il y a de l'or il y a aussi de l'argent. Et il me faut d'urgence du cash. Sans investigation. Une ravissante employée accepte volontiers de changer mes devises. La grande vie après ça, je me dis un bref instant. Je me calme aussitôt. Même si on est un samedi soir, ce qui est le cas, la fièvre risque de retomber rapidement. Je suis à Hà Tiên, et pas à Las Vegas, ni même à Phú Quốc ou à Hồ Chí Minh Ville. Pas même possible de manger indien. Mais je suis satisfaite de voir que cette ville conserve son caractère trempé, si vietnamien en somme, qu'elle ne fasse pas non plus des mains et des pieds pour servir l'industrie touristique et ses avatars commerciaux.

En me rendant à mon café, que m'a indiquée la jolie employée, en cette fin d'après-midi, je croise par hasard dans la rue un touriste scandinave – le premier étranger rencontré depuis la frontière – visiblement désemparé et même paumé. Il s'avance vers moi et, sans dire bonjour, me lâche son exaspération en pleine figure : « *incroyable, c'est une ville ici, et pourtant il n'y a rien. Aucune inscription en anglais, pas de restaurant correct, pas de magasins connus, ni Seven Eleven ni Starbucks, c'est dingue* ». Il a l'air totalement dépité. Je le rassure, le pauvre bougre, en lui

expliquant que ce n'est pas dingue et que tout va bien, qu'il y a beaucoup d'endroits, autour de lui, pour manger et encore plus de lieux pour boire des cafés et des jus de fruits. C'est simplement plus local et moins cher que ce qu'il recherche habituellement. « *C'est pour découvrir un peu cela qu'on voyage, pas vrai* », lui dis-je, un brin taquine. Pas de réponse de sa part. Il y a des non-dits qui vont sans dire. Je lui souris, et il s'en va, moyennement rassuré. Mon vieux-beau scandinave a largement dépassé la cinquantaine, c'est un grand garçon, il se débrouillera.

Ça me plaît bien ce genre d'entrée en matière. Je viens d'arriver au Vietnam et je constate d'emblée que le pays n'est pas à vendre. Mieux, il n'entend pas s'adapter, à l'heure où le capitalisme demande – exige plutôt – à tout le monde de s'adapter. A qui ? A lui seul évidemment. Tout cela ne m'empêchera pas, à moi non plus, de galérer quelques heures plus tard en me mettant à la recherche d'un restaurant local végétarien. C'est l'occasion parfaite de pratiquer à nouveau mon vietnamien sans attendre, dans l'espoir presque vain de me faire comprendre par les habitants, vendeurs et restaurateurs.

Mon immersion débute bien. J'ai comme le feeling que je vais kiffer cette énième découverte du Vietnam. Vue du haut de ma selle et à petite vitesse. Pour mieux voir la nature et les gens. Cela étant précisé, j'avoue que de prime abord cette petite ville de l'extrême sud du grand delta ne paie pas de mine, malgré son emplacement stratégique. Les citadins ne sont pas pressés d'y développer un tourisme de masse ni d'apprendre l'anglais pour s'y préparer. A peine installée dans ma guesthouse en face du marché, je repars faire un tour en ville et sur les quais.

Dans la rue, je tombe sur plusieurs gars qui jouent au mahjong en sirotant des bières, beaucoup de bières. L'un des joueurs de la bande m'interpelle, pouce levé, et je comprends qu'il a été impressionné de me voir arriver à vélo toute seule. Apprenant que je suis Indonésienne, il a encore plus de mal à comprendre ce qui se passe : « *et ton mari il est où ?* », et oui, c'est l'éternelle question qui revient en boucle. Je réponds parfois que mon mari est planqué dans le buisson d'en face et qu'il entend tout. Mais c'est souvent fatigant. Je relève aussi que mes copines occidentales, seules à vélo, n'ont pas ce type de problème à gérer autant que moi. En tout cas avec moins d'insistance. Je n'évoque même pas mes amies indonésiennes qui voyagent à vélo puisqu'il n'y en a pas. Une Asiatique, sa place est encore trop souvent à la maison

sinon à la cuisine. Auprès de son mari, de ses enfants et de sa belle-famille. Et si la pauvre n'a pas encore de marmots au compteur, il faut vite se dépêcher d'en faire. Ah la fameuse pression et donc oppression sur l'horloge biologique et notre fonction procréatrice. Ce n'est pas mon univers ni ma philosophie. Et j'emmerde clairement toutes ces injonctions. Comme d'ailleurs tous les réarmements démographiques et militaires.

Par chance, mon interlocuteur du jour a rapidement cessé d'évoquer ce sujet et nous avons discuté des différences entre l'Indonésie et le Vietnam. Mais le naturel masculin revient au galop. Le débat est donc revenu sur le thème des femmes. « *Une Vietnamiennne, normalement, elle ne ferait pas ce genre de voyage que tu fais, mais bravo, tu me fascines vraiment* ». Je lui rétorque que les Indonésiennes, normalement, non plus, elles ne font pas ce type de périple. Et j'ajoute que le mot « *normalement* » ne veut plus dire grand-chose aujourd'hui. Avec les fous furieux qui dirigent la planète – chefs d'Etats ou d'entreprises – la normalité n'est plus à l'ordre du jour. C'est valable dans le cas du Vietnam comme dans celui de mon pays, l'Indonésie, et même pour mon second pays, la France. Plus aucune nation n'est à l'abri de graves dérives anormales. Sauf que de nos jours, c'est l'anormalité tendance bestiale qui devient la norme, et normale.

On y perd son latin sauf que c'est la vraie vie. Devant cet océan de misère, et de vague montante du fascisme, je relativise. Et, tout en riant pour détendre l'atmosphère, je conclus la scène en expliquant que les femmes changent et vont encore changer beaucoup plus ces prochaines années. Lui aussi se met à rire : « *ah, ça va être la fin du monde alors* ». Je pars tranquillement poursuivre ma balade en lui lançant gaiement cette ultime réplique : « *mais mon cher ami, c'est déjà la fin du monde en ce moment !* » On se fait un signe de la main et on se marre bien une dernière fois. On n'est pas d'accord mais on se parle. C'est bien. Prometteur. L'esquisse sinon l'espoir d'une once de cette humanité tant mise à l'épreuve dans notre monde de brutes.

La proche région de Hà Tiên, au final un paisible village portuaire et frontalier avec le Cambodge voisin, regorge de grottes, en particulier celle de Thạch Động abritant une pagode notoire. Elle est entourée de collines, de hameaux de pêcheurs et de plages, dont la plus courue est celle de Mũi Nai. J'ai toutefois pu constater, comme d'ailleurs à chacun de mes passages à Hà Tiên, que les étrangers ne sont guère nombreux à s'attarder dans cette ville de

transit. Très peu d'entre eux vont visiter le tombeau familial et coloré du clan Mạc Cửu. Ils ne peuvent donc point admirer le tigre blanc Bạch Hổ et le dragon bleu Thanh Long, qui délimitent l'enceinte du site. Je relève que le tigre blanc Bạch Hổ fait avant tout référence au Vietnam au réputé « *baume du tigre blanc* », un remède populaire, une pommade traditionnelle pour soulager les douleurs musculaires et les maux de tête. A ne surtout pas confondre avec Bác Hồ, l'Oncle Hồ, le surnom affectueux donné au grand chef révolutionnaire et père de la nation, Hồ Chí Minh. Impossible d'être un seul jour dans ce pays sans croiser absolument partout son portrait, des billets de banque à l'affichage public, etc.

Les touristes ne se pressent donc pas pour voir le temple bouddhiste Thạch Động nichée dans une grotte souterraine. Il n'est pourtant pas dénué d'intérêt. Comme souvent au Vietnam, cette pagode est dédiée à Ngọc Hoàng, l'empereur de Jade, et à Quán Âm, la déesse de la Miséricorde. Quán Âm, ou Guanyin en Chine, est une déesse féminine dans cette partie orientale de l'Asie, mais à l'origine il s'agit du bodhisattva de la compassion, Avalokiteshvara, divinité masculine, originaire du monde indien. Je trouve admirable que l'on puisse changer de genre en avalant des kilomètres, et aussi de noter qu'en avançant vers l'Orient la féminisation est en marche. Cela me fait réfléchir, même quand je descends de mon vélo, mon véhicule à moi pour méditer en pleine conscience tout en pédalant. Tout un art de la pensée en mouvement. Avalokiteshvara là, Quán Âm ici, « *iel* » prend des formes très variées : le premier déploie ses mille bras, la seconde va jusqu'à ressembler à la Vierge Marie ! Mais les deux ne font plus qu'un dès qu'il s'agit d'écouter et de guérir les souffrances du monde. Et il y a de quoi faire, du boulot garanti pour cette divinité quasi androgyne, pour les mille ans à venir.

En arrivant sur ce lieu à Hà Tiên, il y a un monument disgracieux, qui pourtant s'impose, avant d'aller consulter la vierge asiatique. Je tombe sur la stèle qui mentionne le massacre de 130 personnes par les Khmers Rouges le 14 décembre 1978, survenu trois semaines avant que les troupes vietnamiennes ne viennent « *libérer* » le Kampuchea pas démocratique de la folie génocidaire maoïste. En provenance du Cambodge, je mesure tout le bonheur de pouvoir circuler librement dans une région désormais en paix, même si des rancœurs subsistent ici ou là. Les blessures de la guerre mettent du temps à cicatriser.

Nous sommes un samedi soir et la cité frontalière est en relative effervescence : échoppes et étals bien achalandés, gargotes et restos carrément bondés. Devant la place du marché central, des dizaines de petits tabourets couleur rouge vif s'étalent en attente d'être occupés. Je vais m'y asseoir et tenter discrètement de trouver un plat végétarien sans créer d'émeute. Car le végétarisme reste parfois, en milieu rural surtout, au mieux une curiosité, au pire une maladie, aux yeux des locaux. J'y parviens tout de même. Non sans mal. Faire la fête à table sans viande au menu c'est se préparer à prendre des coups. De gueule. Et des éclats de rires et des moqueries à n'en plus finir.

Le fait le plus insolite, durant cette première soirée au Vietnam, ce sont ces parents et leurs enfants, ainsi que ces jeunes couples d'amoureux, qui se promènent joyeusement à bord d'étranges tuks-tuks rebricolés. Ils sont multicolores et lumineux, avec des décorations d'un kitsch fabuleux et des guirlandes de cœurs qui clignotent. Les clients au paradis, en attendant le 7^e ciel, font le tour du centre-ville comme on part en voyage de noces ou au bout du monde. Unique et magique. Même en Indonésie, où le kitsch nous parle aussi, on n'atteint pas ce degré de lâcher-prise et de désinvolture. De plaisir simple, baladin et enfantin.

Autour de moi, une douzaine de filles surexcitées s'activent devant un stand animé qui vend des *Chè* – rien à voir avec le guérillero latino au béret à l'étoile rouge – il s'agit de desserts variés et traditionnels vietnamiens, ultra sucrés, réalisés à partir de mélanges de boissons et de puddings, avec des fruits, de la gelée, des haricots, du lait de coco, etc. Des bombes caloriques hautement populaires auprès des plus jeunes. Plusieurs filles du groupe exhibent ostensiblement leur *Labubu*, cette peluche chinoise partout à la mode, accrochée à leur mini sac à dos aux couleurs correspondantes. L'une d'entre-elles, me voyant les observer, me questionne pour savoir si je possédais également une jolie peluche, tandis que sa copine complète la scène en essayant de me convaincre que rien n'est mieux dans la vie qu'un *Labubu*. Je réponds que je n'en ai pas. Enfin, pas encore. Il faut toujours laisser la porte ouverte. Par politesse. Futilité et bonheur se mêlent et cela m'interpelle. Surtout, je ressens à cet instant précis que je suis effectivement arrivée au Vietnam. Rien n'y est jamais assez beau. Ou kitsch. Génial.

Lendemain de fête. Heureusement sans gueule de bois. Après l'art local de la teuf, voici venue l'heure du taf. Pédaler en

plein soleil. Reprendre la route. Enfin m'attaquer pacifiquement au goudron vietnamien pour de bon. De Hà Tiên à Rạch Giá, l'expédition s'avère simplement magnifique. Calme. Conviviale.

Le tronçon le long du canal est en effet très agréable, avec près de 90 kilomètres de route correcte, bordée par des habitations ou des gargotes à droite, et le canal et la végétation à gauche. Grandiose. Je circule très loin du sentier balisé du tourisme organisé. Cela dit, la douce promenade cycliste a beau être sympathique, tout comme les rencontres effectuées en bordure du canal, la distance et la chaleur demeurent conséquentes. J'arrive enchantée mais sur les rotules à Rạch Giá. Pour une bonne nuit de repos, aussi réparatrice que bienfaisante. Une courte déambulation, une soupe de nouilles et je file au lit. Le minimum syndical de la voyageuse exténuée.

Rạch Giá est une bourgade métissée de longue date, avec des habitants aux origines diverses : Kinh (ou Viêt, l'ethnie dominante), Chinois et Khmers cohabitent ici, comme partout dans le delta, en bonne intelligence. Souvent en parfaite harmonie ce qui mérite, en ces temps délétères, d'être souligné. Les trois communautés partagent un même territoire mais chaque groupe vit sur son propre terrain. Chacun occupe en général sa fonction traditionnelle, ancrée dans les mentalités, voire dans l'histoire même de l'entière région de l'ex-Indochine.

Je ne peux m'empêcher de penser, avec une touche d'ironie patente, à cet adage populaire que tout le monde connaît sur place depuis des siècles. Et que les guides touristiques vietnamiens se font un malin plaisir de relayer et de ressasser à leurs clients : « *les Vietnamiens plantent le riz, les Cambodgiens le regardent pousser, les Chinois le vendent* ». Une variante rajoute une touche de musique avec « *les Laotiens qui écoutent pousser le riz* ». Il ne s'agit pas d'essentialiser la sagesse populaire en casant les ethnies mais plutôt de comprendre que le travail agricole et avant tout la riziculture constituent le cœur de la civilisation vietnamienne. Et son moteur économique. Hier comme encore de nos jours. Malgré le dérèglement climatique.

Concernant précisément Rạch Giá, la ville est actuellement un port d'accès aux îles voisines et un pôle de transport attractifs. Si l'activité agricole demeure importante, l'économie repose en priorité sur la pêche et plus largement sur la production halieutique, et la cité portuaire mise de plus en plus sur le commerce maritime et le tourisme balnéaire.

Sur un plan urbanistique, de nouveaux quartiers émergent de terre, avec par exemple un plan « *moderne* » en damier concernant le secteur où j'ai trouvé mon logement. Ce récent quartier est en développement mais le dynamisme n'est pas encore au rendez-vous. On dirait que la municipalité a parfois placé la charrue avant les bœufs. Des hôtels ont poussé mais l'activité patine.

Sur un plan culturel, le temple de Nguyễn Trung Trục, rappelle un pan d'histoire, chère aux autochtones, mais plutôt oubliée de la part des anciens colonisateurs, les Français. Nguyễn Trung Trục, chef régional de la résistance vietnamienne contre les occupants pendant la décennie 1860, a été l'auteur de l'incendie du bateau de guerre l'Espérance. Les Français ne lui pardonneront pas cet acte : ils prennent en otage sa mère et des habitants, avant d'exécuter publiquement l'anticolonialiste le 27 octobre 1868. Toujours à Rạch Giá, à proximité du centre urbain, la jolie pagode khmère de Phật Lớn (« *grand Bouddha* » en vietnamien) date du XVIII^e siècle et mérite d'y faire un tour, avec son site assez étendu et ses tombes entre les grands arbres. L'intérêt majeur réside dans ses 41 tableaux peints qui représentent les étapes de la vie de l'illuminé.

Enfin, au port de Rạch Giá, le territoire fertile du delta rencontre la mer qui, au fil du temps, gagne du terrain sur la terre ferme. Le réchauffement climatique n'arrange pas la situation. Mais le pire vient encore de la main des hommes inconscients de leurs faits et gestes pour les temps futurs. Je parle de l'extraction du sable, que je constate depuis des années en parcourant toute la région, du delta notamment. La couleur dorée du sable qu'on extrait du lit des rivières ou du fond de la mer représente pour certains une véritable mine d'or. Devenue une ressource cruciale pour la construction, secteur prospère s'il en est, avec son lot de corruption à grande échelle, l'extraction du sable – par dragage en mer ou à l'aide de pelles mécaniques dans les rivières, j'en ai malheureusement vu d'innombrables durant mon périple cycliste – cause d'incommensurables dégâts écologiques. Une situation alarmante qui menace gravement la biodiversité, et qui va de l'érosion des côtes à la destruction des habitats marins, le tout alimentant les trafics illégaux et les pots-de-vin parfaitement officiels. La nature a tout à craindre lorsque le capitalisme a les mains libres pour s'en donner à cœur joie. Sauf que dans ce cas la joie, d'abord triste, devient vite tragique.

Mais pour l'heure, la vie résiste : autour du port, poissons, légumes et marchandises diverses s'y croisent et s'y négocient, partout en bord de mer comme dans les canaux et arroyos, qui font tant le charme de la région. Tout spécialement à vélo.

Je reprends ma route en direction de ma prochaine étape, la ville de Long Xuyên. Je laisse délibérément de côté, à l'ouest la belle région de Châu Đốc, plus touristique que le sud extrême, avec son stupéfiant Mont Sam accolé à la frontière cambodgienne, entouré de nombreux temples chinois et de pagodes bouddhiques, tous décorés et riches en couleurs vives. Au pied du Mont Sam, la pagode Hang, dite « *de la caverne* » à cause de ses grottes naturelles (une centaine de marches à gravir pour y accéder), transformées en sanctuaires hébergeant des statues de divinités, et juste à côté celle de Tây An, sont deux sites spirituels réputés. La pagode Tây An est plus ancienne et son architecture s'inspire d'un mélange original des styles vietnamien et hindou. Deux cents statues en bois s'y trouvent et deux éléphants sculptés montent la garde à l'entrée. A deux pas, se situe le temple de la déesse Xứ (ou *Miêu Bà Chúa Xứ*), une divinité très vénérée par les Vietnamiens, notamment lors d'un pèlerinage de quatre jours au printemps. La statue, ancienne et dégradée, date du VII^e siècle. Vraisemblablement d'origine khmère, elle représenterait le dieu hindou Shiva, et lors des cérémonies toujours actuelles en son honneur, cette statue est régulièrement ornée et richement décorée.

Toujours à proximité, il y a le temple, datant du début du XIX^e siècle, dédié à Thoại Ngọc Hầu. Celui-ci, un puissant mandarin des Nguyễn, est l'instigateur du long canal Vinh Tế, frontalier avec le Cambodge. Il a joué un rôle notable dans l'expansion du pays, et dans le même secteur son mausolée représente un site historique majeur pour les autochtones.

Il est vraiment dommage qu'un téléphérique tout neuf – une récente spécialité chinoise dans le pays, à Sa Pa s'y trouve le plus grand – est venu briser un peu la magie qui régnait dans ce lieu. Une évolution qui va également contribuer à paupériser la vie des habitants les plus modestes, vendeurs, commerçants, restaurateurs, marchandes ambulantes de soupes et de boissons fraîches. En fait, tous ceux qui bossaient et peuplaient les marches conduisant jusqu'en haut du Mont Sam.

La modernité a triomphé à la fois de la gaieté et de l'effort, pendant la montée pédestre assez abrupte, qui présageaient et

attendaient les visiteurs motivés, à l'occasion de ce mini pèlerinage bouddhiste et populaire, il y a juste quelques années en arrière.

Lors de mon dernier passage dans cette province, il y a un an, j'ai été sidérée par les regrettables conséquences de ce téléphérique qui, pourtant, fait maintenant la fierté du lieu. Pour certains du moins. A quelques kilomètres de Châu Đốc, je me souviens aussi du charmant hameau Cham, dans sa version musulmane – différente des Cham du littoral, restés attachés à leur forme d'hindouisme – doté d'une belle mosquée, avec au sommet de son minaret, un drapeau étoilé et national flottant fièrement. Islam et communisme ont visiblement décidé d'un accord à l'amiable, ou plutôt d'un statu quo viable, qui fonctionne bien au quotidien, c'est-à-dire sans rallumer de guerre de religion fratricide à chaque nouvelle saison.

Châu Đốc représente un carrefour culturel et commercial, riche de sa diversité ethnique et artistique. Paysagère aussi. Canaux, mangroves, rizières, maisons sur pilotis, végétation luxuriante, tout l'esprit du delta du Mékong s'y déploie. Un village flottant peut d'ailleurs être visité, et je pense automatiquement à un autre problème régional : la surpêche. L'élevage de poissons-chats, trop intensif à mon goût, avec des millions de poissons exportés partout dans le monde, est ici un vrai sujet de controverse. Comme pour l'extraction du sable.

En ce qui me concerne, au fil de ma remontée cycliste en cours, je laisse aussi de côté, plus à l'est, toute la zone si florissante et boisée – surnommée « *le verger du delta* », ou « *les jardins de la Cochinchine* » pour les nostalgiques, avec ses fruits et ses légumes à profusion – encadrée par les villes de Vĩnh Long et de Mỹ Tho au nord, et par Cần Thơ et Sóc Trăng au sud. Chacune de ces cités possède des trésors de patrimoine, notamment de jolies pagodes khmères et d'impressionnantes églises chrétiennes. Et partout de magnifiques et accueillantes maisons-jardins. Pour les promenades à vélo, entre les vergers et les canaux, nul doute que l'un des plus beaux itinéraires de tout le Vietnam réside dans les environs du paisible village de Bôn Tre, au cœur même du delta riche et prospère.

Après ces détours culturels menés dans le passé, des deux côtés de ma trajectoire, je circule et je reste très concentrée en longeant le canal, ce n'est pas le moment de me jeter à l'eau. Ce canal ne me quitte plus sur quasiment tout le trajet et toute la journée. Je suis également vigilante lors des traversées à vélo de

certain hameaux ou en empruntant les bacs sur les affluents du Mékong. Une petite route m'amène dans un bled perdu, entre rivière et forêt, lorsqu'un groupe d'hommes, des quarantenaires, complètement éméchés, tentent de me barrer le passage. Je sens les effluves d'alcool de riz à un mètre de distance. Ils sont plus lourds qu'agressifs mais je ne tiens guère à m'attarder autour de leurs rituels de boisson alternés avec des parties de cartes.

L'un des mecs parmi les moins stables sur ses pattes me crie dessus qu'il m'offre une bouteille de « *vodka vietnamienne* ». Je précise qu'il est alors tout juste dix heures du matin. Pas du soir. Rien de très original pour le coin. Les gars ont l'alcool matinal comme d'autres ont des insomnies nocturnes. Leur routine en somme. Je précise également que cette vodka nationale, dont la marque la plus populaire est *Vodka Hà Nội*, n'a rien à voir avec la vodka vendue en Occident ou même en Russie. Il s'agit d'un terme générique – là c'est franchement un héritage empoisonné des conseillers militaires soviétiques – pour désigner les alcools de riz distillés locaux (*ruou*). Forts en degrés et faits maison. Aux dégâts rapidement vertigineux. Dont hélas de nombreuses femmes de la campagne, subissant les coups de leurs maris ivres, peuvent trop aisément témoigner.

La situation est encore pire dans les coins reculés et dans les familles montagnardes, issues des minorités ethniques, pour lesquelles il est d'usage de fabriquer un alcool de riz artisanal. Ainsi trouve-t-on le *ruou gạo* (vin de riz) dans les zones rurales sur les hauts-plateaux du Centre, et le *ruou ngô* (alcool de maïs), dont raffolent notamment les Hmong, dans le nord du pays et en particulier au cœur de la région que les Français d'antan appelaient « *les Alpes tonkinoises* ». Voyant que je ne suis pas intéressée pas le litron de vodka qu'on me propose, mon bienfaiteur alcoolisé le prend bien et m'envoie des bisous avec la main. Une preuve de plus qu'il est bourré car ce n'est pas quelque chose qui se fait au Vietnam, où alors en boîte de nuit dans la capitale, mais certainement pas le matin dans un hameau dans le delta. D'ailleurs tous les autres types présents éclatent de rire en l'observant et finalement tous me saluent comme si j'étais leur meilleure amie. En deux minutes, l'ambiance sur place est passée d'inquiétante à reconfortante. Alchimie du voyage et énième mystère irrésolu de cet Orient complexe.

J'enfourche donc ma monture et je me tire bien d'affaire. Le tout sans même devoir ingurgiter la moindre goutte d'alcool. Je

m'autofélicite puisqu'il n'y pas personne d'autre pour le faire dans les parages. Ma sobre promenade se poursuit sous les meilleurs auspices. Gamins qui me courent avec leur vélo de fortune, gestes amicaux des habitants, pauses pour assouvir ma soif dans les petits cafés-échoppes en bordure des voies d'eau. Quelques erreurs de parcours vite rectifiées histoire de mettre un peu de piment dans mon itinéraire forcément très « *canalisé* ».

Un réel bonheur à vélo. Une journée super paisible d'une Indonésienne bien tranquille. On croirait le titre d'un livre. Je garde de mon périple de Rạch Giá à Long Xuyên un souvenir mémorable, grâce à l'excellent accueil de la population locale, à l'omniprésence de l'eau et des belles rizières, tout au long du parcours. En chemin, étalées sur de grandes lattes en bambou, j'ai pu admirer le séchage traditionnel des galettes de riz (*bánh tráng*), utilisées pour les délicieux nems, et qu'on arrive désormais à trouver jusque dans les restaurants balinais, mondialisation culinaire oblige. Journée reposante pour la tête, mais exténuante pour le corps. La route a été longue. Mais la quiétude et la sérénité ont primé. Cela fait vraiment du bien car au Vietnam il n'est pas facile de goûter au silence. Ni même à un calme relatif tant le brouhaha semble avoir intégré le quotidien des gens.

Je connais assez bien Long Xuyên pour y être déjà passée à plusieurs occasions. Placée sur un axe touristique, entre Cần Thơ et Châu Đốc, elle n'est pourtant guère fréquentée par les visiteurs qui, en général, ne font qu'y transiter. Elle conserve de fait un charme local qui me convient parfaitement. Je décide d'y séjourner deux nuits. A part l'île du Tigre et le marché flottant, les deux assez excentrés du centre, et quelques pagodes et la cathédrale, bétonnée mais illuminée dès la tombée de la nuit, la cité se vit davantage qu'elle ne se visite. En soirée, les citadins se retrouvent, se regroupent, et moi avec, sur les places animées du centre, dans ces cantines populaires en plein air, où pour une bouchée de pain, on reçoit une bonne soupe de nouilles, ou pour être plus cohérent, un excellent *bánh mì ốp la*, ou sandwich à l'œuf. Idéal, surtout si ce dernier est accompagné d'un *cam ép* (ou *nróc cam*), un jus d'orange frais, pour retrouver des forces.

Un « *plat* » très français qui a été vietnamisé. Même si on ne parle pas vietnamien, en lisant *bánh mì ốp la*, on saisit d'emblée l'héritage linguistique de l'ancien colonisateur : pain de mie et œuf sur le plat ! Mais ledit pain de mie est en fait une petite baguette subtilement croquante. Une adaptation de la fameuse baguette

française mais, en mélangeant farine de blé et farine de riz, elle s'en distingue nettement par une texture plus légère et aérée. Résultat craquant car croquant. Délicieux et populaire.

Sur la route vietnamienne, cet emprunt fréquent à la riche diversité de la culture gastronomique française, je m'en contente quotidiennement, car partout on retrouve des échoppes et des marchandes de sandwiches en tout genre, surtout à la viande en réalité. Mais le *bánh mì ốp la* non carné est toujours négociable.

Versée dans les langues étrangères, je m'amuse avec bonheur à jouer avec le sens et l'origine des mots, et à jongler avec plusieurs langues. Le terme français « *ciment* », par exemple, donne en indonésien « *semen* » et en vietnamien « *xi măng* ». Plus marrant est le mot « *automobile* » en français qui, en vietnamien se dit « *ô tô* » et en indonésien « *mobil* ». A croire que les deux pays se sont mis d'accord pour couper la poire en deux. Le terme « *savon* » devient « *sabun* » en indonésien et « *xà bông* » en vietnamien. Le ciment, la bagnole et le savon sont des exemples de termes modernes, en gros héritiers de la révolution industrielle et de la colonisation, période depuis laquelle – sur un plan linguistique – les apports européens s'imposent, peu ou prou, sur les territoires de leurs anciennes conquêtes coloniales.

Et le beau mot « *vélo* » ? En indonésien, une bicyclette se dit « *sepeda* », en référence à l'ancienne étymologie « *vélocipède* », à la fois d'origine française et néerlandaise. En vietnamien, un vélo se dit « *xe đạp* », un terme issu d'une construction combinée de deux mots d'origine sino-vietnamienne (ainsi, « *xe* ou 車 » désigne un véhicule ou tout engin à roues). Les langues esquissent sinon fabriquent les plus palpitants des voyages. Et le terme « *vélo* », en Indonésie comme au Vietnam, serait quelque peu anti moderne, il ne proviendrait pas que du français, mais aussi du néerlandais ici et du chinois là. Le métissage des langues est d'une richesse incroyable et devrait inspirer celui des peuples si mal en point.

Après une nuit de repos réparateur, je flâne beaucoup et j'écris un peu. Je suis confortablement installée au bistrot dans le centre de Long Xuyên. Je commande mon incontournable *cà phê sữa đá*, café au lait glacé. Une autre véritable institution au Vietnam.

Me voilà disponible et fin prête pour me mettre en scène à défaut j'espère de flatter mon ego. M'expliquer sans m'exposer. Comme promis, je décris plus amplement mon parcours familial pour savoir d'où je viens et peut-être aussi pour comprendre un peu

mieux vers où je vais. Au Vietnam et dans la vie. Ou plutôt où je souhaiterais aller. C'est parti.

Je suis de nationalité indonésienne. Mais aussi française, grâce à ma mère, ce qui m'ouvre des portes étrangères, autrement cadenassées à double tour. Un graal pour pouvoir voyager en paix, ou presque, sans avoir en permanence à justifier mes déplacements, mes raisons et mes buts. Je saisis donc, en comparaison avec mes compatriotes indonésiens, la teneur de mon statut de privilégiée. Nous sommes toutes et tous inégaux devant les barrières douanières. Le droit au voyage pour tous, et pire encore pour toutes, est un leurre absolu. Deux conditions obligatoires en interdisent l'accès à une immense majorité des habitants de notre planète : avoir les bons papiers d'identité qui permettront l'obtention des indispensables visas, avoir suffisamment d'argent et donc des devises fortes étrangères pour circuler librement sans dormir sous les ponts et faire la manche. Il est donc logique que je rencontre sur ma route très peu de jeunes indonésiens mais très souvent de jeunes français. L'inégalité du monde est là.

Quelle différence avec il y a un ou deux siècles en arrière ? Les étrangers du Sud qu'on retrouvait acheminés comme du bétail au Nord, c'était de la chair à canon, comme les Indochinois ou les tirailleurs africains venus en Europe pour se faire trucher pour une nation qui leur déniait la quasi totalité de leurs droits fondamentaux. Ensuite, jusqu'à nos jours, c'est de la main d'œuvre bon marché, corvéable et serviable à merci, dans les usines automobiles, dans les ateliers textiles, dans les hôtels et les maisons de retraite, dans les restaurants, les bars et les bordels. Alors, je suis un peu en colère, quand j'entends de la part de mes autres compatriotes – les Français, parfois des amis – qu'il faudrait que je cesse d'invoquer – de « *rabâcher* » qu'ils disent – l'héritage de la colonisation ou de l'impérialisme dès que je dénonce les injustices qui perdurent sur terre, je constate qu'ils ne vivent pas sur la même planète que moi. Dommage.

À l'instar du patriarcat, l'esprit colonial est tellement inséré dans l'imaginaire collectif européen et dans les mentalités occidentales que les « *bule* » (ici les « *tây* », alias les étrangers blancs) n'y trouvent pas grand-chose à redire. Sinon la perte de leurs privilèges devant l'arrogance supposée du méchant Sud global. Notre époque nourrie à l'IA est devenue amnésique à l'histoire et incapable de faire son examen de conscience. Je mesure ma chance inouïe d'avoir un pied dans chaque monde, le

nord et le sud, et de pouvoir me déplacer librement avec mes deux passeports en poche. Même si les autorités indonésiennes ne sont pas au courant de ma situation, car sauf exception – comme ce fut le cas pour mon grand-père et aujourd’hui encore pour ma mère – la double nationalité n’existe pas. Sans doute s’agit-il ici aussi d’un ersatz de la rancœur anticoloniale, tant les occupants hollandais ont été odieux, en général.

De nos jours, juste retour de l’histoire, comme disent mes amis balinais, les frontières des pays riches du Nord nous sont souvent fermées, alors pourquoi devrions-nous ouvrir toutes grandes les nôtres ? Cela m’évoque cet autre exemple, anecdotique mais significatif, lorsque l’Indonésie, nation tout juste indépendante, décide de modifier le code de la route : pour acter une coupure avec le passé exécré, la conduite à gauche s’impose, tel un pied de nez à l’ordre colonial néerlandais. Cela peut paraître risible. Mais cela fait moins de victimes que Frontex en Europe ou désormais ICE aux Etats-Unis qui traquent, parquent et frappent des innocents, uniquement en quête d’un avenir meilleur. Alors quand mes amis et moi nous assistons au débarquement de hordes de jeunes « *bule* », nomades digitaux ou influenceurs fortunés, blancs de peau le plus souvent, qui viennent s’installer à Bali, sans que personne ne les ait jamais invités, forcément nous nous interrogeons : c’est quoi ce bordel ? Quelle différence avec les explorateurs et les colonisateurs des XIXe et XXe siècles ?

Même couleur de peau, même prédation, même pouvoir d’achat, même vile arrogance, et ce malgré un vernis de mondialisation qui brouille évidemment le simple message néocolonial. Du fait de ma double nationalité, même si elle n’est pas reconnue officiellement, ainsi que de mon travail de journaliste investie à l’international, je porte la responsabilité de ne pas passer sous silence ces nouveaux comportements néocoloniaux que les jeunes générations parfois perpétuent avec un sentiment d’impunité total et délirant. Pas avec moi. *Not in my backyard bastards. Los cabrones no pasarán.* Et *niet* pour les Russes et Ukrainiens confondus qui ont reformé l’Union soviétique à l’échelle balinaise pour prospérer avec l’argent sale.

Comme le Vietnam, Bali n’est pas à vendre. S’il le faut, mon île étant devenue un village flottant global, je le crierais dans toutes les langues qu’utilisent ces envahisseurs qui tapotent sur leurs claviers le matin et pratiquent le surf l’après-midi. Vous avez déjà vu beaucoup de Balinais faire du surf à Hawaï ou même à

Biarritz ? Ou trimballer leur MacBook dernier modèle dans les cafés de Berlin ou de Barcelone ? Deux poids, deux mesures. Un ordre qui puise ses racines dans le passé et que je ne peux accepter sous aucun prétexte fallacieux. Je ne supporte ni les injustices ni les inégalités. C'est ainsi. Je resterai journaliste indépendante, et en dépit de l'infecte *trumpmania* mondiale, je ne deviendrai pas agente immobilière. Ni golfeuse à deux balles comme tous les trous de balle qui squattent les greens pour bien se faire voir, de la part des puissants et des milliardaires, et au bout du compte se faire avoir. Bien fait pour leur gueule. Dommage que la leçon ne serve quasiment jamais.

Comme je m'attaque à la résurgence de l'histoire coloniale sous des atours plus convenables mais tout aussi délétères, c'est le moment de parler de mes origines, afin j'espère de mieux expliciter mes convictions profondes et mes principes éthiques, mon identité multiple et mon journalisme de combat.

Au Vietnam, lorsque je roule sur les petites routes, comme en ce moment dans le delta du Mékong, véritable paradis pour les cyclistes, des dizaines de fois des enfants devant leur maison ou des écoliers en uniforme m'ont interpellée en me criant : « *hello what's your name* », c'est la phrase constamment répétée par eux, à tel point que je soupçonne cette expression d'être la plus couramment enseignée en cours d'anglais au collège, à travers tout le pays. Vu ma tronche, qui relève clairement – même si l'adverbe n'est guère approprié – plus du sud-est asiatique que des monts d'Auvergne, je m'attendais à ce qu'ils s'interrogent sur ma provenance. Mais non, si je circule ainsi à vélo, avec ma capuche et mon barda, c'est que je dois nécessairement être une Occidentale. Une fille d'Asie ne ferait pas ce genre d'expérience. J'ai souvent entendu cette phrase au cours de ce voyage : « *nous, les filles d'ici, on ne ferait jamais ce type d'aventure, un c'est trop dur physiquement, et deux, y'a trop de soleil, et notre peau est déjà assez noire comme ça !* ». Eh oui.

Pourtant, lorsque je croise des femmes, celles qui portent des charges incroyables ou qui travaillent à refaire les routes, en plein cagnard, je les trouve mille fois plus courageuses et plus téméraires que moi. Mais pas elles. La rencontre entre deux mondes. Le leur et le mien. Et dans ce cas, le mien est le parangon de l'Occident en mouvement. Depuis ma naissance, ma multi appartenance identitaire a toujours été un atout, une plus-value, un privilège. Un laisser-passer. Elle m'a permis de me construire et de devenir la

personne que je suis aujourd'hui. De m'indigner d'abord puis d'agir quand il le faut. Mon assignation à résidence n'est donc pas pour demain.

Mon grand-père était d'origine sino-vietnamienne. Il a grandi à Hà Nội et s'est battu contre les Français aux côtés de Hồ Chí Minh, au moment de la déclaration d'indépendance du Vietnam, le 2 septembre 1945. Envoyé dès la fin de la même année en mission en Indonésie – elle aussi fraîchement indépendante, depuis le 17 août 1945 – pour consolider la jeune amitié vietnamo-indonésienne en pleine élaboration, il y rencontre, à Yogyakarta, sa future femme, ma grand-mère. Une Balinaise de caste supérieure, loin de sa base, également engagée en politique, qui – mais je connais évidemment peu de détails sur sa fonction – s'occupait des missions secrètes dans le but de renforcer les liens entre Bali, Java et les puissances étrangères. En veillant scrupuleusement à écarter tout rôle des anciens colonisateurs hollandais. Coup d'éclat politique et coup de foudre réciproques, c'est la petite histoire de deux destins singuliers qui ont eu rendez-vous avec l'Histoire, la grande.

Pour ma grand-mère, la péninsule indochinoise et surtout le Vietnam – et bien sûr mon grand-père – sont venus s'immiscer dans sa mission, et elle va se consacrer les années suivantes aux relations entre le Vietnam et l'Indonésie. Il faut dire que ces deux pays sont à ce moment-là tous les deux confrontés au même fléau : le retour éventuel des anciennes puissances coloniales qui ont été humiliées par le Japon dans cette région du globe. Pour renforcer leur nouvel Etat, les jeunes nations indonésienne et vietnamienne doivent affronter les troupes hollandaises pour l'une et françaises pour l'autre.

Mon grand-père, vietnamien, combatta aux côtés des Indonésiens à Java puis à Bali, à partir de 1947, jusqu'à la fin de l'année 1949, quand survient la défaite finale des « *bâtards bataves* » comme il aimait, en toute délicatesse, les décrire. Dès l'avènement définitif de Sukarno au pouvoir de la jeune République, en 1950, mon grand-père a obtenu la nationalité indonésienne, en sa qualité de « *héros de la nation* » et pour « *services rendus à la patrie en guerre* ». Voilà pourquoi, bien plus tard, moi aussi je suis indonésienne. Et pas vietnamienne. J'ai eu le bonheur immense de bien connaître ma grand-mère balinaise et hélas le malheur de ne pas avoir connu mon grand-père vietnamien, et je lui dois une part importante de ma « *balinité* ».

Mon père est né de l'union de Ly Tâm, le nom de mon grand-père (Lee était devenu Li, puis Lý, et enfin simplifié en Ly, suite à la vietnamisation du nom chinois) et de ma grand-mère balinaise, Gusti Ayu, issue du clan des guerriers Ksatria. Mon père, de nationalité indonésienne uniquement, portera fièrement le nom de famille Ly, même si celui-ci n'a rien du tout d'indonésien. Il est né en cette année maudite de 1965, six mois avant le coup d'Etat de la junte militaire qui conduira Suharto au pouvoir, et environ un an avant l'exécution à bout portant de mon grand-père par un soldat trop zélé : Ly Tâm a été abattu pour « *tentative de sédition et activité marxiste à caractère terroriste* ». C'est évidemment n'importe quoi. Mais que peut-on attendre d'autre de la part d'une junte composée d'illettrés endoctrinés, dûment armés et assoiffés de sang, et financés par la CIA ?

Après moult péripéties, mon père, qui s'est fait extrêmement discret, notamment en raison de son patronyme à consonnance sino-vietnamienne, rencontre ma mère au début des années 1990 à Sibatana, dans l'est de Bali. Tous les deux travaillaient alors ensemble dans une plantation de *salak*, ce fruit local à noyau, qu'on appelle parfois « *le fruit du serpent* », à cause de son enveloppe brune et rugueuse, faisant penser à la peau d'un reptile. Le jeune couple va ensuite vivre à Amlapura, dans l'extrême est, avant de déménager à Singaraja, au nord de l'île. Dans cette ancienne capitale balinaise, à l'époque coloniale, aujourd'hui en lente renaissance, mes deux parents ont géré pendant des années un *warung* qui fait office de café-épicerie de quartier. Jusqu'à nos jours. C'est en partie là que j'ai grandi.

L'odyssée familiale du côté de ma mère, franco-indonésienne, renvoie à une tout autre histoire. Ses parents à elle, une institutrice française arrivée à Jakarta pour enseigner à l'école internationale et un écrivain-poète javanais qui toute sa vie cultivera des fruits et légumes pour survivre. Ma grand-mère maternelle est mutée à Denpasar, toujours comme enseignante, mais elle sera vite renvoyée pour « *activités littéraires illicites* », après avoir analysé avec ses élèves en cours, des œuvres jugées subversives, et « *inconvenantes* », comme l'explique hypocritement la dictature.

Eh oui moi non plus je ne savais pas que cela pouvait exister. Quelle naïveté ! Il suffit de voir le monde actuel pour ne plus s'en offusquer, mais de là à s'en accommoder, c'est évidemment hors de question. *No way*.

Toujours est-il que les parents de ma mère vont se réfugier à Singaraja où, ils trouveront, grâce à un ami fiable, un travail de jardinier pour lui et de cantinière pour elle, au sein de la collectivité scolaire. Mon aïeul était vraiment dépité voire dépressif : « *vendre sa marchandise fraîche et diversifiée dès le matin tôt au marché rapportera toujours plus que d'écrire des dizaines de livres en veillant toute la nuit à la lumière de la bougie* », expliquait-il à celles et à ceux qui s'obstinaient à l'écouter. Voire à le lire. Ainsi parlait mon grand-père maternel, écœuré par la dictature, par la chape de plomb qui s'était abattue sur toute forme de pensée libre, déçu aussi par la population qui selon lui a trop facilement accepté de plier l'échine sous prétexte que le fameux développement était à ce prix. Imbattable car inévitable. Une situation tellement actuelle.

La résignation. Déjà. Enfin, pour tous les couards et connards, tellement plus nombreux que les preux chevaliers courageux écrivains. On m'a rapporté que le soir venu, mon grand-père maternel récitait admirablement ses poèmes rédigés pendant sa journée de labeur, ce qui mettait en joie ma grand-mère. Et parfois aussi ma mère, alors encore petite, mais qui parvenait à grappiller quelques bribes de ses mots enchanteurs. Ma mère m'a racontée cette histoire si vitale pour elle. C'est elle qui me transmettra une part de cet héritage culturel familial. Ma mère, quoique française pour moitié et sur papier, grandit dans une situation de quasi indigence. Il fallait, m'a-t-elle souvent confiée, « *ne pas faire de vagues* ». Non. Il ne faut pas toujours écouter ses parents. « *Je ferai un maximum de vagues, une fois grande* » aurais-je répondu à ma mère à l'âge de huit ans. En ce qui me concerne, la suite confirmera cette tendance lourde.

Devenue indonésienne par le mariage avec mon père, ma mère ne conserve pas moins – officiellement, pas comme moi – sa nationalité française, une faveur concédée et avalisée par le gouvernement post-dictatorial d'après 1998, en hommage à mon grand-père, héros national tombé sous les balles de la dictature. Et finalement réhabilité à titre posthume. Une belle aubaine. Du moins pour voyager. Et pour le symbole.

Il fallait juste que ma mère engrange des sous pour imaginer ces voyages. Et là c'est une autre bataille qui s'annonce presque impossible : elle et son mari, mon père, arrivent tout juste à joindre les deux bouts, alors l'idée de partir au bout du monde n'est pas du tout à l'ordre du jour, ni des lendemains d'ailleurs. Alors

adolescente, ma mère m'a soufflée un jour ces mots : « *toi, ma fille, tu étudieras et tu voyageras bientôt partout dans le monde, et tu le feras aussi pour moi, et à chaque retour tu me raconteras tes aventures* ». Cette phrase n'est pas entrée dans l'oreille d'une sourde. Depuis quelques années, ma maman voyage par procuration, même si je ne désespère pas entièrement de l'emmener avec moi à la première occasion qui se présentera.

Ironie du sort, le nom de famille composé de ma mère a longtemps été Berthère-Harto, son patronyme français collé au nom de son mari. Il y a un problème. Résolu depuis 1999, suite à l'éviction de Suharto. En effet, cette année-là ma mère supprime la seconde partie de son nom. Pas parce qu'elle divorce, non, mais parce qu'elle ne peut plus accepter de porter le nom Harto. Ce n'est pas seulement le nom du clan patriarcal de son mari, c'est surtout le surnom souvent accordé à Suharto, le dictateur déchu, surnommé « *Pak Harto* ». Le régime de « *l'Ordre Nouveau* », cher à Suharto, enfin officiellement disparu, elle ne souhaite en aucun cas qu'on l'appelle encore de la sorte.

Désormais, c'est officiel depuis l'an 2000, son unique nom de famille est Berthère. Son mari a également opéré un changement radical : il a repris, maintenant qu'il en a eu l'autorisation de la part des nouvelles autorités, le nom de son père, donc celui mon grand-père héroïque, Ly. Pour lui aussi, Harto finit dans les poubelles familiales, et personne ne s'en plaindra outre mesure au sein de la fratrie étendue du côté paternel. Les blessures du passé ne se referment pas vite mais elles se pansent en même temps qu'elles se repensent par les survivants. Dans cette histoire, mon nom complet est donc tout ce qu'il y a de plus simple et de plus évocateur : Ketut Ly-Berthère. « *KLB* » pour les intimes. Toujours ces foutus acronymes des Indonésiens. Cela sonne moins glamour mais ils aiment ces acronymes et initiales. Je n'y échappe pas facilement.

Epuisée, je quitte mon café de Long Xuyên, après cette bio qui s'imposait, pour retrouver mes pénates du jour pour la nuit. Je remonte en selle, pour une courte étape ce qui n'est pas pour me déplaire, et rejoindre ma prochaine halte : Cao Lành.

Le lendemain matin, sur mon beau parcours, je franchis de nombreux ponts avec de belles perspectives sur le Mékong ou sur ses multiples affluents. Dommage toutefois de croiser autant de péniches transportant du sable, alimentant un énorme business aux conséquences environnementales désastreuses. Tout le sud-est

asiatique souffre de ce fléau typique de la prédation capitaliste fondé sur le pillage des ressources naturelles. Cela me rappelle Singapour qui achète beaucoup de sable à l'Indonésie. Dans mon pays également, l'impact écologique lié à l'extraction du sable est terrible, avec les récifs coralliens détruits, la pêche traditionnelle menacée, le renouvellement des sols très altéré. Ici, c'est tout l'écosystème du delta qui est en sursis, avec des habitants démunis, dépendant d'une industrie vorace qui les dépasse.

Les bacs que j'emprunte dans cette région vont du plus modeste – où nous étions trois personnes à bord, plus une moto et mon vélo – au plus grand et bondé, comme celui juste avant Cao Lành, où tous les passagers étaient entassés comme des sardines, afin de rentabiliser au maximum cette véritable expédition fluviale. Sur le pont du ferry, un travailleur motard, adossé à la rambarde, sourit dans ma direction. Me voyant debout avec mon vélo à la main, il me taquine ironiquement en exhibant son casque rouge avec inscrit dessus en grosses lettres en blanc et en anglais, « *I love my bike* ». Je lui envoie un large sourire à mon tour et lui lance avec une belle assurance : « *tôi cũng rât yêu chiếc xe đạp của mình* » (« *moi aussi j'ai un beau vélo* »). Il est pétrifié et bouche bée, et moi, pour une fois, fière de m'être fait comprendre. Sauf qu'après cet épisode où j'ai fait illusion, il engage avec moi une discussion, comme si j'étais son vieux pote de bistrot. Evidemment je ne capte plus un seul mot de la conversation. Nouvelle stupéfaction de sa part. Jusqu'au moment où je lui annonce que je parle un peu mais je ne comprends pas grand-chose quand on s'adresse à moi. Du coup, mon nouvel ami éphémère, qui aime sa motocyclette, éclate de rire, comme s'il était rassuré par mes limites assumées.

Après une jolie route de campagne et quatre passages de fleuve en ferry, j'arrive à Cao Lành en bonne forme, ravie de découvrir cette ville que je ne connais pas. Une première. Une bourgade notoire du delta mais qui passe sous les radars du tourisme car elle reste à l'écart des principaux itinéraires. Génial pour moi qui tente péniblement de pratiquer le vietnamien plutôt que d'entretenir mon anglais. L'absence de touristes est un gage d'authenticité. Je le constate dans la qualité de l'accueil et des rencontres, dans l'hospitalité et la générosité des locaux.

Je suis comblée à l'idée de découvrir une ville où il n'y aurait dit-on rien à voir. C'est surtout stupide qu'un guide, écrit ou humain, en arrive à affirmer ce type de certitudes infondées.

Humblement, je sais d'expérience que les petits riens qui changent tout s'immiscent dans les interstices de nos vies. Ils surviennent à l'improviste dès lors que l'on ne s'attend plus à rien. Le tout est dans le rien comme le plein l'est dans le vide. A l'instar du confucianisme et du chamanisme, le Vietnam s'accommode aussi bien au taoïsme à condition qu'il serve honnêtement ses intérêts philosophiques voire idéologiques.

Un événement imprévu, du genre de ceux qui pimentent la vie, survient au moment de pousser la porte en bois du petit hôtel sur lequel j'ai jeté, presque au hasard, mon dévolu. Mais le hasard existe-t-il seulement ? Un coup de foudre soudain à la vue de la réceptionniste. Renversante. La femme autant que la situation. Rien que ça. C'est énorme. Je m'interroge pour savoir si je réagis aussi brusquement en raison de la fatigue de ma journée passée à pédaler et à traîner sur les bacs qui traversent les bras du Mékong. En entrevoyant cette fille à l'allure lumineuse, cachée derrière son comptoir, je me mets à rêver d'autres bras. Je pense aux mille bras de la déesse Quán Âm, représentante emblématique du bouddhisme Mahayana, à laquelle mon interlocutrice doit certainement être dévouée. Et qu'elle pourrait incarner, par souci de sa compassion infinie à mon égard, pour me serrer entre son millier de bras et même contre son cœur. Une autre forme de nirvana et de sororité.

Je suis subjuguée devant son aura. Et autant de prestance. Avant même de lui adresser la parole et de lui montrer mon passeport et mon visa en bonne et due forme. Elle sourit pendant que je lui procure ce petit carnet rouge bordeaux plus précieux que tous les petits livres rouges du monde. Elle se rend immédiatement compte que j'ai perdu tous mes moyens mais pas encore ma dignité. Je reviens à l'assaut en m'essayant au vietnamien – plus pour engager une discussion que pour l'épater – pour lui demander quelques infos, du genre où je pouvais trouver un resto populaire végétarien dans le secteur.

Je n'ai même pas peur du ridicule. Elle me félicite de ma pratique de la langue vietnamienne, et jugeant à tort que je la maîtrise correctement, elle commence à m'expliquer où sont les bons plans restos du coin : je m'esclaffe à haute voix car, paumée, je ne comprends absolument rien de ce qu'elle a dit. Deux raisons à cet échec de ma part : ma connaissance du vietnamien reste limitée, et en outre, éblouie par sa beauté et son élégance, de fait complètement paralysée, je ne parviens plus à décrocher mon

regard de son visage d'ange. Ou de moderne apsara. Elle arbore de superbes cheveux longs légèrement décolorés en bleu. Elle porte une jolie blouse échancrée. Son odeur que j'imagine de rose m'envahit, je prends mon courage à deux mains et lui demande son prénom. Elle me répond : « *Hoa. Comme vous comprenez ma langue, vous savez que cela signifie Fleur* ». Cela je le savais. D'où peut-être aussi l'odeur de rose qui semble parfumer tout l'espace de ce lobby.

Je ne trouve rien de plus intelligent à faire que de lui répliquer en mode séduction : « *j'adore tes cheveux, j'ai aussi teint ma tignasse il y a un an, c'était en mauve et au final un total désastre* ». Il y a des moments je rate vraiment de bonnes occasions de me taire. L'effet qu'elle me renvoie me pousse à dire n'importe quoi. Heureusement elle éclate de rire en m'invitant à réessayer en changeant de couleur ! Je lui promets que j'y songerai. Un long silence vient perturber notre échange. Je me dis intérieurement que je vais trop vite en besogne. Du coup, je resouris avant de monter au second étage pour rejoindre ma chambre. Je dépose mon sac, et en refermant la porte derrière moi, je ne savais plus du tout où j'en étais et ce que je faisais ici à Cao Lãnh. La brève rencontre avec Hoa m'a profondément troublée. L'électricité de l'amour naissant. Mais pour que le courant alternatif et puissant passe entre deux êtres il doit être réciproque. A ce sujet, je botte en touche, car je ne sais pas ce qui se trame au même moment dans la jolie tête de Hoa. Peut-être qu'elle pense juste aux courses à faire pour préparer son repas du soir. Je dois redescendre de mon nuage.

Et redescendre les escaliers pour moi-même me mettre en quête de nourriture. L'occasion de la revoir à son comptoir. Ou plutôt le prétexte de la revoir au plus vite avant qu'elle ne disparaisse pour rejoindre sa mère, son mari, son gosse, et qui sait peut-être une autre amoureuse. La vie regorge de mystères. Je m'accoude au comptoir de la réception et une nouvelle discussion s'engage entre nous. C'est elle cette fois qui entame la conversation, en me tutoyant, un signe prometteur : « *j'ai vu ta nationalité indonésienne, et je suis heureuse de voir qu'une fille comme toi, en plus du même âge que moi à six mois près, non seulement voyage à travers le Vietnam, mais en plus seule et à vélo, je trouve ça incroyablement courageux de ta part* ».

Je la remercie, tout en lui disant, comme je le fais souvent durant mes trips, qu'elle aussi, si elle le souhaite, elle peut voyager

de la sorte, partout sur le globe. Car il ne faut plus rien s'interdire. Les traditions et les restrictions, ça suffit !

Nous échangeons sur Bali et le Vietnam, en comparant nos vies et nos rêves aussi. Elle me promet qu'un jour elle visitera l'Indonésie mais elle n'arrive pas à se projeter dans le temps, ni familialement ni financièrement. Je lui dis qu'en effet, la pression sociale et le manque d'argent sont, surtout pour les filles asiatiques, deux freins importants à l'émancipation et donc à la possibilité de voyager en solo pour elles. Je l'encourage vivement à dépasser toutes les contraintes.

J'ai faim mais je préfère rester ici à causer avec Hoa. Comme le lieu est calme, nous nous asseyons sur les fauteuils disposés à l'entrée, et j'accepte avec plaisir le thé qu'elle m'offre. La discussion évolue et porte désormais sur ses études. L'an dernier, elle a terminé son cursus à l'université de Cần Thơ, la plus grande ville au cœur du delta du Mékong, et quatrième plus grande cité du pays. Depuis elle travaille à cet hôtel qui appartient à son oncle. A la faculté, elle a étudié l'histoire et la littérature, et même un peu de journalisme. Elle est d'abord étonnée puis impressionnée lorsque je lui dis que mon métier est précisément celui de journaliste.

En rigolant, je lui dis que je recherche de nouveaux sujets à traiter en permanence. Là, si j'en trouve la force, après l'effort fourni à vélo ce n'est jamais évident, j'envisage d'écrire un court article pour mon journal. Celui-ci a eu la gentillesse de m'envoyer au Vietnam, et il s'appelle le *Bali Berita Bagus*. Le thème que j'ai choisi est « *Sa Déc, de l'amant de Duras à la mort du Delta* ». Un texte critique sur le passé colonial, les amours complexes à toute époque, et le drame écologique qui menace aujourd'hui le vaste bassin du Mékong et son environnement. « *C'est trop génial, en plus lors de mes études, j'ai fait un exposé sur Marguerite Duras et le lien entre le village de Sa Déc et son roman L'Amant* », me lance-t-elle avec une excitation non feinte. Je savais que le sujet lui plairait.

Cela me réjouit de la voir aussi belle à échanger sur ce sujet. Je poursuis mon raisonnement, et lui balance une perche, mi-figue mi-raisin : « *Sa Déc, c'est vraiment un endroit pour toi, Hoa, une jolie fleur comme toi, la cité est bien surnommée 'le village des fleurs', et la municipalité gère un festival floral chaque année autour du Nouvel an, non ?* ». Elle se montre un peu gênée, sans doute flattée, et rigole après mon astuce, avant de constater, un brin

moqueuse, que je suis bien informée pour une étrangère. On rit et on se regarde.

Je rajoute une couche puisque toutes les deux nous nous sommes plongées dans l'univers de Duras la petite française et dans celui de son amant chinois. « *Tu sais Hoa, c'est marrant, ce matin en traversant le Mékong à bord du bac, j'ai un instant imaginé être à la place de Marguerite en 1929, portant fièrement son chapeau en feutre rose, quand son futur et riche amant Huynh Thuy Lê, d'un seul coup, ne la quitte plus des yeux. Sauf que moi, ce matin, je pensais plutôt à une jolie Cochinchinoise comme toi. Et voilà que ce soir je te rencontre* » ? Là, j'avoue, j'y suis allée franco, au point que Hoa ne sait plus quoi répondre. Ni comment réagir, ni quoi penser. Elle demeure silencieuse mais visiblement amadouée. Court malaise, vite oublié. Les sourires, plus pincés, reprennent.

Durant ce laps d'introspection mutuelle, je remarque qu'elle est tatouée sur une bonne partie de son corps, tout au moins pour ce que j'en entrevois. La part cachée doit être impressionnante. C'est sûr qu'à côté d'elle, mes deux petits tatouages sur chacune de mes épaules font pâle figure. Petite joueuse que je suis avec mes frêles épaules. L'un représente une fleur de frangipanier, l'autre une fleur d'hibiscus. Ne manque que la couleur pour que le tableau soit plus gai. Je partage cette information sur mes deux mini tatouages floraux avec la bien-nommée Hoa. Cela la fait rire mais ne suffira pas à la séduire. C'est à ce moment que s'effectue par une magie inexplicable notre premier câlin, extrêmement tendre et dans le cou, chacune à son tour. Mais ce premier geste d'amour sincère sera également le dernier. Cela se ressent immédiatement. Tel un élan soudain avorté. Une mort subite. Pas la bière mais ça saoule quand même. Une sorte de baiser symbolique de la tragique mort antique. De l'amour romantique. Je me console, comme je peux, en me disant que ma prochaine amoureuse – qui je l'espère s'entichera de moi autant que moi d'elle – devrait plus m'envisager comme une fille florale qu'une femme fatale, quitte à ce que je rajoute des fleurs, de rose, sur tout mon corps dénudé. Pas fatale, florale, mais pas folle non plus.

Très émue, des sanglots dans la voix, Hoa s'excuse auprès de moi, et m'annonce qu'elle s'est fiancée il y a deux semaines avec un gars de Cần Thơ, rencontré à l'université, et qu'ils envisageaient de se marier dans quelques mois. Cela me laisse abasourdie et sans voix mais je souhaite tous les vœux de bonheur

à Hoa. Et pour détendre un peu l'atmosphère devenue brusquement pesante, je lui dis : « *je suis heureuse pour toi car tu ne l'as pas rencontré sur le bac et que ce n'est pas vieux riche comme dans le roman* ». Elle acquiesce et on se marre, toutes les deux balancées entre tristesse et sagesse. Enfin, on s'enlace, comme deux vraies bonnes amies. C'est la vie. Il me faut l'accepter telle qu'elle est. L'amitié a triomphé de l'amour et c'est parfait ainsi. Je me rassure cependant en pensant que, tatouages ou pas, Hoa m'a certes tapée dans l'œil mais pas encore totalement dans le cœur, étant donné que la réciprocité a trop tardé à se manifester.

L'important c'est que je persévère sur la route du Vietnam comme sur celle de l'amour. Malgré un parcours parsemé d'obstacles. Je n'entends pas dévier de mon chemin alambiqué menant au bonheur. Je pense qu'il existe deux voies fortes pour ne pas tomber en détresse : l'amour et l'humour. Si on aime et on rit, la voie du salut s'ouvre à nous. Un salut agnostique. Nul besoin d'aller brûler un cierge. La difficulté réside dans la réelle capacité ou non à pouvoir à la fois aimer intensément et se marrer follement. C'est parce que souvent les gens ne vivent pas les choses à fond qu'ils n'arrivent à rien.

Aussi, à vélo comme en amour, je préfère la déroute créatrice à la routine destructrice. Le risque au confort. La banalité de la voie toute tracée n'a rien à envier à celle du mâle trop prévisible : les deux ne mènent nulle part. Sinon au royaume de l'ennui et de la soumission. Partir c'est se nourrir en chemin et choisir la vie pas la survie. Je quitte Cao Lanh et Hoa en milieu de matinée, avant d'installer mon unique bagage sur mon vélo, je passe un dernier quart d'heure avec Hoa, présente à la réception. Elle est très gentille et me souhaite tout le bonheur du monde. Ultime clin d'œil, amical ou sensuel, ou les deux à la fois, elle dénude son dos pour me montrer son tatouage en entier, du grand art assurément. Je la remercie et on s'embrasse sur la joue, intensément, pour la toute dernière fois.

La route m'attend et la chaleur étouffante aussi. Pourtant, plus loin sur le littoral, les inondations font des dégâts monstrueux et continuent à propager malheur et souffrance, les cités touristiques majeures sont sous l'eau, cela depuis le mois d'octobre. Nous sommes là en décembre. Le Vietnam est en tête de liste des pays les plus concernés par le dérèglement climatique. Je le constate, au fur et à mesure de mon circuit à vélo, à travers tout le pays, en allant du sud au nord par la côte.

Dans l'immédiat, ma route du jour est éprouvante, poussiéreuse, et il m'est plus difficile que d'habitude de trouver de quoi me restaurer en chemin. Mais, comme (presque) toujours, tout finit par s'arranger. J'échoue dans un hameau idéalement situé en bordure d'un affluent du Mékong, où d'ailleurs deux cours d'eau convergent, ajoutant un beau cachet supplémentaire à cet endroit. Je trouve rapidement un logement de fortune près du marché local, dénommé Chợ Tuyên Nhon, dans le district urbain de Thanh Hóa (à ne pas confondre avec la grande ville éponyme à plus de mille kilomètres au nord), situé à mi-chemin entre Cao Lãnh et Sài Gòn.

En faisant mes courses en début de soirée, avant de manger une soupe devant le marché, je me promène sur la berge puis croise un habitant. Il est seul avec un ballon au pied et en grande tenue de footballeur. Grand virtuose du ballon rond, il jongle, il dribble, et surtout il s'amuse comme un fou. Son fils et son épouse reviennent du marché adjacent et l'observent jongler avec le ballon qui n'a plus aucun secret pour cet étrange joueur isolé mais au potentiel flagrant. Il me salue respectueusement.

Je comprends qu'il est un fan de foot mais aussi qu'il n'a aucune prétention sportive de type compétition. Il s'apprête maintenant à jouer avec son fils qui ne tape pas dans la balle avec la même classe que son père. Le Messi local se prénomme Dũng, il n'a pas rencontré Dieu ni même son rejeton, mais le foot est clairement venu le chercher. Lucide, il m'explique que lui n'aime le foot que pour le plaisir du jeu que cela lui procure. Le business du sport, Dũng l'exècre, et je comprends aisément son amertume : *« de toute façon, le foot au Vietnam, c'est plus exotique que sérieux. Hélas il est aussi plus corrompu que réellement convivial, puisque dès que l'argent fourre son nez dans les affaires, les gens ne voient plus que les stars milliardaires et leurs frasques. Moi, j'adore la passion du foot, le reste je m'en fous. Aux stars qui traînent à Dubaï, je préfère jouer seul ici sous les étoiles »*. Je suis ravie de l'entendre parler ainsi.

Je le félicite pour son authentique esprit sportif, et même sa poésie, c'est tellement rare. De son côté, il me souhaite une bonne route et d'arriver en pleine forme dans le nord du pays. *« Il te reste un sacré bout de chemin »*. Il a raison mais cela ne me décourage pas. J'ai aussi la passion mais parfois – lorsqu'il pleut trop – le moral est en berne. En tout cas, joie éphémère de l'inattendu nomade, je ne pensais pas faire ce type de rencontre, devant le marché paumé de Tuyên Nhon.

La journée suivante a été caniculaire. J'ai bu six ou sept litres d'eau mais le pire c'était la course folle des camions qui manquaient de me renverser à chaque dépassement. Stressant et dangereux. Mais aucune voie alternative dans cette région. En début d'après-midi, avant d'approcher l'immense agglomération de Thành phố Hồ Chí Minh (nom complet pour désigner la cité du patriarche vietnamien), un événement banal a failli me coûter cher. Physiquement et religieusement.

En effet, tandis que le trafic était faible et que je venais de m'engager dans l'unique descente de la journée, j'évite de toute justesse un terrible accident. Seule en scène, je dévale avec gourmandise la pente descendante. Tout à coup, une vache collée à son jeune veau, qui font la sieste au milieu de la route, sont pile sur ma trajectoire. Je les contourne au tout dernier moment, évitant la chute à vélo et empêchant une irrémédiable catastrophe cosmogonique de se perpétuer. J'étais à deux doigts de commettre un crime impardonnable pour les adorateurs de vaches sacrées. Ces fanatiques de l'*hindutva* qui font des vagues jusque sur les rives de Bali. Des beaufs pro *beef* mais pas dans l'assiette. Des bourrins qui préfèrent les bovins aux humains.

Pour insuffler un peu de légèreté dans ce récit angoissant, je considère cette situation assez drôle, étant donné que je me promène au Vietnam et non pas en Inde, et qu'au pays du communisme tropical, quand on évoque les vaches, c'est d'abord pour parler de la « *Vache qui rit* », ce reliquat culinaire et populaire de la présence française, et toujours un fromage fortement consommé dans tout le pays.

Les Indiens devraient peut-être utiliser de la « *Vache qui rit* » dans leurs excellents *palak paneer* (épinards au fromage) pour apaiser leur colère plus sectaire que religieuse, car même les vaches ont le pouvoir de rire. Et un peuple qui rit a moins envie et de temps pour faire la guerre. Les vaches possèdent en elles autant de sagesse que de sacralité. Toujours est-il que, soulagée que je suis, la collision n'a pas eu lieu. Le monde ne va pas, tout de suite, courir à sa perte. Ouf. En revanche, on annonce qu'il va prochainement pleuvoir comme vache qui pisse. « *Ah la vache !* » me dirait un vieil ami. J'avance décidément sur une pente dangereuse. Je n'ose même pas dire qu'une autre amie, fâchée avec la maréchaussée, a un « *mort aux vaches* » tatoué sur sa main. Pourtant, elle ne mange pas de viande de vache, mais boit son petit lait, et adore l'Inde. Seulement, un peu comme tout le monde, elle

déteste la police. J'invite donc messieurs les hindous excités à replonger dans l'œuvre de Gandhi et à faire preuve d'ouverture d'esprit.

Retour sur ma scène de crime évité de justesse. Plus de peur que de mal au final. Je reprends mon rythme cardiaque normal. Et j'imagine mon pire scénario : Ketut de Bali, alias KLB, hindoue de confession, fonce droit sur une vache innocente, la déchiquette avec son veau à côté, avant de constater impuissante le massacre qu'elle a commis. Avec un tel bilan je ne donnerais pas cher pour ma survie en terre indienne. Si ce *fake new* arrivait aux oreilles des hindouistes fanatisés, très en forme en ce moment, ils me poursuivraient jusqu'au bout du monde. Pour me lyncher. Comme ils le font trop souvent. Plus prosaïquement, devant ce blasphème inédit, les nationalistes indiens gavés de foi, ces amis malfaisants de Narendra Modi, n'accepteraient jamais de me délivrer un visa pour visiter leur pays. J'ai prévu de me rendre en Inde prochainement. Pas question donc pour moi de défoncer une vache ou de massacrer du bétail. Le cyclisme à échelle humaine que je pratique est une activité hautement pacifique et conviviale. J'ai eu très chaud.

Je parviens en banlieue de l'énorme mégapole sud-vietnamienne. Un trafic de malade et des routes qui ressemblent de plus en plus à des autoroutes. Mais je dois y passer, et même traverser partiellement toute la ville en la contournant un peu par son côté ouest. Quelques rues sont inondées ce qui retarde un peu mon arrivée à destination. En pension complète pour quelques jours chez mon ami Minh, dans ce district du nord de Hồ Chí Minh Ville, un quartier vivant à dominante catholique et nommé Gò Vấp, j'en profite pour me refaire une santé, pour ne pas dire une beauté. Modestie oblige.

Après un bref pot pour fêter nos retrouvailles, cela débute, à l'autre bout de la rue, par un passage remarqué chez la coiffeuse. Avec ses cheveux décolorés qui ondulent sur ses épaules légèrement tatouées, je crois voir Miley Cyrus en version vietnamienne, je suis conquise, et je sais déjà qu'elle pourra faire ce qu'elle veut de ma chevelure, je ne broncherai pas. C'est ce qui arrive. C'est parfait. En fin de séance, j'ai particulièrement apprécié sa douceur et sa précision lorsqu'elle m'a trituré les deux oreilles pendant une bonne heure. C'est ce qu'on peut vraiment appeler un nettoyage en profondeur. La coiffeuse ne me laisse pas indifférente, ce qui tend à exaspérer Minh, mon chaperon du

moment, assis derrière moi. Il pestait contre lui-même en raison des deux femmes qui l'ignoraient – évoluant à l'extérieur de son territoire de chasse – et qu'il ne pouvait approcher.

Les garçons sont rapidement frustrés et le font savoir ; nous les filles on a l'habitude de la frustration – sexuelle ou amoureuse – et on n'en fait pas tout un plat. C'est assez regrettable car il importe de faire entendre notre voix même auprès de nos alliés et amis masculins. Dans l'immédiat, mon problème ce n'est pas Minh mais la coiffeuse. Je tente de lui faire comprendre, maladroitement, que le gars avec moi n'est pas mon mari ni même mon prince charmant, juste un bon ami, mais je crains fort qu'elle ne me croit pas une seule seconde. Je me plie donc au principe de réalité. Surtout après l'épisode, encore frais, de désamour amer survenu avec Hoa.

Ici aussi, pour le flirt et le corps-à-corps c'est raté, mais pour le nettoyage à fond des oreilles c'est gagné. Il faut se contenter de ce qu'on obtient. Je me contrais à cette règle de bon sens. Réalisé par de jolies mains expertes, avec en prime un regard câlin à faire fondre la banquise, je suis aux anges. Ma seule envie sur le moment était que ce nettoyage, pourtant très technique, perdure une éternité. Qu'il ne s'arrête jamais ou alors à l'issue d'une petite mort amoureuse et forcément savoureuse.

Pendant que mes oreilles sifflent de plaisir, mon cerveau converse avec Eros. Au final, je congratulate la coiffeuse-nettoyeuse, heureuse de l'avoir rencontrée et déjà tellement triste de la quitter. Ou la mécanique des fluides des improbables relations amoureuses.

Avec Minh, nous partons au café du coin, histoire que je m'insère dans le tissu social local, même pour une courte période. C'est en fait surtout l'opportunité de pouvoir partager ensemble l'éternel *cà phê sĩa đả* que nous apprécions beaucoup tous les deux. On discute de nos projets mutuels. J'ai oublié de préciser que mon ami Minh est également journaliste. Cela crée des liens. Pas que professionnels. On s'est d'ailleurs connus ainsi, lors d'un reportage à Vũng Tàu, il y a des lustres. On n'était rarement d'accord mais on s'entendait bien quand même. Parfois, il travaille aussi comme guide touristique : « *ça paie mieux que d'écrire des articles que personne ne lit* ». Pas faux. Mais Minh râle beaucoup et très souvent. Pour un peu il pourrait être français.

On est ensuite devenus réellement amis suite à un imbroglio rocambolesque qu'il me faut conter ici : c'était en fin d'après-midi au cœur du quartier chinois de Hồ Chí Minh Ville. On marchait

dans la rue lorsqu'un individu à moto, juste devant notre nez, arrache le sac à mains d'une touriste occidentale. Apeurée, accompagnée de son mari, elle panique, et tombe comme par hasard sur moi, qui comprend et parle français. Oui, c'est une Française, « *personne n'est parfait* » me lance Minh, manifestement content de me livrer son avis sur une question que je ne lui avais pas demandée. La femme veut porter plainte. Je parle sa langue, je suis une femme, accessoirement française. Ce qu'elle a du mal à croire au début. Inquiète pour ses papiers, elle s'entête à vouloir porter plainte. Dans son sac il y avait de l'argent mais surtout son passeport. On peut comprendre.

Nous nous rendons tous les quatre – elle et son mari, Minh et moi – au commissariat du quartier. Bondé et animé, en plus on était un samedi soir. Minh craint le pire : « *les flics sont tous des nord-vietnamiens, on n'arrivera à rien avec ces communistes bornés* ». C'est vrai. Ces policiers ont été mutés ici pour mieux surveiller les Sud-Vietnamiens et les Chinois du quartier, tous obnubilés à faire du commerce, en méchants soldats du capitalisme. En fait, Minh craint aussi pour sa pomme : il n'est pas fiché mais pourrait se faire remarquer, voire dénoncer. C'est que mon ami est un anticommuniste virulent. Pas du goût du pouvoir. Pas en odeur de sainteté avec le Parti. Pas bon du tout. C'est donc moi qui vais me coltiner les fonctionnaires de police, zélés sans doute, fêlés peut-être. Compliqués c'est certain.

Tous les quatre nous entrons au commissariat. En face de nous, cinq gars, treillis militaires en bas, rien au-dessus. Tous les cinq sont torsés nus. Certes il fait chaud mais quand même. On ressent d'emblée qu'ils sont en terrain conquis et font ici ce qu'ils veulent. D'ailleurs, le chef de la troupe de ces similis Việt Cộng interpelle Minh, en lui demandant de se taire, avant même qu'il n'ait pu dire un moindre mot, et de ne pas intervenir dans cette affaire. J'espère à cet instant que les keufs ne découvrent pas que mon pote est aussi journaliste. Pour Minh, c'est potentiellement la porte ouverte vers de graves ennuis. Ou, s'il a plus de chance, vers des bricoles pour qui s'y colle.

Pour avancer et changer de thème, j'expose les faits qui nous amènent ici. Je questionne ensuite le présent commissaire du peuple sur la meilleure façon d'accorder à la Française un laisser-passer, en attendant que l'Ambassade de France puisse lui fournir un nouveau passeport. Les flics ricanent de concert, et le chef me dit que ça sera possible, mais seulement dans une semaine.

J'insiste poliment. Le délai tombe à quatre jours. Derrière moi, Minh retient sa colère, et le mari de la femme encore en pleurs a la mauvaise idée de s'énerver contre les policiers, en leur disant – en bon français qu'ils ne comprennent pas – que dès le lendemain ils doivent prendre un train pour Hué, afin de poursuivre leur circuit. Peine perdue et nouveaux ricanements agaçants qui aggravent la tension de plus en plus palpable. S'énerver empire la situation. C'est la base orientale.

Il est presque 19h, on n'a aucune solution concrète, la pression monte et la faim se fait sentir. J'aperçois quatre caisses de bières et deux d'alcool de riz dans le fond de la pièce derrière leur comptoir. Cet endroit ressemble plus à une taverne qu'à un commissariat. Une télévision allumée retransmet des hymnes nationaux sur un terrain de foot. J'entends l'hymne indonésien et je reconnais les couleurs de l'une de mes deux équipes nationales – indonésienne et française – même si je n'ai absolument que faire de l'univers footballistique. Le foot c'est comme le sexe. Je préfère jouer que regarder. Que du bon sens. Je dois agir en bonne tacticienne avec ruse et patience. Le foot va m'aider dans mon entreprise. La chance de la soirée c'est qu'un match de demi-finale de la coupe d'Asie, opposant l'Indonésie et le Vietnam, commence dans quelques minutes. Les cinq flics sont excités à l'idée de picoler en regardant le match. Mes trois acolytes font la gueule et paraissent désespérés. Ils sont à deux doigts de refaire une bourde.

Je les congédie stratégiquement et sur le champ : *« hé les gars, vous allez tous les trois au restaurant en face, vous dînez tranquillement, et je vous rejoins au plus tard au coup de sifflet final du match, donc d'ici deux heures au maximum, bref faites-moi confiance »*. Ils ne se font pas prier et quittent aussitôt le commissariat pour entrer au resto. C'est nettement plus convivial, c'est un fait indéniable. Seule avec les cinq mecs, chacun avec une moitié en uniforme et l'autre à poil, je m'attelle à ma tâche nocturne.

Je négocie encore pour le temps du délai du passeport de substitution. J'arrive à deux jours. *« Dernière option »* me martèle la commissaire torse nu. Et pressé de suivre la rencontre qui commence. Je change alors de sujet. *« Les amis, je peux mater le match avec vous ? En fait, je suis indonésienne et je parie que vous allez grave perdre ce soir, dommage pour vous »*. Ils s'esclaffent collectivement, et le chef adore mon bagout et mon sens de la provocation. Un bon signe. Il me cherche une chaise.

Je m'installe avec eux devant l'écran de télé. On trinque, à la bière. On retrinque. Je fais plus semblant de vider mon verre que de boire vraiment. Puis on lance des toasts, en avalant des gorgées d'alcool de riz. Une institution solidement ancrée au Vietnam où l'eau de vie s'appelle *ruou*. Entièrement sobre, si je prononce ce mot, mon entourage autochtone est à l'unanimité persuadé que je suis saoule. J'ai par conséquent encore de sérieux progrès à faire en vietnamien. Avec mes nouveaux amis flics d'un soir, nous parions sur le score final : 2-1 pour le Vietnam pour eux, 2-1 pour l'Indonésie pour moi. 1-1 à la mi-temps.

Bonne ambiance au commissariat. Les voleurs et truands peuvent opérer en toute tranquillité, les valeureux policiers ne sont pas disponibles avant minuit pour toute opération de maintien de l'ordre. Au commissariat, c'est le désordre qui règne : une caisse de bière est déjà vidée, une de *ruou* déjà bien entamée. A neuf minutes de la fin de la rencontre, l'Indonésie marque un but, et mène 2-1. J'affiche ma joie, de circonstance, mais je sais pertinemment que pour récupérer le laisser-passer, mon équipe nationale ne doit pas gagner. Les mecs en face ils n'aiment pas perdre. Surtout quand ils ont beaucoup bu. En service ou non. Banco, youpi, le Vietnam égalise à deux minutes du coup de sifflet final, puis c'est terminé : 2-2. Je fais ma mine triste. Dans une autre vie je devrais être actrice. On en reste là, match retour dans deux semaines. Deux policiers torsés nus et dégoulinant de sueur me serrent dans leurs bras – ce qui n'est pas une coutume vietnamienne ni je pense policière – trop heureux du match nul, et d'avoir partagé avec moi cette rencontre entre nos deux pays asiatiques : « *nous sommes deux pays frères, nous avons lutté pour virer les colonisateurs, et nos deux nations sont vraiment indépendantes* », m'explique, en mauvais pédagogue bourré, le chef de la police locale. Un prétexte pour retrinquer et relancer un nouveau toast à l'amitié indéfectible entre les peuples asiatiques. Et au père de la nation jamais en reste.

Il est 23h dans la cité de l'Oncle Hô et la nuit est noire comme l'encre de Chine. Avant que toute cette sage assemblée s'écroule définitivement ivre morte, il me reste deux objectifs à atteindre : récupérer un laisser-passer en bonne et due forme, puis quitter ce lieu pour rejoindre mes amis. En cinq minutes le tour est joué. Le commissaire me signe toute la paperasse et me congratule car l'Indonésie a bien joué ce soir. Je salue la bande de poivrots torse nus, bien chargés et en parfait désordre, en refusant gentiment

un dernier toast, avant de filer au resto, où je remarque l'air désesparé de mes ouailles attablées : « *désolé, je suis en retard d'une heure, mais voici le papier officiel qui permettra à madame de voyager dès demain* ». Le groupe revient à la vie et, une fois n'est pas coutume en cette soirée bien arrosée, il m'invite à lancer un toast pour fêter l'heureux événement avec du vin français. Ça ne se refuse pas en pareil moment.

Quand je pense que je ne bois plus d'alcool officiellement depuis plus d'une décennie, voilà qu'en une seule soirée je me suis descendu de la bibine, de l'eau de vie et du pinard. C'était pour une bonne cause. Mais je trinque dans tous les sens du terme. Comme quoi le football et la boisson mènent à tout. Souvent, accentué par le mélange des deux, le pire est garanti. Sauf si c'est une femme qui est aux manettes. La femme n'est pas l'avenir de l'homme, seulement celui de l'humanité toute entière. C'est bien mieux.

La soirée suivante, sur le judicieux conseil de mon vieil ami natif de Sài Gòn, rebaptisée Hồ Chí Minh Ville depuis déjà 1976, mais lui comme d'autres Sud-Vietnamiens, nostalgiques ou pas, préfèrent utiliser l'ancienne appellation, j'embarque dans sa bagnole, en direction du secteur sud de Sài Gòn. On roule jusqu'à proximité de Chợ Lớn, « *grand marché* » (comme l'étymologie de Denpasar à Bali), mais ici il s'agit du nom donné au quartier tout entier, en l'occurrence le plus vaste quartier chinois de tout le Vietnam. Le marché lui-même s'appelle Chợ Bình Tây, et s'avère être très grand aussi. Je m'y suis, par le passé, déjà perdue. Les Chinois font rarement dans la demi-mesure. Comme le dit, sarcastique à souhait, mon cher ami indochinois, terme que lui ne récuse point, voire même il le revendique : « *ah, toi et les Indonésiens, vous avez la furie des glandeurs, tandis que les Chinois, pragmatiques, ils ne connaissent que la folie des grandeurs, et jamais vous ne parviendrez à rivaliser avec eux, pas plus que les Français d'ailleurs* ». Franco-Indonésienne, j'en prends pour mon grade et suis évidemment très mal barrée, si toutefois j'en crois son propos. Il se moque, le lascar, mais le pire c'est qu'il est loin d'avoir tort. Les clichés sont parfois terribles parce qu'ils dévoilent, sournoisement, une infime part de vérité. Qui prend le dessus sur le reste et s'avère ravageuse et destructrice.

On arrête de philosopher et de polémiquer, notre jeu favori dès qu'on se revoit, et on finit par se garer tranquillement devant un petit restaurant populaire qui ne paie pas de mine. Sauf pour Minh qui a ici son rond de serviette. On s'installe en terrasse, on

dirait vaguement un jeune couple de tourtereaux qu'en fait on n'est pas, et mon pote commande pour moi. Tout est végétarien donc aucun souci. J'apprends que le resto est spécialisé dans la cuisine chinoise teochew. Je précise que les Teochew, connus pour leur sens du commerce et leur cuisine raffinée, représentent un groupe ethnique, linguistique et culturel, originaire de l'est du Guangdong.

Dans cet endroit, la spécialité du chef est le *bánh hẹ* : le mot signifie « *ciboulette* », mais le plat succulent est réalisé à partir de riz gluant, fourré à la ciboulette, avec un œuf sur le plat, l'ensemble saupoudré de crudités râpées. Un régal. Une déchirure. Une tuerie. Pas étonnant que l'endroit, certes modeste, est bondé. Tous les clients, m'explique mon ami, sont des Chinois, car les Vietnamiens ne connaissent généralement pas ce plat typiquement teochew. On trinque au thé à cet excellent repas et moment de complicité. En nous promettant de réitérer l'expérience une prochaine fois.

En ville, la montée des eaux suit le rythme des marées. C'est impressionnant, notamment dans le quartier où je réside. Il ne pleut pas depuis quelques jours mais les inondations surviennent quotidiennement. Hô Chí Minh Ville subit le même sort que Jakarta mais avec aucun plan B à la clé. La ville va finir par disparaître sous les eaux. Avec des citoyens contraints de survivre dans la boue. Une nouvelle capitale indonésienne sort laborieusement de terre quelque part à Kalimantan sur l'île de Bornéo tandis que la capitale économique du Vietnam va devoir se débrouiller toute seule. Avec plus de dix millions d'habitants, cette solitude est angoissante, inquiétante, voire suicidaire, sur un plan environnemental pour l'avenir. Minh ne décolère pas à ce sujet : *« tout l'argent va dans les projets au nord du pays, les vicieux communistes hanoïens continuent à nous humilier et à nous faire payer le poids du passé, mais ça suffit, la coupe est pleine, sauf qu'on n'ose pas trop le crier sur les toits, de peur de représailles garanties »*. En échangeant avec Minh, on convient ensemble qu'au Vietnam n'existe pas d'île immense quasi vierge comme Bornéo, pouvant accueillir une métropole du futur, et de toute façon les autorités n'envisagent aucun déménagement pour l'instant. Mais le temps joue contre les citoyens tout comme la météo d'ailleurs.

Circuler à bicyclette dans cette mégapole relève un peu de l'inconscience et de l'insouciance. Le danger est omniprésent, et la concentration sollicitée en permanence. A vélo, si je grille un feu

rouge à un croisement, ce n'est pas très grave, à condition de rester bien concentrée. Les caméras verront ma tête et mon vélo, elles peuvent m'identifier, mais comme je n'ai pas de plaque d'immatriculation sur mon vélo, il n'y aura pas d'amende non plus. Le vélo passe encore à travers le délire actuel de la bureaucratie orwellienne. En plus, comme me l'explique Minh, toujours ironique et diabolique : « *si un policier te voit en train de passer au rouge, il ne te dira pas un mot et te laissera poursuivre ton chemin. Pour devenir fonctionnaire de police, il faut montrer patte blanche, mais pas seulement. Il faut également prouver dans ton CV que tu es d'origine modeste, descendant d'au moins trois générations de paysans ou d'ouvriers qui ont souffert. Mais avec une éducation limitée et une langue anglaise mal maîtrisée, le policier en faction, ne va pas risquer de se ridiculiser en essayant de te mettre à l'amende* ». Voilà qui m'invite clairement à passer au rouge. Avec modération, bien entendu.

Une promenade dans le quartier me permet de mesurer l'évolution du mode de vie et surtout de l'enrichissement des habitants durant ces dernières années, même si tout le monde n'est pas logé à la même enseigne, en dépit de la bonne caution communiste. Une caution trahie qui faut bondir Minh. Pour lui, le nord a définitivement colonisé le sud du pays. Il est vrai aussi, jusqu'à nos jours, que l'esprit de vengeance a souvent pris le dessus sur celui de la résistance. Le prix de la sainte réunification du pays sous le sceau d'un marxisme nationaliste agonisant s'avère élevé : autour de 65000 exécutions, un emprisonnement massif et un million de *boat-people* ou réfugiés.

Tel a été le bilan plus catastrophique que mitigé de l'arrivée en trombe, sinon en fanfare, dans les rues de ce qui était encore Sai Gon, des *bodoi*, ces fantassins de l'armée nord-vietnamienne, armés de leurs AK-47 portés en bandoulière et solidement épaulés par les chars soviétiques. C'était le 30 avril 1975. Chute ou libération, le débat dure depuis un demi-siècle. Il exaspère toujours autant les croyants et les mécréants, les tenants des deux thèses étant irréconciliables. Mais ce qui est acquis c'est que cette prise de la capitale sud-vietnamienne et pro-américaine signe la toute dernière victoire par procuration de l'URSS au cours de la guerre froide. Le chant du cygne pour la révolution mais l'étoile rouge continue à flotter dans le ciel vietnamien. En rappel et symbole du sang versé pour la patrie.

Minh me raconte comment l'humiliation se poursuit au quotidien pour les Sud-Vietnamiens actuels : réquisitions des terrains, brimades en tout genre, corruption à peine voilée. Selon lui les recettes du pays vont d'abord dans les poches des Nordistes et des territoires du nord. Comme pour la rénovation ou l'entretien des routes par exemple. Priorité au nord. Le sud continue à payer d'avoir trop fricoté avec l'ennemi yankee. Et les jeunes qui vivent au sud, fatigués qu'on leur rabâche sans arrêt le glorieux passé des anciens, étouffent de cette situation absurde tandis que le pays est en plein boom économique.

Minh me raconte les mauvais traitements subis et autres mésaventures vécues depuis quatre décennies par ceux qu'il appelle « *les cocos envahisseurs-paysans du nord* ». Un exemple notable est la stigmatisation qui perdure : « *ici ou là, dans un bureau ou au café, il m'arrive encore qu'on me désigne comme un fils de pro-américain, un rejeton des traîtres et des fuyards, un suppôt de l'impérialisme, et cela un demi-siècle après la pseudo libération, tu vois à quel point ça m'énerve encore* ». Effectivement Minh ne décolère pas, il n'a pas envie d'oublier non plus, mais toutes ces rancœurs et déceptions accumulées le dégoûtent de l'espèce humaine, et avant tout des êtres inhumains communistes. C'est la raison pour laquelle il me répète en boucle : « *je sais que les Américains sont assez idiots et Trump le roi des cons, mais je n'arrive pas à les détester autant que les communistes, qu'ils soient hanoïens, chinois, nord-coréens ou russo-soviétiques* ». Anticommuniste virulent, il est pourtant lucide sur les actions et intentions étasuniennes. Il me confie que, plus jeune, il souhaitait supprimer Minh de son patronyme, mais avec le temps tout s'en va, et il a conservé son nom.

Il demeure néanmoins déplorable qu'à l'heure actuelle un flot d'expressions péjoratives continue de hanter les Sudistes. Minh revient à la charge : « *on nous stigmatise, certains de mes amis et moi – en plus nous sommes catholiques ce qui n'arrange rien – en nous traitant d'accrochés aux hélicos, et de lâches* », cela en référence, je le souligne, à la débandade lamentable des Américains de fin avril 1975 (qui nous ont refait le coup en août 2021 mais cette fois-ci à Kaboul). Ces propos péjoratifs sont parfois utilisés, surtout dans le passé, par les autorités et partisans du Nord-Vietnam, pour désigner les Sud-Vietnamiens ayant fui lors de la « chute » de 1975. Les « accrochés » désignent les « traîtres à la patrie » (*viết gian*) y compris dans le discours officiel.

Une étiquette qui peut durer longtemps, briser des carrières et des vies. L'autre surnom péjoratif très en vogue a été celui de « *fantoches* » (*nguy*) pour qualifier les soldats et fonctionnaires du Sud-Vietnam. Cela date d'il y a cinquante ans ou plus mais reste fortement présent dans l'imaginaire collectif. Et même parfois dans l'actualité crue.

Minh est un inconsolable nostalgique. Il aurait aimé que la France joue une autre partition historique, moins coloniale et plus fraternelle, hélas ce n'a pas été le cas. Confortablement assis dans ses fauteuils à son domicile, son épouse et moi, regardons une vidéo de Minh, un soir dans un karaoké du quartier : je le vois et l'écoute respectueusement en train de fort bien chanter un morceau de Mike Brant. Il s'agit du titre « *Qui saura* », et même si Minh parle parfaitement le français, il nous offre ici la version en vietnamien. Une belle image un peu sépia de l'amitié franco-vietnamienne par-delà le naufrage du passé. Ce chanteur populaire français a disparu tragiquement et est quasi oublié de nos jours, en France en tout cas, mais pas au Vietnam, ou c'est une autre affaire : « *nous, on n'est pas comme les Européens, on n'oublie pas les stars de la variété française entre les années 1950 et 1980 car ils ont marqué nos années de jeunesse, faites de privations ; c'est pareil pour les groupes comme Abba et Boney M, les seuls qu'on pouvait écouter à cause de la censure et des Nordistes* ». La faute revient toujours aux communistes. Mais il est loin d'avoir entièrement tort. Il rit lorsque je lui dis que même ma mère, française, n'écoutait pas les groupes qu'il a cités. Il me dit : « *il y a avait vraiment deux blocs opposés à l'époque, politiques, culturels, bref idéologiques* ». Je complète en étant au regret de lui annoncer que « *ça recommence mon cher, les guerres et les blocs impérialistes, c'est à nouveau le présent* ». Cela ne nous réjouit guère mais en revanche nous préoccupe. Malgré cela on rit tous les deux. Un peu jaune. Mais mieux vaut en rire qu'en pleurer. Pour l'instant.

Les jours suivants, lors de mes escapades au centre de la mégapole HCMC (pour Hồ Chí Minh City), un diminutif utilisé et un raccourci pratique, sauf si on le confond avec HSBC. Et là c'est le drame assuré : prendre la ville du père de l'indépendance du Vietnam pour une grande banque de Hong Kong, c'est l'union du blasphème et du sacrilège. C'est du lourd. Plus grave, cela va attirer les foudres des membres du Parti et des ennuis à coup sûr. Même si ces membres zélés à la tâche déposent leur argent, issu

parfois de biens mal acquis, sur un compte domicilié à cette banque. Aucune incompatibilité. Les communistes d'ici comme d'ailleurs ne sont plus à une contradiction près. Le grand frère chinois donne l'exemple.

Je traîne mes guêtres au célèbre marché Běn Thành, véritable institution commerciale, il a été construit juste avant la Première Guerre mondiale, transformant en seulement deux ans un vaste marécage en un énorme marché, pour que les colons affairés en Cochinchine puissent faire leurs emplettes. De mon côté, j'ai juste besoin d'acheter un nouveau tendeur pour fixer mon sac sur le vélo. Le précédent a rendu l'âme. Pour le dénicher au milieu de cet immense bazar, je traverse des étals chaotiques et des allées remplies, de mille choses, d'étoffes raffinées et de poissons séchés, mais je finis par dégoter mon tendeur auprès d'une vendeuse fort sympathique. Même s'il recèle de produits variés, ce marché, devenu un *must* touristique, n'est plus vraiment authentique. Les prix ont décollé tout naturellement et je regrette moi aussi un peu « *qu'ils ne sont plus ce qu'ils étaient* ». Mais pour les touristes lambdas, une très mauvaise affaire ici, dont ils ne se rendent pas réellement compte, reste une très bonne affaire à la maison, à New York, à Tokyo ou à Paris. Les inégalités scandaleuses qui explosent partout sur terre, ce n'est pas une nouveauté, profitent toujours davantage aux nantis qu'aux nécessiteux. Mais ce n'était pas mieux avant.

En prolongeant ma lente virée urbaine, j'observe les récents aménagements réalisés autour de l'immense avenue Lê Lợi, y compris les terrains de sport très appréciés qui jouxtent l'avenue. En arpentant cette artère élargie, je croise des centaines de jeunes vietnamiens qui s'y éclatent et s'y dépensent physiquement. Et y draguent furieusement. Je tombe dans la foulée sur le buste de l'Oncle Hô qui trône devant l'Hôtel de ville, doté d'un joli beffroi, et devenu le siège municipal du comité populaire. J'échange quelques passes, non tarifées et très cordiales, avec les garçons qui jouent au foot sur le parvis entouré d'espaces verts. Ils s'étonnent de voir une fille de Bali maîtriser un peu plus que les rudiments du football. Ici également, les jeunes mecs devraient modifier leurs façons de penser le rôle et la place de la femme dans la société. Surtout celle de la femme asiatique car davantage figée dans la tradition.

Je termine de remonter l'avenue Lê Lợi, parfois surnommée les Champs Elysées du Vietnam, toujours en travaux. Tout cet

espace urbain sera prochainement transformé de fond en comble. Quant à Lê Lợi, un vieux roi-héros vénéré dans le pays, il fut au début du XVe siècle le fondateur de la dynastie Lê et offrit au Đại Việt la devise « *la nation, la loi, le roi* ». Le roi Lê Lợi, connu plus tard sous le nom de règne en tant qu'empereur Lê Thái Tổ, a précédé l'action de l'Oncle Hô, en libérant le Vietnam des envahisseurs, chinois de la dynastie Ming pour sa part. Il a ensuite réformé l'Etat, investi dans l'éducation et instauré le confucianisme. De quoi largement devenir un vrai héros national même honoré par le régime communiste. Et de passer du statut royal à celui d'impérial.

Avant de rejoindre l'ancienne rue Catinat, rebaptisée Đồng Khởi, chère aux colons français, avec ses vieux bâtiments délavés dont on peut encore admirer certains vestiges, à l'instar du bâtiment de l'intéressant musée d'Histoire, situé un peu plus loin. Pour la petite histoire, Catinat était un maréchal de Louis XIV et Đồng Khởi signifie « *révolution totale* ». A chacun sa grande histoire qu'il met en avant la victoire venue.

A propos du fameux Hôtel Continental, on ne compte plus ses transformations et adaptations afin de répondre à la clientèle internationale qui y recherche un condensé d'histoire, de légendes, entre mélancolie et modernité. J'ai beau chercher un Américain bien tranquille qui sortirait du bar un cocktail à la main, je ne comptabilise que des touristes pressés de se faire photographier devant la façade, afin de ne pas se faire écraser par le trafic dense, peu adapté à la rêverie urbaine. Il n'empêche que la terrasse du Continental est souvent bondée, de clients-visiteurs épris d'une histoire qui, peu ou prou, les a imprégnés.

Graham Green a publié *The Quiet American* en 1955. Il l'a rédigé en plein cœur de la Guerre d'Indochine, voire au milieu de la débâcle en train de survenir au nord, à Điện Biên Phủ. La rue Catinat et l'hôtel Continental y servent en grande partie de décor : c'est à l'hôtel que le journaliste britannique Fowler observe le jeune agent américain Alden Pyle, pour la suite il faut relire le roman. Je me souviens qu'à l'occasion de mes deux premières escapades à HCMC, influencée par mes lectures et alors que j'entamais ma carrière de « *grande reportrice* », je rêvais d'espions aux destins incroyables et de journalistes téméraires.

Alors, comme dans le livre de Green, j'allais m'installer au Café Givral, située en face du Continental, en quête de ces improbables enquiquineurs et autres enquêteurs intrépides. Le

Givral n'est aujourd'hui plus que l'ombre de lui-même. Un café sans âme pour une élite prétentieuse. Plus d'espions, place aux *businessmen*. Des magnats russes ont remplacé les taupes soviétiques. En fait, toute la rue Đồng Khởi, et c'est désolant, est aujourd'hui dédiée aux boutiques de marques et à cette vulgarité que seul le luxe autorise. La « *révolution totale* » du fric pour une révolution qui a baissé son froc. Bienvenue à l'ère de l'évolution permanente de la révolution du vide. Aux nouveaux concepts révolutionnaires. Aux nouveaux cons et *tycoons*.

J'oublie donc pour cette fois de longer le quai animé de la rivière Sài Gòn, qui a donné son nom à la ville, et je décide de bifurquer à gauche devant le prestigieux opéra, à l'origine un théâtre construit en 1895, très parisien au demeurant puisque sa façade s'inspire un peu du Petit Palais, bref une énième relique de la présence coloniale française. Voire, pour d'aucuns, un témoignage du prestige de sa culture des lumières universelles. Ironiquement, les clients attablés à la très parisienne terrasse du Continental ont dans leur ligne de mire l'opéra. Ils ne sont pas à Paris mais presque. Je m'interroge. Pourquoi quitter leur pavé parisien, prendre un vol pour se retrouver dix mille kilomètres plus loin, avec quelques milliers d'euros en moins, à une terrasse qui ressemble à la même qu'ils ont au café en bas de chez eux ? Absurdité du tourisme, fantasme de tout voir à défaut de tout avoir. Besoin de croire que le génie français n'est pas un vain mot à l'heure où la refondation des empires place l'ancienne métropole en-dehors de la scène de l'histoire mondiale en train de se faire. Mystère du voyage et privilège des fortunés.

Autre ambiance. J'effectue un bref détour devant le Palais de la Réunification, œuvre typique de l'architecture brutaliste, et avant tout symbole – adulé ou détesté – de la « *libération* » de Sài Gòn au printemps de l'année 1975. Avant de replonger dans l'ère coloniale en visitant l'un des musées les plus riches de la cité : celui des Beaux-Arts. J'y trouve des sculptures Cham, chères à mon cœur, de la belle architecture coloniale, de la peinture vietnamienne traditionnelle, mais surtout – un peu trop sans doute – de l'art révolutionnaire tout ce qu'il y a de plus officiel. A l'extérieur, la touche à la fois art nouveau et art déco de l'édifice principal vaut à mon sens également le détour.

Je décide, pour ce présent trip, de ne pas aller revoir la pagode taoïste de l'empereur de Jade, ni même le fameux Musée des souvenirs de guerre – ex Musée des atrocités américaines, puis

Musée des crimes de guerre américains et chinois – un passage obligé pour toute personne qui débarquerait une première fois au Vietnam. Dans ce musée, où l'émotion joue à plein régime, en phase avec celui en place, le visiteur aborde trois terribles décennies de guerre (1945-1975), focalisant sur leurs conséquences sur la population vietnamienne. On en ressort un peu sonné et très pacifiste. L'anecdote rigolote dans cet océan de malheur c'est que le musée est installé dans les anciens locaux de l'US Information service. L'histoire guerrière n'est donc pas faite que d'horreurs mais aussi d'ironie loufoque.

Après quelques bornes dans les jambes, je flâne ensuite à la foire aux livres hebdomadaire qui se tient à côté de la poste – celle où se dresse le portrait du chef-père-oncle de la nation – et de la cathédrale. Autant dire, même si les livres ici exposés sont rédigés en vietnamien, la foule est très hétéroclite, la zone étant très touristique. Des cafés stylés émergent entre les stands de bouquins et l'endroit destiné à la lecture devient un lieu de rencontre et de repos. Une solution ingénieuse, même si son efficacité reste à prouver, pour attirer les badauds vers les livres, tout en buvant une bière ou en racontant son dernier week-end passé au frais à Đà Lạt. Je m'y installe également, un recueil de poésies dans la main gauche et un jus de mangue dans la main droite. Même en ne faisant rien de mes dix doigts, je peux avoir les mains très occupées. Et de la plus belle manière qui soit. Je suis heureuse de constater que les Vietnamiens, malgré l'emprise du numérique à tout-va et des réseaux sociaux chronophages, continuent à lire, un peu au moins. Les Indonésiens devraient en prendre de la graine. Mais, en Indonésie comme au Vietnam, ce sont en priorité les femmes qui sont de grandes lectrices. Ce n'est pas une révélation, juste un constat : les femmes lisent plus que les hommes. Partout.

Aux yeux des Français en vadrouille, les incontournables, pour les vieux nostalgiques, les jeunes chercheurs ou les grands curieux de « *la cité des vices* », demeurent l'héritage colonial, à commencer par le spectre du cinéma et de la littérature, mais aussi de l'architecture. La basilique-cathédrale Notre-Dame en est un bon exemple. D'abord une église en bois érigée dès 1865, la cathédrale se met au « durable » en mode néo-roman, avec ses briques rouges importées de Toulouse et ses vitraux de Chartres. Imposante, elle est inaugurée en 1883. Elle rappelle vaguement son modèle parisien, récemment retapé – rapidement car la mission a été déclarée cause nationale – sous les projecteurs mondiaux par de

messianiques mécènes. Sa très modeste réplique orientale symbolise tout de même le terrible passé conquérant et la mainmise catho-coloniale.

Sauf qu'en ce moment des travaux de restauration de l'église perdurent et, comme me l'a expliqué un Vietnamien francophone qui était à la recherche active de touristes à guider : « *ils n'en finissent plus de finir ces travaux* ». Ils ont débuté en 2017. Une plombe. Car en général les travaux de rénovation ne traînent pas trop au Vietnam, enfin moins qu'en Europe ou en Indonésie. Mon interlocuteur me souffle ensuite dans l'oreille : « *je pense qu'ils le font exprès, contents d'embêter au passage la communauté des catholiques toujours plus dynamique dans le pays, ce qui à terme pourrait les inquiéter* ». C'est son avis. « *Ils* » ce sont les membres du Parti communiste, pas forcément pressés d'en finir. Car en politique et dans le champ du pouvoir, « *en finir* » une bonne fois pour toutes, signifie « *tourner la page* ». Autrement dit, d'abord céder la place puis organiser des élections libres.

Ces dernières choses ne sont pas envisageables avec l'actuel pouvoir en place. On ne change pas une équipe qui perd en faisant semblant de gagner. Cela fait des décennies que cela dure. En totale impunité. La grande qualité des régimes autoritaires consiste au fait qu'ils n'ont de comptes à rendre à personne. Tant que personne ne dévie de la ligne du Parti. A force de caricatures et de simplicité, le stalinisme et le nazisme avaient en commun, entre autres, de gérer parfois des situations très confortables. Au présent, cela confère au trumpisme et au poutinisme, puisque de nouvelles années noires sont à prévoir. Hier comme aujourd'hui, les deux formes de totalitarisme s'arrangent avec la vérité, la justice, la liberté d'expression ou celle de circuler. Petits arrangements à la petite semaine. Ils s'assoient sur le droit international avec un doigt d'honneur en prime. Hubris, vices et sévisses nous attendent. Je suis jeune et pourtant je crains déjà de céder à la nostalgie.

Après, pour revenir à des guerres de clocher plus traditionnelles, je reconnais que les cocos d'ici et les capitalistes de là n'ont pas le même budget en poche. La restauration du clocher de la cathédrale saïgonnaise est en cours mais ses acteurs peinent à réunir les fonds nécessaires. Une raison supplémentaire qui explique la lenteur des travaux avec en filigrane une corruption jamais éradiquée dans le pays. Une Notre-Dame peut en cacher une autre. Et même si Jupiter, le roi démocratique des Français qui s'est récemment mis à la boxe, a surtout mis un point d'honneur à

rénover dans les temps Notre-Dame de Paris dont une partie de l'édifice a brûlé et s'est effondrée. A la grand-messe patrimoniale pour la réouverture de la cathédrale parisienne tout le gratin mondain mondial était présent. Notre-Dame à vous, de Saïgon, n'a pas eu droit à ce privilège ni à ces honneurs. Alors, malgré la forte disparité nord-sud et le fossé des inégalités de richesses, il existe un constat qui s'avère partout le même : tout pour Notre-Dame, rien pour les misérables. Plutôt Hugo Boss que Victor Hugo. La religion du salut ne brille pas par son empathie envers les humains mais s'extasie devant les dorures du sacré. A ce jeu, Léon XIV enfermé avec le trésor du Vatican et Trump en résidence à la bien-nommée Maison blanche ont au moins un point commun pour sauver l'humanité en péril : l'or, l'argent, le kitsch et le doré. Les misérables, une fois n'est pas coutume, attendront toute la sainte journée devant les portes closes des palais somptueux des puissants. Jusqu'au bout de la nuit lorsque les palaces privés seront transformés en maisons closes. Dans tous les cas le peuple n'entre pas ou alors par la petite porte. Ainsi va le monde qui me dégoûte et qu'il faut combattre. Puis battre. Mieux, abattre. Puisqu'il n'y a absolument rien à en tirer.

C'est sur ces mots forts de saine révolte que se termine mon séjour dans la capitale économique du pays, et je décide de quitter l'ancienne Sàì Gòn en enfourchant à nouveau mon vélo. Une sensation agréable après autant de kilomètres parcourus en milieu urbain. Un autre réel bonheur de retrouver la campagne et les rizières. Presque le mal du pays en somme. Je quitte mon ami Minh que je remercie pour son hospitalité légendaire et qui m'offre en guise de souvenir une nouvelle paire de gants pour bien affronter la suite de mon aventure cycliste. On se reverra c'est sûr mais personne d'entre nous n'ose prévoir de date. L'époque est versatile. Un vent mauvais menace la planète.

Je quitte cette trop grande ville pour moi. Soulagée de ne pas m'être noyée sous les inondations et de ne pas être tombée sous un camion. De petites mais vitales victoires. Je me dirige plein ouest. Je délaisse le nord-est proche et fais donc l'impasse sur la belle mais poussiéreuse région des hauts-plateaux du Centre – de la station d'altitude, jadis française aujourd'hui quasi chinoise, de Đà Lạt, jusqu'à la province de Kon Tum, via Buôn Ma Thuột puis Pleiku – et aussi de deux sites populaires auprès des touristes internationaux. Le premier site est la ville de Tây Ninh, connue pour abriter la cathédrale des caodaïstes, une grande église baroque

comme le sont les rituels hybrides et la spiritualité originale des croyants de cette communauté, toujours fortement présente dans la partie sud du pays.

Le second site, atteint de surtourisme, est le secteur de Củ Chi où se trouvent les fameux tunnels du même nom. Ce réseau de tunnels, initialement créé par le Việt Minh sous l'Indochine française, va s'étendre considérablement lors de la guerre américaine, passant de 20 km à 250 km. De nombreuses campagnes militaires ont eu lieu dans cette zone qui, lors de l'offensive du Tét en 1968, était la base opérationnelle du Việt Cộng. Elle devient dans la foulée l'un des points d'arrivée de la fameuse Piste Hồ Chí Minh. Et ils servent toujours de cachettes indétectables pour les combattants aguerris, hommes et femmes, du FLN ou Việt Cộng. Durant le pic du conflit autour de 16000 personnes se réfugiaient dans ces tunnels.

Les GIs étasuniens et leurs commandos ont tenté, en vain, d'en finir avec ceux qu'ils traitaient de « *rats des tunnels* », notamment dans le cadre des cruelles opérations « *search & destroy* » mais, comme les Français avant eux, ils ont sous-estimé la vaillance du peuple vietnamien. Cela dit, l'image des tunnels comme lieux de vie est plutôt une légende entretenue par le gouvernement communiste, passé et présent, pour glorifier les exploits des courageux fantassins. La propagande, au Vietnam mais aussi ailleurs, ne s'est pas arrêtée avec la fin de la guerre, elle perdure toujours aujourd'hui. Ces tunnels, caches, trappes et galeries, sont partiellement visitables par les touristes. Certains tunnels ont été agrandis afin de permettre aux personnes, plus corpulentes que les combattants de l'époque, d'y entrer. La fin de la guerre annonce la paix et l'embonpoint également. La surconsommation a succédé à la frugalité, c'est un fait, loin de moi l'idée de formuler de la nostalgie à ce sujet.

Mais, plus inquiétant, il y a d'autres attractions qui ont été récemment popularisées. Je parle d'une partie des jeunes mecs européens et surtout nord-américains, biberonnés dès leur naissance aux armes à feu, qui viennent à Củ Chi en quête de frissons à deux balles, si je peux dire. Des paysans du coin se déguisent en farouches combattants Viêt, avec uniformes et tout l'attirail, et proposent aux touristes de tirer sur des cibles à balles réelles. Les touristes, masculinistes confirmés, ayant troqué leurs combis kakis avec des shorts à fleurs, tirent leurs coups. En vérité, ils se vident les couilles tandis que les locaux ramassent les

douilles. Avec leur kalachnikov à bout de bras musclés, ils pavoisent, certains s’y croient plus que de raison – c’est en tout cas le triste spectacle qui m’a été offert il y a quelques années – et je plains quelque peu les habitants qui s’abaissent pour quelques milliers de dongs à ce sinistre théâtre de guerre. Le capitalisme c’est la guerre et réciproquement : les uns tirent des balles, les autres en retirent des sous. La loi de l’offre et de la demande avec l’assentiment et l’hypocrisie de l’industrie du tourisme sombre. Brun-noir même.

Sur le site, le stand de tir n’est pas loin des toilettes, il n’y a pas de hasard. Toujours en 2025, un ami m’a informé que tirer avec un AK-47 coûtait 60000 dongs par cartouche, avec un minimum de dix cartouches à « *consommer* », ce qui revient à vingt euros pour tirer son coup sans risquer la taule. Si j’étais au comité populaire de Cù Chi, je demanderais grave à augmenter le prix de la passe. Et, quand j’étais sur les lieux, voyant au loin des gars vider leur chargeur, avec un bruit assourdissant, je me suis cassée au plus vite, pressée d’aller m’en vider un. Un café.

Contente de ne pas retourner voir ce spectacle, je préfère la solitude et le calme des chemins de traverse. Je file à vitesse humaine vers la côte est, rejoindre Phan Thiêt. Mais le trajet à vélo est encore long. En cours de route, je roule côte à côte avec une cycliste à peu près du même âge que moi, chapeau conique usé jusqu’à la corde et guenilles de rigueur, et qui scrute minutieusement le contenu des bords de la chaussée. Pour survivre, elle ramasse les bouteilles en plastique et les canettes usagées qui jonchent les bords de route, pour en tirer un maigre revenu. Nous sommes deux filles du sud-est asiatique, de la même génération, et pourtant presque tout semble nous séparer : deux mondes, deux destins. Notre unique échange s’est résumé aux sourires mutuels de respect et de politesse. Et quelques fous rires en esquivant, slalomant et contournant, les crevasses et les trous d’eau qui jalonnent notre parcours routier.

La route rejoignant Long Khánh est mal entretenue, des dos d’âne et des trous entravent la circulation, et je dois veiller à me concentrer à chaque instant, le moindre relâchement et c’est la possibilité d’une catastrophe. Au mieux d’une forte frayeur.

Quel plaisir d’arriver à destination, comme en ce jour de décembre, quand j’échoue avec un réel soulagement à Long Khánh. D’emblée je tombe au beau milieu d’une célébration mystique. En effet, je pénètre au cœur de la cité juste à temps pour

ne pas rater la messe en ce dimanche d'avant Noël. La communauté catholique est nombreuse dans cette région. L'église est pleine à craquer.

Les fidèles sont également massés à l'extérieur, avec des écrans géants qui diffusent le sermon du prêtre. La ferveur religieuse est palpable. Pendant la communion, des bonnes sœurs sortent sur le parvis pour distribuer les hosties aux croyants. Juste à côté, je vois une boutique de bondieuseries bien achalandée et une grande crèche en carton-pâte déjà apprêtée pour accueillir dignement le divin petit Jésus que Marie la prude n'aurait même pas enfanté. Le spectacle spirituel est vivant et chargé. Pour moi, hindoue et balinaise, tout cela est impressionnant. Un peu effrayant aussi. Surtout que je suis épuisée par le trajet à vélo, ce qui fragilise ma résilience. Je crains de m'endormir en écoutant les chants liturgiques ce qui ne serait pas du meilleur effet pour mes hôtes chrétiens.

Je quitte l'espace sacré pour trouver mon hébergement profane. Et jouir du plaisir d'arriver saine et sauve. En sachant qu'après quatre-vingt kilomètres au compteur, et une lutte acharnée contre le trafic trop dense puis contre la poussière trop crasse, une bonne douche et un repas chaud vont m'attendre au bout de la route et de cette journée. Si tout va bien. Il est vrai que pour tout adepte du biclou la baraka n'est pas un vain mot. Voyager à vélo c'est croire à sa bonne étoile sinon il vaut mieux rester chez soi. Et pratiquer le vélo d'appartement. Sur la route, chaque moment de galère est le signe que le bonheur, ou la rédemption, n'est plus très loin. Il suffit de pédaler encore un peu. La récompense arrive toujours. A celle ou à celui qui saura s'armer de patience et d'abnégation. Le cyclotourisme hors des sentiers balisés est une superbe épreuve pour tester son moral. Pour l'instant le mien tient bon. J'apprécie tout particulièrement, lorsque juste descendue de ma monture, je m'en vais explorer une partie de la ville à pied, à la fois pour faire les courses de base, boire un jus d'orange frais ou un smoothie sur un étal dans la rue, et me dégourdir les jambes.

A Long Khánh, au cœur d'un centre-ville très animé, une fois débarrassée de mes affaires, je marche dans les ruelles et autour du *chợ lớn*, le grand marché, avec les jambes en coton, manquant à plusieurs reprises de vaciller, comme si j'allais m'évanouir. C'est assez dangereux en raison de la circulation autour de moi. Mais la sensation de plénitude et de relâchement des muscles est extrêmement agréable.

Déambuler ainsi à Long Khánh, une ville sympathique et inconnue des touristes, en soulevant mes guiboles molles et flottantes, me donne l'impression tantôt de danser, tantôt de divaguer, cela sous le regard curieux des citadins qui se demandent si je vais bien dans ma tête. Devant le stand d'une boulangerie à la vitrine bien garnie, où en bonne gourmande affamée j'achète quelques *bánh su kem* (choux à la crème, un bel héritage français), la tenancière s'inquiète en me voyant compter mes sous, avec mes yeux qui clignent et mon crâne qui semble dire « *oui* » en mode automatique. Je rouvre tout grand mes yeux et lui explique que ma tête va bien mais que mes jambes sont très fatiguées. Au point que cela vienne troubler mon cerveau. Je comprends la boulangère si gentiment soucieuse. C'est qu'avec ma démarche mal assurée, j'ai l'air totalement ivre, alors qu'il n'est que 17h. A 20h je serai déjà effondrée. Enivrée de sommeil en réalité. Et j'espère bercée des rêves les plus déments possibles.

La rando pédestre est pour moi le complément naturel du voyage à vélo. Marcher après avoir roulé, c'est stimuler d'autres muscles et gestes. Une opération de rééquilibrage. Mon corps adore. C'est comme lorsque, arrivée dans ma chambre à l'hôtel de l'étape – ici il s'agit d'un motel – je m'allonge, je m'étire, je médite, parfois je me contorsionne en grimaçant avec quelques postures relaxantes de yoga. Dans la foulée de ces exercices de la débutante que je suis, je me sens immédiatement mieux. C'est l'essentiel. Je suis alors tellement zen, qu'à n'y prendre garde, je m'endormirais d'un seul coup. Sauf que je dois encore ressortir pour manger, avant de rencarder Morphée pour qu'elle m'accueille enfin entre ses bras pour la nuit.

Reprise de route pour un bel effort en perspective. Au programme de cette journée, une longue route en direction de Phan Thiét, une bourgade plaisante avec à proximité une station balnéaire, renommée et surfréquentée, je parle de l'interminable plage de Mũi Né, sollicitée par la clientèle vietnamienne et plus encore russe. Avant de reprendre la route, et de laisser derrière moi Long Khánh, je me délecte d'une dizaine de ces savoureuses *quýt mini*, des clémentines vitaminées et locales dont les Sud-Vietnamiens – et moi-même – sont friands. Après une trentaine de kilomètres, les clémentines déjà digérées, je mange désormais de la poussière. Un autre sport.

A un moment sur ce trajet, un type vient me coller de près, vraiment tout près, avec sa moto, manquant de me faire chuter. Il

me propose, sans rire, de rouler ainsi côte à côte, en fait de m'escorter pour un bon bout de chemin. En plus d'être dangereux de rouler de la sorte, je tente de lui faire comprendre que je n'ai aucunement besoin d'un *escort-boy* à mes côtés.

Plus tard, sur la route rurale, je déjeune dans une gargote tenue par deux femmes. Au menu, une excellente soupe de nouilles, ce plat connu sous le nom de *hủ tiếu*, spécialité du sud du pays, en quelque sorte une variante du fameux *phở*, soupe de nouilles du nord, et devenu de facto le plat national, célébré dans le monde entier. Pour moi, le plus difficile au Vietnam, n'est pas de trouver de quoi manger, on se sustente allègrement à tous les coins de rue et bouts de route du pays. Ma difficulté est de trouver des plats végétariens, et là c'est une autre paire de manches. Si la faim commence à me tarauder, dès que je vois un panneau mentionnant « *com chay* », je m'arrête aussitôt car je suis certaine d'y trouver de quoi m'alimenter correctement, sans tomber sur un morceau ou même une odeur de viande.

Sur mon chemin, une fois n'est pas coutume, des chiens qui aboient à tue-tête, parfois agressifs, souvent hâbleurs mais passifs, ont tenté de barrer ma route. Un serpent est aussi passé au travers de ma roue avant, mais rien n'y fait, j'ai réussi à tracer ma voie, en cette journée un peu compliquée. Sirotant ensuite un bon jus d'orange frais au bord de la route, je me suis même profondément endormie, réveillée par les ricanements gênés de la part d'écoliers venus s'approvisionner en crèmes glacées au stand devant lequel je m'étais assoupie.

Au cours de cette journée, et je le verrai encore les deux jours suivants en longeant le littoral, je circule à côté de dizaines d'entreprises de fabrication et de stockage du *nuóc mắm*, la sauce de poisson vietnamienne qu'on retrouve dans les restaurants du monde entier. Les marques s'affichent en grand devant ces usines alimentaires, témoignant d'une rude rivalité commerciale entre les différentes firmes. Les principaux lieux de production du *nuóc mắm* se concentrent tout le long du littoral.

Au sud, avec l'île de Phú Quốc, et ici autour de Phan Thiét, ainsi que sur le littoral nord, entre Vinh et Hải Phòng. Le *nuóc mắm* de Phú Quốc est réputé être de qualité supérieure, il utilise un type d'anchois spécifique, et cette alchimie réussie bénéficie d'une « *Indication Géographique Protégée* » de l'Union européenne, une consécration qui en fait le *must* absolu pour les amateurs de *nuóc mắm*. Pour le moment, c'est l'odeur du poisson séché qui attaque

mes narines ce qui m'encourage à pédaler plus vite et non pas à m'empiffrer – le mot est bon – plus que de raison. Avoir du flair c'est décamper quand il faut.

J'entre dans l'agglomération de Phan Thiêt et je franchis le pont avant d'arriver au centre qui offre une belle vue sur la mer. Je stoppe ma course en haut du pont. Je photographie la vingtaine d'embarcations en tout genre et de toutes les couleurs, allant du mini bateau-panier à l'imposant navire de pêche, le premier servant parfois à rejoindre le second. La cité, ancien port du royaume du Champa, avant d'avoir été absorbée dans l'empire du Đại Việt, m'a parue bien dynamique. Le tourisme, massivement présent aux alentours, n'a pas encore trop affecté l'atmosphère locale et joviale de la ville. Cependant des travaux s'annoncent irrémédiables et le futur proche ressemble déjà à du sursis. J'y ai passé une halte fortifiante pour mon corps éprouvé par une journée à vélo laborieuse. Avec un petit hôtel accueillant et même un super restaurant végétarien à proximité.

Ce que j'ai le plus aimé, lors de cette étape, est ma visite – une première – du temple Vạn Thủy Tú, construit en 1762, un lieu dédié au culte du génie de la baleine (*Nam Hải*), important pour les pêcheurs de cette province. Surtout en cette période de délire climatique : en effet, force protectrice, la baleine sauve les pêcheurs en mer lors des typhons, fréquents sur ce littoral, comme l'a hélas encore démontré l'automne 2025, très meurtrier. Remarquable, tout en briques et couvert de « *tuiles yin-yang* », le temple a presque entièrement conservé son architecture originelle. En outre, ce temple Vạn Thủy Tú possède un aménagement intérieur, décoration et disposition des objets de culte, à peu près similaire à celui d'une maison commune (*đình*), d'ailleurs on l'appelle parfois aussi *đình*. L'autel de culte principal est dédié au génie *Nam Hải*, la baleine. A ses côtés, deux autres autels sont consacrés, l'un au fondateur de l'agronomie, l'autre au génie de l'eau.

Au Vietnam le *đình* occupe à peu près la même fonction que le *banjar* à Bali, maison communale ici et assemblée communautaire là, et toujours dans un esprit collectif de gouvernance villageoise. Il s'agit en quelque sorte d'un fonctionnement social, de type micro démocratie directe et participative, très éloigné de l'ordre central étatique.

Une vraie révolution par le bas. Un ordre alternatif – mais rigoureusement ancré dans la tradition locale – qui agit

concrètement pour le quotidien des villageois, surtout des pêcheurs et des paysans. Les modèles du *đinh* au Vietnam et du *banjar* à Bali pourraient avantageusement influencer les vieilles démocraties usées, aujourd'hui malades, et malheureusement en déclin en Occident, y compris en Europe.

Le *đinh* et le *banjar* évoquent pour moi également, en partie, ce municipalisme libertaire que suggère et conceptualise Murray Bookchin : son communalisme désigne notamment la mise en œuvre locale de l'écologie sociale, ce qui – au passage – correspond bien à la philosophie de la nature chère aux Balinais et donc à moi-même (centrée sur le concept de « *Tri Hita Karana* », un principe vital d'harmonie entre l'humain, le divin et l'environnement, cherchant l'équilibre cosmique à travers des rituels et des offrandes pour apaiser les esprits et respecter la nature). La critique de Bookchin de l'urbanisation capitaliste, associée à la concentration du pouvoir politique et économique, confisquée entre les mains d'une élite, résonne également avec ces deux intéressantes structures, villageoises et asiatiques. Un enjeu à méditer pour nos dirigeants à court d'idées. Et surtout à mettre en place avec ou sans l'aval de nos gouvernements figés dans le passé. Avec les femmes de partout en première ligne évidemment.

Avant de déclencher la révolution mondiale et féministe à l'échelle locale, avec le slogan « *toutes les blédardes unissez-vous !* », je redescends sur terre et remonte sur mon vélo. Je quitte Phan Thiét avec l'objectif de tracer un peu pour avancer vers le nord. Rejoindre en fin d'après-midi la petite ville de Phan Rí Cửa, avec plusieurs arrêts notables sur le trajet. L'escapade débute avec une visite du site Cham à cinq kilomètres de la ville : Po Sah Inur. Un beau complexe de tours Cham, dédié au culte de Shiva (dès le XIII^e siècle) et à la princesse Po Sha Inur (à partir du XV^e siècle), et connu pour son style architectural Hòa Lai. Perché sur une colline, le site offre une belle vue sur la côte.

Je contemple cet époustouflant panorama à partir d'un bunker type soviétique et d'un ancien poste d'observation type français. La preuve qu'après les Cham et les Viêt d'autres occupants sont passés par ici.

De nos jours, des festivals traditionnels Cham – notamment le *Rija Nùga* (*Rija*, cérémonie ; *Nùga*, pays), l'un des plus importants – s'y déroulent toujours chaque année, pour prier pour la paix, mais aussi pour que tombe la pluie. Concernant ce dernier vœu, il va être amplement exaucé, à mes dépens.

Si la pluie est l'amie des paysans, elle ne l'est pas des cyclistes comme moi. Je préfère encore la canicule quitte à finir trempée autrement. Je ne suis pas une plante verte.

Phan Thiét est derrière moi et je pénètre dans l'espace balnéaire de Mũi Né, à seulement dix kilomètres, mais c'est un autre monde qui s'ouvre à moi. *Resorts* cachés, restaurants huppés, enseignes en cyrillique, c'est définitivement une enclave vacancière russe. La plage est interminable, et je file direct vers la suite, car les prix sont plus élevés même pour un simple jus, et la clientèle blanche, blonde et bedonnante ne m'inspire guère confiance. Je ne tiens pas à m'attirer des ennuis avec les opposants ou les thuriféraires du régime russe, tous ensemble allongés ici sur le sable aussi blanc qu'eux. Mais plus fin.

Au bout de Mũi Né, il y a un joli port, avec une centaine de bateaux multicolores, un beau spectacle et la promesse d'un retour à la vie normale vietnamienne. Je parviens à déjeuner dans une gargote bienvenue, où la patronne du cru me glisse dans le creux de l'oreille : *« ça me fait du bien de vous voir car j'en ai marre des Russes qui colonisent ma région ; le plus grave, c'est qu'on a terriblement besoin d'eux, de leur pognon, ils en ont beaucoup mais en plus ils sont radins »*. Aussi démunie qu'elle par rapport à ses propos, puisque je n'entrevois pas, moi non plus, le moindre début de solution à court ou moyen terme face à cette problématique, je souris en gage de complicité minimum. Elle me sourit en retour et positive en disant, *« en 2026, ça ira mieux, c'est sûr »*. Avant de payer mon addition, je rigole une dernière fois en lui rappelant que 2026 c'est dans deux semaines. Bientôt autrement dit. La révolution c'est pour demain, voilà qui parle encore aux Russes.

A peine repartie, je longe les célèbres dunes – rouges puis jaunes – de Mũi Né, l'attraction phare de cette zone ultra russo-touristique. Le paysage désertique est certes splendide quoiqu'assez lunaire, et même désolant, avec les quads qui déboulent avec au volant des mecs passablement remplis de bière. Pollution des sols et surtourisme sur les plages. Je suis chanceuse de ne pas m'être attardée dans ce lieu. Je dégage.

Bien plus loin, avant d'arriver à Phan Rí Cửa, à une dizaine de kilomètres de la bourgade, une autre surprise plus agréable m'attend. Je m'arrête sur un terre-plein pour une pause-café très locale, dans un bel écrin de verdure situé en bordure de route, avec une vue dégagée sur la mer, sans Russes à l'horizon. Mais des mini

tables et tabourets installés pour l'occasion, des cafés glacés délicieux, des jeunes filles et garçons qui viennent ici pour être au calme, se marrer, se séduire et se la raconter. C'est ce que je comprends en passant une demi-heure avec les filles attablées à côté. Et le serveur super avenant qui me pose de nombreuses questions sur mon trip et mon pays. Un moment précieux loin de la plage encombrée russe.

Phan Rí Cùr est nettement plus authentique que Phan Thiét. Tout de suite je ressens de bonnes ondes dans ce qu'on m'a présenté comme un trou perdu entouré de plages de rêves. J'ai relevé la gentillesse des habitants, son marché central, sa vie paisible en journée et son animation nocturne très spécifique. Je n'ai pas rencontré un seul étranger en ville pendant mes deux journées passés ici, alors que les touristes s'agglutinent sur le sable – dunes ou plages – des proches environs. Tant mieux. On ne se marchera pas dessus et chacun bien dans ses tongues.

En soirée, un peu excentrées du centre, plusieurs rues découpées en damier se transforment en une sorte de grand marché de nuit, étendu et voué à la restauration, lente ou rapide, basique ou gastronomique. Je suis la seule étrangère sur place mais, comme ça ne se voit pas trop, personne ne s'en rend compte. Je m'installe un peu dans cette cité à visage humain. A Phan Rí Cùr, il n'y a officiellement rien à voir ni à faire. C'est là précisément ce qui me plaît en ce lieu. Les gens sont souriants et disponibles. Et généreux avec le cœur sur la main.

Ainsi, lorsque je parviens difficilement à dénicher, un peu perdue au nord de la ville, l'un des seuls restaurants végétariens du coin, je me régale du bon plat unique servi à la quinzaine de clients rassemblés dans cette auberge populaire. Au moment de régler l'addition, le gars qui m'a préparé le repas me précise que c'est gratuit. Un large sourire aux lèvres il m'explique : « *ici, c'est bon et c'est gratuit, c'est comme ça* ». Je n'en saurai pas davantage mais je le remercie vivement de sa gratitude et du superbe accueil qui m'a été réservé. Je me répète mais c'est incroyable la différence qu'il peut y avoir en matière d'hospitalité entre un lieu touristique et un autre qui ne l'est pas. Cela frise la caricature et pourtant c'est la réalité. Dans ce cas, c'est flagrant, mais cela m'est arrivé maintes fois au cours de mon voyage. Il est certain, il ne faut pas s'illusionner, qu'être une jeune femme, seule et à vélo, contribue également à ce type d'empathie nomade.

Il n'en demeure pas moins que Phan Rí Cũa s'avère plus accueillante que Phan Thiết, et je ne parle même pas de Mũi Né, l'enclave russe un peu hors sol à l'ambiance balnéaire surfaite, bref tous les ingrédients pour fuir l'endroit au plus vite. La magie du voyage tel que je le conçois consiste à nous amener ailleurs que là où on nous attend. Absolument personne ne m'a attendue à Phan Rí Cũa mais des humains m'ont réellement rencontrée. Tandis qu'à Mũi Né, les gens me haranguaient au bord de la route, dans le seul but de m'attirer dans leurs filets commerciaux, sans jamais chercher à me regarder en face ou véritablement. Quand on ne vise que le porte-monnaie on ne peut pas cibler le cœur. Logique.

En partant à l'aventure, on ne trouve pas toujours ce qu'on cherche. Rarement même. On trouve par contre toujours quelque chose. D'imprévu, de nouveau, d'insolite. Le sol qu'on foule est aussi souvent une terre inconnue que l'on pensait connaître à tort. Le voyage rend plus humble. En principe. Quelque part où vous n'imaginiez jamais mettre les pieds, personne ne va vous attendre, et donc le premier pas vers l'autre devrait se forger dans le respect le plus total. Ce ne fut qu'exceptionnellement le cas, au fil de l'histoire, ce qu'on peut amèrement regretter. Mais point nier.

Voici deux exemples virils plus célèbres que ceux narrant mes escapades au cœur de l'altérité radicale. Christophe Colomb atteint l'Amérique en pensant arriver à Cipango, le pays du soleil levant, le futur Japon. Il s'est complètement planté, l'explorateur italien, statufié et glorifié. Fernand de Magellan « découvre » le Détroit qui portera son nom, à l'extrême sud des Amériques, alors que son expédition se dirigeait vers l'archipel des Moluques, aujourd'hui en Indonésie. C'est en explorant l'inconnu qu'émergera un beau jour le connu. Qui ne tente rien n'obtiendra rien au bout. C'est une lalalissade certifiée, autant pour le voyage, que dans la vie en général. Sans oublier qu'elle s'avère particulièrement valable pour les histoires d'amour.

Revenant à ma remontée sud-nord du littoral, le trajet entre Phan Rí Cũa et Phan Rang n'aura pas été de tout repos. J'ai retrouvé au cours de cette étape, fortuitement assez physique, un air de littoral balkanique ou balinais. J'ai renoué, sans volonté aucune de ma part, avec des collines rocheuses et verdoyantes qui plongent dans la mer, autrement dit revu un beau panorama à contempler et du dénivelé à me coltiner.

Un ciel gris mais pas de pluie. Le bon point de la journée qui se déroulera au sec même si je suis trempée de sueur du début à la

fin de celle-ci. Un des multiples paradoxes de la vie cycliste. De fortes rafales de vent entre deux vagues de chaleur intense. Le mauvais point du jour et un paradoxe supplémentaire. A ces instants de disgrâce, progresser devient un objectif vital mais n'est pas une sinécure. L'effort n'est plus sain mais semble vain. Et chaque coup de pédale sonne comme le glas de ma stupide mission cyclo-quotidienne.

En route pour Phan Rang, je ravale de la poussière et retombe sur des secteurs entiers occupés par des usines. Surtout des entreprises de fabrication et de stockage du *nuóc mắm*, avec aussi dans le paysage des parcs d'éoliennes sur les hauteurs, des pagodes et des temples dévoilant de gigantesques statues blanches, un peu immaculées forcément, de Quán Âm. Je parviens enfin, éreintée mais satisfaite de ma journée, jusqu'à ma destination du jour : la ville de Phan Rang.

Dès la tombée de la nuit, tout le centre-ville de Phan Rang s'anime pour laisser place à des affichages lumineux scintillants, des échoppes et des gargotes prises d'assaut par des clients excités ou affamés, c'est assez impressionnant. J'apprécie en particulier de me mêler aux centaines de locaux, les baguettes à la main et le cul vissé sur les petits tabourets d'usage, en train de dîner en plein air puisque l'averse a décidé d'octroyer une pause depuis deux bonnes heures. Mais l'atmosphère est plus classiquement urbaine, comparée à l'ambiance assez féérique qui régnait dans le quartier dédié aux restaurants de rue, en début de soirée à Phan Rí Cửa. Je déniche en revanche plus facilement mon bonheur végétarien dans le dédale de ruelles au centre de Phan Rang. Et soit dit en passant, en guise de parenthèse polémologique, j'assume complètement d'être une végétarienne vivant dans un monde de carnivores, sachant pertinemment que sur le papier c'est mal parti pour ma pomme. Mais j'ai encore de bonnes dents pour mordre. C'est l'essentiel.

Le lendemain, à quelques kilomètres de là, surplombant une petite colline, à deux pas de la rivière Dinh qui se jette dans la mer après avoir traversé la ville, je découvre le temple Cham de Pô Klông Garai. Il réunit trois tours en briques d'argile rouges, caractéristiques de leur architecture traditionnelle.

La tour principale, abritant la statue du souverain et un *mukha-linga* (représentation du *linga* de Shiva, appelé « *linga à visage* », symbole phallique de l'énergie divine, auquel on a ajouté des figures sculptées pour le rendre plus anthropomorphe et

accessible), est entourée de statues secondaires, d'un côté celle du feu, de l'autre celle de la porte.

La pièce maîtresse du temple et de ses trois tours est indiscutablement la magnifique représentation de Shiva Nataraja (le destructeur dansant) au-dessus de l'entrée de la tour principale. En réalité, ce temple est consacré au roi divin Pô Klông Garai. Le style architectural du site, dit *Tháp Mãm* (XIIe-XIIIe siècles), typique de cette région, entremêle élégance et austérité. Il fut un grand roi du petit Etat de Panduranga (autre nom pour le royaume de Champa finissant). Il est honoré comme un dieu de l'irrigation pour ses mérites à guider les gens dans la construction de systèmes de barrages et de canaux, pour le développement de l'agriculture. Il pourrait donc être bien utile à Bali pour les riziculteurs qui, aujourd'hui, ont des difficultés à entretenir les fameux *subak*, ingénieux réseaux hydrauliques désormais patrimonialisés par l'Unesco, mais surtout trop fréquemment bouchés par le flot de déchets qui s'y déversent. Les Cham et les Indonésiens ont décidément bien des choses à partager. Hier comme de nos jours.

Le passé, riche mais tumultueux, témoigne de ces accointances intéressantes : des liens étroits à la fois historiques et linguistiques. Les Cham étaient considérés comme les descendants de navigateurs austronésiens originaires de Taïwan et d'Insulinde. En consolidant le puissant royaume du Champa, ses ressortissants contrôlaient le commerce maritime en Asie du Sud-Est. D'où les liens existants entre ces trois royaumes : Cham, Srivijaya puis Majapahit. Avec l'hindouisme en fil conducteur et l'Insulinde en influenceuse linguistique.

La langue Cham, de la famille austronésienne, manifeste des points communs avec le malais et l'acehnais. Leur culture est donc profondément inspirée par l'hindouisme, avant que les conversions à l'islam assurent peu à peu le relais. Ce que j'adore en me promenant en milieu Cham, c'est ma tentative régulière de converser avec des femmes tisserandes ou commerçantes rencontrées autour de leurs habitations en bois et sur pilotis. En leur parlant en indonésien et en faisant preuve d'imagination, je suis arrivée à relativement bien échanger avec ces femmes.

A l'issue d'une conversation portant sur la place des femmes au sein de leur communauté (un superbe exemple vivant de matriarcat résilient en Asie, avec une matrilocalité et une lignée matrilineaire toujours en vigueur), une habitante va jusqu'à me dire que je parlais mieux le cham que le vietnamien.

C'est dire à quel point il me reste à progresser dans la langue de Nguyễn Du, le Shakespeare ou Molière vietnamien. Un écrivain incontournable, connu pour son poème d'amour, le *Kim Vân Kiều*, adapté d'une épopée chinoise, en fait des chants tragiques d'une malheureuse destinée, « *le* » classique de la littérature vietnamienne. Un auteur enseigné dans tous les lycées du pays.

Aujourd'hui, le vieux site de Pô Klông Garai demeure un lieu culturel et religieux actif pour toute la communauté Cham. Il y a aussi un mini musée que le visiteur traverse avant de grimper sur la colline pour admirer les tours. Espace de culte toujours en activité, la principale célébration annuelle qui réunit la communauté Cham sur le site est la fête de *Katê*. Célébration culturelle et spirituelle consacrée aux divinités et aux ancêtres, elle se déroule autour de rituels flamboyants, avec son lot d'offrandes et de prières destinées à favoriser la prospérité, les bonnes récoltes, le ciel clément, la musique et la danse des ancêtres. Je déplore cependant l'exploitation touristique qui en émane, avec son folklore revisité et ses tours organisés. L'exotisme de pacotille qui menace toutes les ethnies au monde.

Il me faut remonter en selle et en scène pour retrouver mon théâtre du voyage. D'abord en empruntant un agréable raccourci aléatoire à travers un sentier campagnard. Puis en tombant encore sur un temple Cham, pile sur mon itinéraire : le site de Hòa Lai (IXe siècle), avec trois tours – nord, sud et centrale – le tout fermé au public, mais visible depuis la route. Concernant l'épreuve cycliste, la journée a été dure, avec en permanence, sous des nuages menaçants, un vent fort soufflant de face. Certainement le meilleur moyen de ralentir mon rythme et d'hypothéquer le lieu et les conditions de la nuitée à venir.

Mais contre vents et marées, bravant les éléments enragés, je poursuis ma voie vers Cam Ranh. Où je m'effondre sans attendre et sans manger. J'échoue dans un motel efficace. La fatigue m'a fait oublier la faim. Dodo et repos. Et basta. La matinée suivante, je rattrape mes calories, j'avale mon *phở* quotidien plus deux jus pour être bien parée à l'effort du jour.

Avant de quitter Cam Ranh, je fais un saut à la pagode de l'escargot, un nom original, justifié par sa structure unique, construite à partir de coquilles d'escargots et de coraux. Mais la ville est moins sollicitée par le tourisme que ne l'est sa baie naturelle, considérée comme l'une des plus belles du pays.

A vélo, c'est un pur bonheur de la longer puis de poursuivre en direction de Nha Trang, prochaine destination où je vais passer plusieurs jours pour souffler. L'arrivée par le front de mer, en remontant sa longue plage sablonneuse, bordée par des buildings effrayants et imposants, me rappelle un peu Sanur à Bali et beaucoup Saranda en Albanie, où je suis passée lors de mon précédent périple. Un tableau urbanistico-balnéaire assez navrant à mon goût.

Il reste heureusement l'envers du décor. Ce qui se cache derrière la carte postale : les gens et la vraie vie.

Le centre, des routes pittoresques et des cités historiques, des vestiges Cham et un lourd héritage colonial

Véritable mosaïque culturelle et terre d'échanges commerciaux et religieux, le centre du pays s'étend certes sur une mince bande de terre, entre mer et montagne, mais est doté d'un riche patrimoine artistique, historique et naturel. C'est avec la ville internationale de Nha Trang que débute réellement mon immersion dans cette région du Vietnam. Je la quitterai plus au nord, devant les portes de la vieille cité impériale de Hué. Même si la véritable frontière naturelle se ressent – y compris physiquement – en franchissant le célèbre Col des Nuages. Je vais y admirer son paysage fabuleux avant de changer d'univers. Météorologique, géographique et historique.

Nha Trang est récemment devenue une ville tentaculaire, une station balnéaire en plein essor, sur les traces urbanistiques de sa grande sœur Đà Nẵng, plus au nord. Si les touristes y viennent parfois pour découvrir son prestigieux site Cham, ils débarquent avant tout pour ses sites de plongée et pour buller sur ses îles au large. Au passage, ils font volontiers une pause prolongée sur sa plage principale, vaste baie arrondie de sable, longeant la rue Trần Phú, doublée d'une belle promenade, foisonnant d'hôtels, de cafés, de marchés, de places officielles, de restos de fruits de mer et de boîtes de nuits torrides. Il existe même un téléphérique reliant la cité à l'île de Hòn Tre, « *île de Bambou* », transformée en parc d'attraction touristique. A fuir. Parmi la myriade d'îles alentour, celle de Hòn Ông, « *île de la Baleine* », reste l'une des plus tranquilles. Je note que « *Hòn* » signifie « *île* », et « *Ông* » désigne un homme d'âge mûr et sage, un terme utilisé par les pêcheurs locaux pour surnommer les cétacés sacrés qu'ils continuent à vénérer au fil des générations.

Pendant huit jours, depuis Hô Chí Minh Ville jusqu'à Nha Trang, à l'exception notoire de ma brève traversée insolite de l'enclave balnéaire de Mũi Né, je n'ai croisé sur mon chemin aucun étranger (comprendre occidental). Alors une fois échouée à Nha Trang, le choc fut rude, devant le spectacle de la vulgarité slave dans toute sa splendeur, surtout que le fond culturel de l'âme slave nous avait déjà habitué à mieux : les enseignes en russe, les supermarchés et les hôtels pour les Russes, comme les cafés et les bordels. Au milieu de la cohue blanche qui traîne le long de la plage du côté rue, je remarque une jeune autochtone pleine d'allant

qui vend des jus de fruits : je commande en vietnamien mon traditionnel *sinh tó bơ* (smoothie à l'avocat), elle me gratifie d'un sourire et me remercie en russe : « *spasiba* » ou plutôt « *cnacúbo* ». Interloquée sans être étonnée, je lui réponds avec les quelques mots de russe à ma connaissance : « *Я не говорю по-русски* », dit en bon français « *je ne parle pas russe* ». Mais rien n'y fait, du sourire elle passe direct au rire car évidemment elle ne me croit pas.

Je lis sur sa tête angélique qu'elle constate bien entendu que je ne corresponds en rien au canon de la beauté slave – grande, élancée, maquillée, blonde aux yeux bleus – donc forcément je suis pour elle, soit d'origine sibérienne-autochtone, soit une sorte d'Eurasienne de l'Extrême-Orient russe. En résumé, une Russo-Asiatique. Je lui explique que je suis Indonésienne avec de lointains gènes vietnamiens : elle éclate de rire une nouvelle fois et trouve ma blague géniale. Je ne blague pas mais je ris aussi à gorge déployée. Que faire d'autre en pareilles circonstances ? A l'issue d'une brève rencontre d'un quart d'heure, on se sépare, bonnes complices non sans malice, sur cette riante mésentente culturelle et linguistique.

Mieux vaut en rire en effet. Car toute cette faune qui m'entourne et baragouine en russe me donne le vertige. Surtout qu'à deux pas de là, le bar « *Moskva* » délivre à plein tube de la pop russe officielle, avec des clips gérés par l'IA projetés sur ses écrans géants, livrant en pâture de sveltes Slaves dénudées se déhanchant sur un morceau de Shaman, le rockeur pro-Poutine, trop populaire. Trop n'importe quoi pour moi.

C'est malheureusement en vain que je cherchais plutôt les vidéos engagées aux textes satiriques de Monetochka, cette chanteuse pop-rap-punk, icône russe anti-Kremlin, devenue l'une des voix de la résistance contre le régime militarisé du nouveau tsar autoproclamé, et récemment contrainte à un exil forcé. Être rebelle en « *next-URSS* » – l'autre nom de l'actuelle Russie obstinée par la renaissance de l'ex-URSS – peut vite s'avérer dangereux voire suicidaire. Être une femme rebelle en rajoute une couche, les Pussy Riots en savent quelque chose. A l'image de leur président, le présent russe est masculin et nationaliste. Il se rêve à nouveau soviétique. Dommage que je sois ainsi obligée de me coltiner le poutinisme jusque dans les rues animées de Nha Trang.

Une question néanmoins me tourmente : où sont donc les hommes russes pro féministes et anti Poutine, artistes et intellectuels compris ? Enrôlés de force pour servir de chair à

canon sur le front ukrainien et, plus probablement, en train de croupir en prison, ou encore en exil, bien évidemment. Mais manifestement pas trop au Vietnam.

Le soir venu, je me console en écoutant mes morceaux préférés des chanteuses vietnamiennes, de Phuong Thanh à la voix unique et rauque, de Mỹ Tâm la douce ou de Hải Yến Trương la pop-rock. Sans oublier Ngân Ngân et Bùi Lan Hương, deux artistes plus jeunes et pleines de talent à revendre. Cela me change de « *Bonjour Vietnam* », chanson écrite par Marc Lavoine, interprétée par la chanteuse belgo-vietnamienne Phạm Quỳnh Anh, dont les paroles racontent la nostalgie d'une fille d'origine vietnamienne, élevée en exil, ne voyant son pays natal qu'à travers la guerre, et rêvant de s'y rendre pour découvrir ses racines. Ce titre est devenu un hymne touristique quasi officiel, qu'on entend du nord au sud du pays, surtout à Hội An et dans les boutiques de souvenirs destinées aux visiteurs français.

Deux jours après ma rencontre avec la vendeuse de jus de fruits qui me prenait pour une Russo-Asiatique, je décide de pousser l'exotisme encore plus loin. Un peu rassasiée de la nourriture vietnamienne consommée sur les bords des routes depuis près d'un mois, ce qui pour une végétarienne n'est pas toujours une tâche aisée, je m'autorise un vrai pas de côté culinaire : une pizza. Ma dernière livrée date d'il y a six mois, c'était en Italie à Trieste, à l'époque d'un autre voyage à vélo et d'un autre livre à découvrir. Autrement dit il y a un bail. C'est donc avec plaisir que je tombe sur une devanture de restaurant typiquement italien : drapeau tricolore du pays, nom en italien avec mention « *spécialités authentiques de la botte européenne* ». C'est tout bon. J'entre et je m'assieds. Décor à l'italienne et photos de Rome. Jusque-là tout va parfaitement. Enfin tout allait bien.

Précipitamment tout vacille. La musique parvient à mes oreilles. Elle tend même à me les arracher. De la pop sirupeuse russe. Poutine envahit l'Italie via le Vietnam. Le serveur, un beau gars tout blanc qui ne m'intéresse pas, vient me parler en russe. Il m'apporte la carte du menu, tout est en russe. Tout le personnel aussi. Je souris car la situation est comique et ce n'est que le début. Je commande, en vietnamien, puis en anglais. Le serveur sourit à son tour, il ne comprend pas un fichre mot de ce que je dis. Ni anglais, ni vietnamien, évidemment je ne tente pas l'indonésien. En désespoir de cause, je commande une pizza végétarienne dans un espéranto personnalisé.

Disons dans un mélange hétéroclite des langues que je connais peu ou prou. Il ne parle et ne comprend que le russe. Mais sa voix est belle et poétique. Je l'écoute en me délectant. Puis je me marre et réitère ma phrase fétiche : « *Я не говорю по-русски* », donc « *je ne parle pas russe* ». Il resourit et ne sait pas si c'est du lard ou du cochon. Ça me choque en tant que végétarienne : il pense que je plaisante, puisque je lui ai dit en russe que je ne le parlais pas.

La relation serveur-cliente se complique. Elle se tend puis se détend comme dans tout début de conte de fée. On finit par en arriver non pas aux mains mais aux gestes. J'ai finalement réussi à manger ma pizza sans cochon et on a partagé un bon fou rire cathartique. J'ai été heureuse de rencontrer un Russe bien sympathique et ouvert d'esprit. En évitant, toutefois, soigneusement de parler de politique. Pour obtenir ce résultat, il m'aura quand même fallu pédaler jusqu'à Nha Trang. Au pays d'un bouddhisme compatissant, il est de bon ton de voir émerger une fleur de lotus étincelante au milieu de la vase. Ce Russe était peut-être l'exception qui sortait du lot – et la tête de l'eau crasse – d'un peuple aujourd'hui enrégimenté et prisonnier d'une économie de guerre qui ne laisse rien présager de bon.

Après ce voyage surprise et surprenant en Russie, je reste malgré tout convaincue que je suis encore au Vietnam. C'est confirmé lorsqu'en soirée, je tombe par hasard sur un spectacle gratuit de théâtre traditionnel et populaire vietnamien, avec de jolis costumes d'apparat et un vieux répertoire classique. Il n'intéresse hélas pas grand-monde mais a le mérite d'exister et de proposer aux touristes, portable dans la main droite et crème glacée dans la main gauche, de découvrir autre chose : la culture est partout en berne et la résistance doit s'organiser.

J'assiste un peu lasse à ce spectacle nocturne et urbain. Tout en regrettant amèrement la semaine passée à baguenauder dans la campagne et les villages, et même à réviser mon piètre niveau de vietnamien avec d'authentiques locaux. Sur le chemin vers mon hôtel, deux Russes éméchés mais musclés traversent la route en me dévisageant – ou plutôt en m'envisageant – de haut en bas, en passant à mes côtés. L'un d'eux essaie de m'interpeller, « *hello baby viêt* », je ne réponds pas et ne souris pas, sa réponse ne se fait pas prier, « *bah fuck you* ». Tout dans la finesse. Mais j'ai pu constater que le Russe débile me prend pour une Vietnamiennne et qu'il parle anglais aussi bien que Trump. Ça laisse peu d'espoir.

Tous les Russes n'égalent pas mon serveur, une espèce hybride rare, une sorte de Pouchkine pizzaiolo. Nha Trang est un autre univers. Cela donne Mũi Né en plus urbain que balnéaire même s'il y a les deux aspects. Nha Trang me fait penser à Sotchi. Je savais les Russes solidement implantés au Vietnam, l'histoire du communisme soviétique est passée par là. J'en découvre les traces, parfois insoupçonnables.

Je me souviens avec émotion de mon premier séjour en tant que reportrice, dans l'extrême nord du pays, alors tout juste ouvert aux étrangers, lorsque les gamins du village criaient en courant, à mon passage à moto, « *Liên Xô ! Liên Xô !* ». Ce qui se traduit par « *Soviétique, Soviétique* ». Encore un autre monde.

L'Union soviétique avait déjà été démantelée mais les vieux réflexes demeurent. Ils ont même perduré. Longtemps, les seuls « *Occidentaux* » qui s'étaient aventurés dans les bleds reculés des jolies « *Alpes tonkinoises* », chères aux colons français qui les avaient devancés, étaient les fiers coopérants soviétiques dépêchés par Moscou pour bâtir le communisme et consolider l'amitié fraternelle sinon éternelle entre les peuples. Cela n'a pas toujours été un franc succès mais c'était la vie jusqu'à la fin des années 1980. Et on ne se débarrasse pas facilement de ses habitudes. Même mauvaises.

Lancée en 1986, la politique réformatrice, connue sous le nom de *Đổi mới* (« *Rénovation* »), est à peu près l'équivalent vietnamien de la *perestroïka* (mais sans *glasnost*), alors en vigueur en Union soviétique agonisante. Elle conduira progressivement le pays, politiquement toujours communiste, à embrasser, pour le meilleur et pour le pire, l'économie de marché tous azimuts. On y est toujours. Ici non plus, d'aucuns n'ont pas de souci à promouvoir le capitalisme et le communisme dans un même élan de sincérité. Et de nos jours à vénérer Trump et Poutine en même temps. Il fut une époque où l'idée d'avenir radieux faisait davantage rêver. Hélas cela s'est souvent terminé en cauchemar.

Pour l'heure, à Nha Trang, cette récente vague de russification du littoral semble avoir atteint des sommets. Nul doute que l'actuel et durable conflit ukrainien y est sans doute aussi pour quelque chose. Avec ses faux airs de Rio de Janeiro, Nha Trang est plutôt une sorte de Malibu ou de Miami Beach en devenir, dévorée à la mode russo-vietnamienne. Ou quand l'ogre russe s'attaque au dragon vietnamien en l'amadouant.

C'est avec un immense plaisir que je vais redécouvrir un inévitable site Cham, à la sortie de la ville, perché sur la petite colline Cù Lao, juste à côté du pont qui enjambe la rivière Cáy. Ces tours Po Nagar, c'est leur nom, forment un complexe architectural hindouiste, construit entre le VIIe et le XIIIe siècle. Fondé avant 781, date signalée sur une stèle mentionnant le roi Satyavarman, le temple Cham de Po Nagar est dédié à la déesse Yan Po Nagar (« *Mère de la Terre* », en langue cham), la fondatrice légendaire du royaume de Champa. Elle sera ensuite identifiée aux deux déesses hindoues Bhagavati et Mahishasuramardini (ou Durga), avant que la Vietnamiennne Thiên Y Thánh Mẫu (« *Sainte-Mère* ») prenne le relais spirituel. Sur place, j'ai été particulièrement sensible à la finesse de la sculpture de Durga, s'illustrant en tueuse du démon-buffle Mahishasura, sur le fronton de l'entrée du temple.

Il semblerait qu'avant la prise de pouvoir du roi Cham Satyavarman, la région vivait sous la domination d'un pouvoir étranger. Qui en a bêtement profité pour vandaliser le temple préexistant. Qui sont donc ces méchants brigands ? Des Indonésiens ! Oui, des pillards étrangers, potentiellement des Javanais, auraient alors investi les lieux. A en croire George Cœdès, épigraphiste de l'EFEO, il s'agissait de créatures mâles peu recommandables, des gars « *effrayants, complètement noirs et squelettiques, redoutables et mauvais comme la mort* ». Ils auraient débarqué dans ce port pour voler des bijoux et, pire, pour briser le divin *linga* en bonne place dans le temple. Les relations de cousinage entre Javanais et Cham n'ont pas été tendres. Même si les seconds se considèrent comme étant les descendants des premiers, du moins lorsqu'ils étaient de fiers navigateurs autour de Bornéo, ayant eu la bonne idée de venir s'installer vers le IIe siècle avant notre ère sur les côtes du Vietnam central.

Le royaume du Champa, en fait une fédération de cités-Etats maritimes, a ainsi pu s'établir progressivement jusqu'à sa disparition au XVIIIe siècle. Economiquement, le Champa va prospérer grâce au commerce avec l'Inde, la Chine et l'archipel indonésien. Culturellement, les influences indiennes – par le biais de l'hindouisme, surtout le brahmanisme et le shivaïsme – et javanaises, y compris par l'intermédiaire de la culture khmère (les Javanais étant aussi passés par Angkor), vont profondément modeler la langue, les mentalités, les croyances et les arts des Cham. Ce n'est pas tout : les marchands malais et indonésiens vont introduire l'islam ce qui contribuera à convertir – mais aussi à

diviser – une partie de la population Cham. De nos jours l'héritage hindou se manifeste chez les Cham du centre-littoral tandis que l'islam est majoritaire dans la région du delta, notamment à Châu Dôc, ainsi qu'au Cambodge voisin.

Retour de Po Nagar, après l'évincement des envahisseurs javanais, dans le giron Cham. Deux siècles plus tard, une stèle de 918 en témoigne, le roi Cham Indravarman III entreprend la construction d'une statue d'or pour la déesse Bhagavati. Ici, la parole est aux stèles dont les inscriptions nous renseignent sur le passé Cham. J'apprends que la statue de Bhagavati a ensuite été dérobée par les Khmers vers 950. Au XI^e siècle, une autre stèle rapporte que des offrandes de terres et même d'esclaves ont été faites en l'honneur de la statue. Assurément, cette meuf n'est plus une déesse mais un vampire. Il faut toujours se méfier des religions. Plus tardivement, des stèles font état du culte voué à la déesse Yan Po Nagar, et indiquent des statues dédiées aux principales divinités hindoues et bouddhistes. Enfin, au XVII^e siècle, le Đai Viêt occupe le royaume du Champa et finit par s'emparer définitivement du temple, rebaptisé la tour de Thiên Y Thánh Mâu. De nouvelles légendes vietnamiennes apparaissent. Chaque nouvel occupant apporte son grain de sel.

Le culte de la Mère est toujours très ardent au Vietnam, au sud surtout, et la légende de Po Nagar n'y est pas pour rien : elle conte l'histoire de la déesse-mère Thiên Y Thánh Mâu (auparavant Yan Po Nagar), née des nuages et de l'écume de la mer. La déesse enseigne aux Cham l'agriculture, le pastoralisme et la sériciculture (élevage des vers à soie), avant de disparaître dans l'océan et de réapparaître, créant de la sorte la civilisation du Champa. Figure centrale des tours de Po Nagar, le site consacre sa puissance et sa fertilité, mêlant les croyances Cham hindouistes et les légendes vietnamiennes, un très bel exemple de syncrétisme spirituel réussi et vivant. Presque pacifique.

Je m'apprête à quitter Nha Trang après plusieurs jours de repos, d'écriture et d'immersion culturelle, en mode Cham, mais aussi russo-vietnamien. En repartant, je longe la plage en direction du nord et m'arrête à la vue de la statue, en pur style du réalisme socialiste, d'Alexandre Yersin. La star locale à égalité avec Po Nagar. Certainement l'étranger le plus reconnu et respecté dans le Vietnam contemporain. Le docteur Yersin (1863-1943) était un médecin-bactériologue et un explorateur franco-suisse. Mais il est donc vénéré au pays comme un héros national et un bienfaiteur.

Il a consacré un demi-siècle de sa vie à transformer le paysage médical, scientifique et agricole, de son pays d'adoption. Il découvre en 1894 la bactérie responsable de la peste bubonique. L'année suivante, il fonde l'Institut Pasteur à Nha Trang, avant d'être le premier doyen de l'Université de médecine de Hà Nội. Yersin est un touche-à-tout. Il introduit les hévéas et les quiniéris au Vietnam. La quinine produite par ses plantations est rapidement devenue essentielle pour traiter le paludisme à travers l'Indochine. Dans la foulée, il explore le pays et ses forêts, puis découvre et fait la promotion du plateau de Đà Lạt. Sa statue imposante, au pied de laquelle je me trouve en tenant mon vélo, commémore ses actions et célèbre sa mémoire pour les habitants de Nha Trang. Il y a aussi un musée qui lui est entièrement consacré un peu plus loin en ville.

Je visite, je m'arrête, je traîne, je procrastine, bref il est temps pour moi de comprendre que la route ne se fera pas sans pédaler. Je décide enfin de tracer pour avancer. J'ai trouvé une bonne vitesse de croisière. Je stoppe en bordure de route pour récupérer une casquette toute neuve sans doute perdue par un motard trop pressé ou distrait. Génial, car la casquette sur ma tête va rendre l'âme sous peu. Les tissus comme les muscles souffrent. Le voyage met à rude épreuve l'étoffe du couvre-chef tout comme l'étoffe de tout chef. Je ne me sens pas concernée, loin de moi l'idée de m'étoffer dans ce sens. Le voyage est plutôt, d'autant plus à vélo, une école de l'humilité.

Il pleut. Je viens seulement de dépasser la ville de Ninh Hòa. Localisée à proximité de la plage de sable blanc de Dốc Lết, une destination touristique, voire luxueuse, très courue. Connue aussi pour ses rouleaux de printemps grillés, une spécialité culinaire de la région. J'en goûterai le lendemain dans leur version végétarienne. Mais pas sur cette énième plage enclavée. Blanche de clientèle et noire de monde.

Dans l'immédiat, pour éviter de me transformer en serpillière, je fuis la flotte et je me réfugie d'urgence au premier café rencontré. Un sapin de Noël décoré m'attend à l'entrée juste avant un bon café glacé servi comme le veut la coutume. Avec son filtre, et son temps d'attente qui va avec.

La vraie vie est faite de lenteur. Pour qu'elle puisse bien infuser. Pour mieux s'apprécier. Comme un bon thé. Ici un café. Je discute avec le patron qui s'empresse de me féliciter pour mon exploit sportif. De braver les éléments et surtout de tenter de traverser tout le pays du sud au nord à vélo. Il me lâche en riant

que « *même à moto c'est trop long pour moi* ». Noël est imminent, il me paie le café. Merci à Jésus par l'intermédiaire du cafetier. Tout comme moi, il paraît satisfait de voir la pluie cesser. Plus de clients vont débarquer dans son lieu très accueillant et moi je peux enfourcher à nouveau ma monture.

Je m'éclipse à la première éclaircie. Je file sur le bitume en surveillant à ma droite les longues étendues de sable blanc et dans le ciel la météo toujours capricieuse. La pluie ne reprend que sporadiquement. A chaque averse soudaine, je m'arrête et bois un jus. J'en ai déjà pris quatre, il est donc temps que la pluie s'arrête plus sérieusement. J'arrive à destination, la ville de Vạn Giã, où je vais bivouaquer dans un motel un peu miteux. Ce sont des choses qui arrivent. Trouver le soir une gargote acceptant de me préparer un repas végétarien fut une épreuve supplémentaire : une taulière d'un petit resto local m'a même demandé si j'étais malade « *car ici tout le monde consomme de la viande sauf les gens malades* ». Elle exagère et cela me rappelle des commentaires identiques de la part de Balinais. Fait rarissime, j'en étais réduite, pour cette soirée, à me cuisiner dans ma chambre des nouilles instantanées qui, comme chacun sait sont supportables pour le palais mais dégueulasses pour la santé.

Je repars le lendemain matin. Une journée où du dénivelé m'attend. Plus je remonte vers le nord, ça sera le cas jusqu'au Col des Nuages, et plus ça monte tout court. Ce ne sont pas les Balkans et pas même Bali, mais tout de même. Je m'en passerai volontiers. Je suis attristée, au sommet d'une petite colline, en voyant un beau paysage sur le rivage malheureusement saccagé par des détritiques qui jonchent tout le bord de mer. C'est tellement désespérant, ici comme chez moi à Bali, que j'ai parfois l'impression que c'est de l'ordre de la fatalité. Non, si les humains le souhaitent réellement, notre planète serait plus vivable, car ils auraient trouvé les moyens de la rendre plus propre, donc plus habitable. Dans ce cas aussi, la lutte continue.

En fin d'après-midi, après avoir jonglé toute la journée avec la route et la météo, avec les camions dangereux et la pluie imprévisible, c'est bien mouillée que j'atteins mon étape, Đai Lãn, où je dégote un hôtel acceptable situé à la fin du village. La distance parcourue a été courte car la pluie a été trop diluvienne. A vélo, c'est parfois tout un art d'apprendre à s'arrêter et à ne pas s'obstiner à poursuivre. L'important est de s'efforcer à ralentir et ne pas se forcer à continuer. Un travail mental s'impose pour que

le corps se repose. Mais le résultat est probant. Et la vie devient plus simple et plus belle.

C'est reparti. Sous la pluie. Avec un peu de soleil en alternance. Pour garder espoir. Une journée compliquée de plus : j'ai manqué de me faire écraser par un routier pas sympa. Je l'ai échappée belle, et sans accélération dans le peloton, heureuse de ne pas comptabiliser un accident supplémentaire à mon modeste palmarès de chutes. Après les camions qui roulent souvent à tombeau ouvert sur les routes vietnamiennes, il y a aussi des motos – ou plutôt des motards très masculins – qui souhaitent tellement faire ma connaissance qu'ils me renverseraient presque. Ce jour, un gars, par deux fois, s'approche de moi avec sa moto, frôlant mon coude, puis souriant bêtement, montrant un malin plaisir à m'effrayer. J'ai déjà vu des stratégies de drague, même lourdes, nettement plus intéressantes. Sans doute bien plus efficaces aussi. Mais, sauf exception, l'élégance et la séduction bien pensées ne sont pas du ressort naturel chez l'homme, meilleur chasseur que tombeur.

Ma journée un peu complexe se poursuit. Une poussière aveuglante m'accompagne sur des kilomètres, elle ne sera stoppée qu'avec le début d'une terrible averse. Un mal pour un autre mal. Et voilà encore d'autres mâles, à bord de bagnoles, qui me klaxonnent dessus au dernier moment, juste quand ils me dépassent, en veillant bien à faire semblant de vouloir m'écraser au préalable. Bande de bouffons. Trois fois dans cette maudite journée, des types mal intentionnés m'ont ainsi klaxonné d'urgence en arrivant à mon niveau, tandis que je risquais à chaque fois d'avoir une crise cardiaque. Plus de femmes sur la route serait déjà un moindre mal garanti. Plus de meufs au volant signifierait moins de mâles à mes trousses. Ma tête se vide devant la bêtise de certains automobilistes et la pluie achève de me sabrer le moral. Je pense fort dans ces moments d'égarement que le néant n'est pas rien mais un peu quand même.

Pour couronner le tout, et cette journée à oublier au plus vite, des chiens ont également décidé de me la pourrir, et concrètement d'en vouloir à mes mollets. Ils me coursent, agressifs et affamés, je détale comme je peux, voilà que je pense même que les mecs frustrés en caisse étaient moins inquiétants. Pour ne pas déchanter je chante encore plus fort. Pour ne pas déprimer je me raconte des blagues dont je connais déjà la fin et l'efficacité, du genre « *le*

pessimiste joue aux échecs quand l'optimiste fait des réussites ». Parfait pour rester positive en situation délicate.

Autre journée, autre expérience. Après la pluie le beau temps. Après une journée compliquée un lendemain agrémenté. C'est exactement ce qui m'attend. De Đai Lành à Tuy Hòa, la route côtière est magnifique. Les dénivelés, conséquents, mais quand on aime on ne compte pas. J'essaie de suivre la consigne. L'itinéraire me rappelle fortement une région proche de chez moi en Indonésie. Lorsque je m'étais rendue, à vélo et à Bali, d'Amlapura à Amed, en longeant la côte encore un peu sauvage de l'est balinais. Paysages, montagnes et littoral quasi identiques.

En début de parcours, une montée permet de me délecter d'un beau panorama sur la plage, les bateaux de pêche, et le village de Đai Lành. Puis viennent les tournants, l'effort et la sueur, mais surtout une belle balade cycliste. Jusqu'à une dizaine de kilomètres de Tuy Hòa, l'objectif ciblé du jour. Tout s'arrête, je dois descendre de ma monture. Première crevaison depuis mon départ du Cambodge et depuis un peu plus de deux mille kilomètres parcourus. Belle performance de la machine, et la preuve qu'un vélo bon marché peut très bien faire l'affaire, pour réaliser une bonne partie du tour de la planète. Investir davantage dans l'achat d'un cycle c'est en général céder à l'excès de confort (inutile) et à la pression du marketing (superflu).

Je marche avec mon vélo à la main en quête d'un réparateur sur cette route principale n°1 qui relie le pays du nord au sud. A deux occasions, j'essuie des refus : une famille m'a dit ne pas avoir de bonne chambre à air correspondant aux dimensions de ma roue ; un garagiste est en train de manger – il est presque midi – et demande de façon peu cavalière à sa femme de s'occuper de mon cas. Celle-ci s'avance et se montre rassurée de ne pas pouvoir m'aider : « *désolé, nous on ne fait pas les vélos, seulement les motos* », même si je vois des vélos au fond de la pièce, et des pneus de bicyclette pendus près de l'entrée. Le garagiste a envoyé son épouse faire le sale boulot. La femme de celui qui se prend pour un chef s'est montrée respectueuse envers moi, mais son mari n'avait juste pas envie de me servir. Je l'entends d'ailleurs lui souffler son avis à mon sujet : « *ah cette fille asiatique qui mime les blancs en faisant du cyclotourisme à travers le pays, je ne comprends pas pourquoi elle se donne tout ce mal* ».

Il ne se doutait pas que j'allais grosso modo comprendre ses propos. Ironiquement, je le remercie vivement de ne pas m'avoir

aidée. Si moi je dois impérativement changer de chambre à air, la femme du chef, elle devrait vraiment songer à changer de mari.

Ce qui est vrai pour la météo du jour l'est aussi pour mon histoire de crevaison. Après la pluie vient le beau temps. Après le garagiste antipathique vient le réparateur hyper sympathique. Je commence à marcher vers la ville en me disant qu'il n'y avait que dix bornes à faire avant de trouver un garagiste correct. Après seulement un petit kilomètre à pied, voilà qu'un pick-up s'arrête à mon niveau avec deux hommes à bord, un vieux père aigri et son fils jovial dans la quarantaine. Très gentils, ils me proposent de me déposer devant un réparateur de vélo à Tuy Hòa, ce qu'ils vont effectivement faire dans l'heure qui suit. On balance le biclou à l'arrière du véhicule et en voiture Ketut et ses deux compères. Une heure plus tard, un gros clou en moins dans mon pneu et une nouvelle chambre à air en place, mon vélo s'est refait une santé à bas prix. Avec un garagiste fort curieux et sympathique. Trois gars très aimables en une heure. La preuve qu'il ne faut pas complètement désespérer des mecs. Mon vélo est maintenant prêt à se confronter au macadam. Il attendra sagement le surlendemain. Des tours Cham sont à voir.

Tuy Hòa est une halte opportune où je fais le point sur mon itinéraire et mon récit. J'y lave aussi mon linge et dépose mes photos. Sans négliger ma balade sur l'intéressant site Cham. Carrée, la Tour Nhạn (*Tháp Nhạn*), surnommée « *la tour de l'hirondelle* », date probablement du XI^e ou XII^e siècle. Elle forme un bloc homogène et en impose avec ses briques rouges apparentes. Autour du bloc, des sculptures de déesses hindobouddhiques décorent le parc sur la butte. De son sommet la vue est tout bonnement stupéfiante sur la cité et les environs. Des rituels sont toujours pratiqués sur ce lieu sacré des Cham. Notamment celui vénérant la déesse vietnamienne Thiên Y Thánh Mẫu (appelé aussi Thiên Y A Na, ou encore Po Nagar), avec des croyances populaires autour de Đạo Mẫu, la très courtisée déesse-mère dont j'ai parlé lors de mon escale à Po Nagar. Le site n'est guère impressionnant mais « *la tour d'hirondelle* » est le véritable symbole de la ville. La superbe vue panoramique sur la ville et les environs mérite bien l'ascension.

Ma prochaine destination s'appelle Sông Cầu, une autre ville d'étape côtière, où j'arrive le soir exténuée, en partie par la pluie fine mais continue, qui a jalonné ma demi-journée à vélo. Le temps reste maussade et je n'ose plus trop espérer une réelle

amélioration pour les prochains jours. En mangeant le soir du riz frit dans un petit resto local, je rencontre un vieux couple d'Allemands, marchant dans la rue avant de se dresser devant moi, empli de saine curiosité. Ils sont autant impressionnés par mon périple solo à vélo que moi je le suis par leur présence dans ce coin pas du tout fréquenté par les touristes étrangers. Ils ont loué une voiture et ont échoué dans cet endroit. Je comprends vite qu'ils sont paniqués à l'idée de ne pas pouvoir dîner correctement. A chacun ses problèmes, petits et grands.

Ma journée suivante débute sur une fausse note. Première déconvenue au moment de repartir à l'assaut d'une journée de pluie et de dénivelé. Mon tendeur a disparu, quelqu'un a dû l'emprunter pour ne plus jamais le rendre. C'est presque voler. Le jeune réceptionniste, dont c'est la première semaine de travail dans cet hôtel, situé à la lisière de la ville, se plie en quatre pour m'aider à trouver une solution. Il se montre très efficace. Sans que je ne le lui demande, il monte sur sa moto et file au marché acheter un nouveau tendeur pour moi. Un beau geste que j'ai très apprécié. D'une totale gratuité. Un beau mec aussi qui respire l'empathie, j'aurais à coup sûr fondu pour lui il y a seulement deux ans. Mais là, je sens bien que, depuis ma virée balkanique, je suis passée exclusivement du côté des filles.

Je fais mes adieux à mon bienfaiteur matinal et quitte la bourgade en espérant réussir à passer entre les gouttes. Peine perdue. Je stoppe quasi instantanément pour ma première halte de la journée : à 150 mètres de mon hôtel au beau mec ! La pluie s'est abattue fortement juste après mon départ. Impossible de l'anticiper trois minutes auparavant. La nature fait ce qui lui plaît avec les hommes, et même avec les femmes, quoiqu'avec un peu plus de retenue avec ces dernières. Elles sont quand même un brin moins carnivores et cannibales que les hommes.

Entre Sông Cầu et Quy Nhơn, la route est pittoresque tout le long du littoral, entre mer et montagne. A mi-chemin, j'ai fait une pause au village de Xuân Hải dont la plage, quasi ignorée des touristes, est magnifique. Un hameau de pêcheurs se trouve à son extrémité. C'est là que j'ai pu admirer des centaines de ces minuscules bateaux ronds qu'on dirait conçus pour une seule personne qui a aussi l'obligation d'avoir du talent d'équilibriste si elle ne souhaite pas tomber à la renverse et faire chavirer la coquille d'œuf qui lui sert de radeau.

On appelle ces jolis petits bateaux ronds vietnamiens les *thuyền thúng* (bateaux-paniers). Il s'agit d'embarcations de fortune, circulaires en bambou tressé, enduites de résine, traditionnellement utilisées par les pêcheurs pour se déplacer le long des côtes et dans les mangroves. On en trouve encore partout sur le littoral entre Vũng Tàu et Vinh. A Hội An, dans un cadre hautement touristique, dans la forêt de cocotiers de Bãi Mũi, à seulement quelques encablures de son légendaire centre historique, il est possible de se promener, au calme et dans un écrin de verdure, dans ces fameux bateaux-paniers.

Je débarque à Quy Nhơn après une bonne trotte cycliste, avec quelques réelles montées et de splendides paysages à la clé. Symboles de la cité balnéaire, les tours jumelles Cham (*Tháp Đôi*) de Quy Nhơn, datées du XIIe siècle, sont originales et massives. Leur architecture diffère considérablement des autres tours dispersées dans le pays. J'ai été émue par le *linga* et le *yoni* qui se trouvent à l'intérieur de la grande tour.

Les similitudes avec l'hindouisme, et ses vestiges antiques à Java et à Bali, sont remarquables. J'ai l'impression d'être à la maison. Car à Bali les rituels autour de ces symboles sexuels n'appartiennent pas au passé. Ils participent à la vie spirituelle au quotidien. Souvent avec humour, c'est aussi l'occasion de faire un peu d'éducation sexuelle auprès des plus jeunes, et lorsque dans mon village le prêtre du temple (*pemangku*) verse du lait sur le *linga*, tous les membres de la famille éclatent de rire et rivalisent de commentaires salaces – autour du pénis et du sperme – livrant en même temps des informations autour de la vie sexuelle. A côté des femmes, généralement en première ligne pour raconter des anecdotes et des moqueries, riches d'enseignement, les hommes se font discrets et n'en mènent pas large. Des situations qui dans le passé m'ont beaucoup fait rire. Plus tard, attablés au *warung*, et réunis entre mâles uniquement, ils pourront à nouveau pavoiser et réécrire l'histoire à leur goût.

Des amies vietnamiennes m'ont confirmé que la situation était identique dans leur pays. Les femmes sont en effet souvent plus aguerries pour analyser les scènes érotiques, sacrées ou profanes, qui émergent de leur pratique religieuse, qu'elle soit hindoue ou bouddhiste. Il faut noter que les catholiques, du moins en public, se montrent moins loquaces sur ces thèmes. Ce constat s'étend à l'ensemble de la planète : les trois monothéismes, frileux dès que le sexe pointe son nez, sont prudes et font preuve, si l'on

peut dire, d'une certaine rigidité à aborder ce sujet. Les judéo-chrétiens feraient bien de s'inspirer de leurs ancêtres grecs, dont les dieux antiques, presque aussi innombrables que dans la tradition indienne, n'étaient pas des modèles de vertus. Mais entre Marie et Aphrodite mon choix est vite fait. Je préfère tout même Parvati, Sarasvati ou Lakshmi.

La parenté entre les anciens royaumes Cham (au Champa) et Majapahit (à Java) paraît évidente. Ma visite des deux tours de Quy Nhon me l'a en quelque sorte certifiée. Du passé au présent, il n'y a que quelques kilomètres à parcourir, ce que je fais à pied. Mon vélo a droit au repos tout comme mes fesses méritent un moment de répit. Au cœur de la ville, la pagode (*chùa*) Long Khánh est également un lieu emblématique offrant un patrimoine original.

Fondée vers 1700 par un moine chinois, la pagode a été entièrement restaurée. Ce n'est pas nécessairement du meilleur goût, mais elle demeure un havre de paix où j'ai pu me reposer tout en m'imprégnant de culture locale et de tradition bouddhique. Et m'abriter du déluge qui s'abat sur terre sans prévenir. Je parle de la soudaine averse qui survient mais j'aurais aussi bien pu évoquer le ciel qui nous tombe à tous sur la tête. Protégée ici par de farouches gardiens de pierre, je me sens faussement rassurée des intempéries qui menacent de toutes parts. L'architecture s'atteste typiquement vietnamienne et s'inscrit dans la tradition du bouddhisme Mahayana.

Connue pour sa toiture à plusieurs niveaux avec ses tuiles rouges élégamment courbées, appelées « *yin-yang* », une vraie spécificité vietnamienne, j'ai apprécié le sanctuaire principal, et comme souvent dans les pagodes qui essaient dans tout le pays, les portes en bois sculptées et les dragons de pierre reconvertis en gardiens du lieu. Je me réfugie ensuite dans le restaurant végétarien, accueillant plusieurs moines en plein conciliabule, qui jouxte l'enceinte de l'immense pagode.

A mon retour à l'auberge, la dévouée réceptionniste m'interpelle aimablement car elle ne comprend pas le sens de mes déambulations urbaines : « *les clients vont directement à la plage quand ils arrivent chez nous, et vous vous allez dans l'autre direction* ». Je lui dis qu'en effet c'est habituel chez moi, et comme pour toute habitude acquise dès l'enfance j'ai du mal aujourd'hui à m'en débarrasser. Sans doute aussi que je ne le veux pas vraiment. Observant ma taquinerie, elle sourit avant d'ajouter : « *déjà hier, quand je vous ai vu arriver à vélo, dégoulinante de sueur après*

avoir relevé votre capuche, je me suis dit que vous deviez être un peu spéciale ». Je souris à mon tour, surprise par sa franchise, en acquiesçant d'un geste de la tête, et elle termine son analyse : « *ça fait du bien de voir une femme asiatique comme vous, souriante et courageuse, et ça me change des autres touristes qui se ressemblent tous* ». Elle pose sa main devant sa bouche et s'excuse d'avoir dit cela. Une attitude à la fois féminine et asiatique par excellence. Et qui renvoie à au moins deux millénaires de patriarcat à la mode extrême-orientale. Je la remercie vivement et je l'invite, elle aussi, si elle le veut et le peut à l'avenir, de prendre un jour la poudre d'escampette et même de filer un mauvais coton aux yeux de toute société conservatrice et paternaliste : vivre pleinement ses rêves, et si les voyages en font partie, larguer les amarres. Oser partir à l'aventure et défier l'ordre séculaire. Une réincarnation totale.

Nous avons réussi à parler de tout cela, dans un mélange d'anglais et de vietnamien, et surtout de comprendre ensemble que la vie nous appartient. Même dans le cas des femmes d'Asie trop souvent prisonnières d'un carcan familial et sociétal, alimenté par des traditions rétrogrades. Les pieds bandés des Chinoises appartiennent au passé. Tout comme les ceintures de chasteté puis les corsets des Européennes d'antan. Car l'Asie n'a évidemment pas l'exclusivité de la maltraitance faite aux femmes. Avant de la laisser tranquille, surtout qu'un client local est en train d'arriver, je lui souffle encore qu'il ne faut jamais hésiter à franchir le pas qui nous porte vers davantage de liberté et de joie. Le franchir c'est déjà s'affranchir. Elle m'assure avoir bien entendu mon précieux conseil, et de voir son visage s'illuminer me remplit également de bonheur. Une superbe rencontre humaine devant un comptoir en bois massif à l'entrée d'un petit hôtel, qui donne quasiment sur la mer. Voilà pourquoi, à peine débarqué, le commun des mortels touristiques fonce tête baissée vers la plage, oubliant tout, le temps d'un instant de grâce. Qui hélas ne dure pas longtemps. Le principe de réalité reprend vite le dessus brisant au passage la beauté des imaginaires de la saine rébellion.

L'étape de Quy Nhon a été reposante et riche en culture. Les jours qui suivent je décide d'accélérer un peu ma cadence car mon périple cyclo-vietnamien s'étale sur deux mois, avec trois mois au maximum au Vietnam, en comptant du repos et un temps d'écriture pour la fin. La lenteur reste mon credo mais si je persévère dans le ralentissement je passerai vite du cycle au cyclo-pousse puis au

pousse-pousse. Pour terminer à pied. C'est bien sauf qu'il me faudrait six mois supplémentaires. La pluie baisse en intensité sinon en fréquence, c'est presque optimal pour ma prise de route un peu plus sportive. Après une vingtaine de kilomètres, la civilisation Cham se présente de nouveau à moi, en deux occasions rapides : les tours Cham de Bánh Ít, et les autres vestiges à Thành Đồ Bàn. Rien de spécial.

Plus loin, lors d'une pause-café, mon voisin de table a préféré opter – dès le matin – pour de l'alcool de riz local. Il me dit que c'est le meilleur du Vietnam. Il exagère et veut amuser la galerie. Mais pas que. Car dans cette province de Bình Định, que je traverse à vélo, les habitants consomment un type d'alcool de riz très populaire, réputé dans tout le pays : le *ruou bầu đá* : une spécialité de Bình Định, connue pour sa saveur unique. Il a peut-être raison mon voisin, buveur matinal, expert et adepte de l'eau de vie. Un talent cher payé pour la santé.

Mon prochain arrêt pour la nuit est le gros bourg de Hoài Nhơn. Je longe des plages immaculées et je traverse des espaces verts, parfois des forêts, avec une nature globalement bien préservée. Mon mode solo découvre la solitude sur la route. Du calme. Un bien précieux. Respirer de l'air pur et pédaler sans trafic dense autour de moi me procure une joie intense. Intérieure.

Dès le lendemain soir, en arrivant à Quảng Ngãi, je retrouve l'animation caractéristique des grandes cités vietnamiennes. Ville trop grande, abritant une énorme raffinerie et beaucoup d'usines, je ne vais pas y faire de vieux os. Mais la particularité, selon moi, de Quảng Ngãi, consiste à avoir été le berceau de la culture Sa Huynh. En effet, c'est ici que les traces de l'ancienne civilisation (de 1000 av. JC à 200 ap. JC) ont été découvertes par l'archéologue Madeleine Colani, en 1909. Elle a ainsi retrouvé des jarres funéraires dans les dunes de sable jaune de Sa Huynh, d'où le nom apposé à cette civilisation. En fait, cette culture, réputée pour sa céramique et ses outils en fer, est d'une importance cruciale pour saisir l'émergence du Champa.

Le trajet entre Quy Nhơn et Hội An m'a paru un peu long et monotone. Les étapes ne m'ont pas laissé un souvenir mémorable. J'ai bien fait de rouler plus vite sur ce tronçon. La visite la plus intense aura été pour moi de découvrir le Mémorial de Sơn Mỹ car, si je connaissais bien l'histoire tragique derrière le nom, je n'étais jamais allée sur place. Ce lieu de Sơn Mỹ, chargé d'émotions encore vives, est autant un musée qu'un lieu de mémoire, consacré

au massacre de Mỹ Lai, un carnage de civils lors de la Guerre du Vietnam américaine. Commis le 16 mars 1968, ce crime de guerre perpétré par l'armée étasunienne, plus exactement par les soldats d'infanterie de la compagnie Charlie et de la compagnie Bravo, a force de symbole : 504 civils sauvagement assassinés (347 selon les Nord-Américains). Les victimes étaient principalement des femmes, des enfants et des personnes âgées non armées. Beaucoup ont été torturées, violées en masse ou froidement exécutées dans des fossés. Il n'est jamais inutile de rappeler ces exactions terribles menées au nom de la « *démocratie* » américaine. Pire, de la défense du « *monde libre* ».

Sidérée devant ce mémorial, je pense à cette tragédie atroce, ainsi qu'à l'absurdité de toutes les guerres indochinoises, et à celles qui font rage en ce moment (Afrique, Ukraine, Gaza...). Je m'interroge sur l'implication des Etats-Unis, devenus une nation antidémocratique et fascisante, repartie en 2026 sur un long chemin de guerre totale (Venezuela, Iran...). Au printemps 1968, l'armée américaine avait d'abord qualifiée les événements de Mỹ Lai de « *victoire éclatante avec 128 soldats ennemis tués* ». Avant de se rétracter. Les *fake news* et le complotisme d'Etat ne datent pas d'aujourd'hui. Fin 1969, le journaliste d'investigation Seymour Hersh a révélé les faits, et les photographies chocs de Ronald Haeberle ont prouvé ce massacre auprès du grand public. En 1971, bien que 26 personnes aient été inculpées, seul le lieutenant William Calley Jr. a été condamné pour homicide intentionnel à la prison à vie. Mais le président Richard Nixon s'est débrouillé pour que sa peine soit commuée en résidence surveillée seulement trois jours après le verdict. Scandaleux. Et finalement, avec des remises de peines successives, Calley sera assigné à résidence pendant trois ans et demi, et sera libre en 1974. Autrement dit même avant la fin de la guerre l'année suivante. Re scandaleux.

Le meurtrier largement impuni meurt dans son lit, en Floride en 2024, près du terrain de golf de Trump. Mỹ Lai est la honte des Etats-Unis et ce crime odieux hantera longtemps sa mémoire collective. Mais il n'a pas empêché d'autres aberrations guerrières, de Bagdad à Kaboul, de survenir. Aujourd'hui, il serait bien avisé d'amener Trump et ses sbires en visite guidée au Mémorial de Son Mỹ et de camper sur place à Mỹ Lai. Mais la connaissance de l'histoire ne peut plus rien faire face à la folie des hommes. Mémorial ? Le nom d'une association russe, fondée à Moscou à la fin des années 1980, par des dissidents comme Sakharov, dans le

but de documenter les répressions politiques de l'URSS, et de défendre les droits de l'homme. Après un gigantesque et salutaire travail de mémoire, Poutine et ses sbires à lui vont l'interdire dès la fin de l'année 2021. Trump, Poutine et Xi partagent une même obsession : réécrire l'histoire à leur sauce et guise. J'espère que les peuples du Sud et d'ailleurs n'auront pas la mémoire trop courte ou fausse. Qu'ils n'abdiqueront pas devant tous les totalitarismes en vogue. Je pense qu'on peut faire confiance aux Vietnamiens pour ne pas oublier ces pans tragiques de leur histoire. Je suis hélas moins convaincue en ce qui concerne mes compatriotes indonésiens.

Après ces détours dramatico-historiques, je reprends ma voie pacifique vers le nord, en direction de Tam Kỳ, chef-lieu de la province de Quảng Nam. Centre administratif et commercial de la province, cette ville, hors circuit classique, ne m'a pas évoqué grand-chose, mais j'ai par contre été étonnée de son étendue et de son dynamisme. Je m'installe pour une nuit, repartant demain, avec l'intention d'arriver en début de soirée.

Même s'ils nous jouent des tours, il y a des détours à ne pas rater. Situé à une quarantaine de kilomètres de Hội An, le sanctuaire de Mỹ Sơn est de ceux-là. Lové dans un écrin de verdure entouré de collines, le site invite à la rêverie et propose une immersion dans l'Histoire. Aujourd'hui ce site est à bon escient classé à l'Unesco. Antique capitale hindouiste du royaume du Champa, entre les IV^e et XIII^e siècles, dédiée à Shiva, la cité de Mỹ Sơn présente des vestiges de tours-sanctuaires en briques rouges, symbolisant le Mont Meru, centre de l'univers dans la cosmologie hindoue. Un site que j'aime beaucoup, aussi parce qu'il est cerné par une belle nature.

Forcément, en train de déambuler entre les ruines de Mỹ Sơn, je pense à l'Indonésie où le Mont Meru, cet axe du monde, résonne aussi aux oreilles des habitants, et plus encore des historiens ou des brahmanes. A Bali, c'est le Mont Agung qui est vu comme son descendant terrestre et sacré. Mais le Mont Batur n'est pas en reste, comme en témoignent ses nombreux temples érigés à flanc de montagne rappelant la symbolique du Mont Meru. A Java, c'est le Mont Semeru qui est ainsi nommé à sa suite. Haut de 3676m, il est également appelé Mahameru, et cette montagne sacrée – tout comme, pour les Hindous, le Bromo sur la même île – renvoie à son origine mythique. Quantité de légendes javanaises dévoilent de palpitants récits, le Semeru serait le bébé du Meru, il

aurait été transporté jusqu'à Java par Shiva aidé par ses potes hyper puissants. Bref, le Mont Meru aurait été déplacé de l'Inde vers Java pour apaiser l'instabilité (sismique aussi) de l'île, et au cours du trajet d'autres volcans javanais (Lawu, Willis...) ont été formés. Surnommé comme son mentor « *siège des dieux* », enfin surtout Shiva, il demeure de nos jours une destination spirituelle majeure, avec à la clé de nombreux rituels hindous et une forte dévotion.

Champa et Majapahit partageaient bon nombre de points communs sur un plan spirituel. A Mỹ Sơn, les Cham utilisaient une technique originale avec des briques sans mortier. Des bas-reliefs mythologiques témoignent aussi de la richesse artistique de cette civilisation, je vais surtout en admirer de beaux échantillons dans quelques jours, en revisitant le superbe Musée Cham à Đà Nẵng. En fait, seuls 32 des 70 temples d'origine présents sur le site de Mỹ Sơn subsistent de nos jours. La plupart sont en ruines, assez peu ont été restaurés, et on aperçoit encore des cratères des bombes de la guerre étasunienne qui a décimé cette région.

Une stèle mentionnant des inscriptions en sanskrit révèle que le souverain Bhadravaman (vers 400 ap. JC) a édifié ici un temple en bois – disparu évidemment – pour honorer le culte du *linga* du dieu-roi Shiva, primordial pour tous les Cham. Le sanctuaire de Mỹ Sơn occupe un rôle central dans la vie religieuse du Champa. Les rois successifs construisent de nouveaux temples. Aux VIIIe et IXe siècles s'ouvre une période très active et ensuite sous la houlette du souverain Indravarman les derniers grands travaux sont réalisés à la veille du premier millénaire. Mais c'est déjà, progressivement, le chant du cygne de la civilisation Cham. Avec l'introduction du bouddhisme Mahayana, devenue religion d'Etat, la donne change, d'autant plus que l'influence croissante de l'empire Khmer s'affirme. Shiva cède peu à peu sa place à Bouddha. A partir du XIIe siècle, Mỹ Sơn décline inexorablement, et tel un sursis, concède son pouvoir à Panduranga, bien plus au sud, à l'emplacement où se trouve actuellement la cité de Phan Rang. La région où j'ai pu parcourir, il y a maintenant deux semaines, les vestiges Cham remarquables, notamment le site de Pô Klông Garai.

Cœur de la civilisation Cham, belliqueuse mais sans cesse attaquée, Mỹ Sơn aura été la capitale religieuse et politique pendant près d'un millénaire. Une longue période placée sous le joug de maintes invasions en provenance des royaumes voisins, surtout les Chinois, puis les Khmers et les Viêt.

J'arrive à Hôi An sous une pluie fine. Je prends cet accueil sous la forme d'une bénédiction, tel un rituel balinais où je me retrouverais aspergé d'eau bénite (*tirta*), même si je suis trempée de la tête aux pieds, et que je commence à frissonner. Pas sûre, pour être franche, qu'à vélo en ce jour humide, le rituel de purification spirituelle, supposé nettoyer mon corps et mon âme des énergies négatives, fonctionne totalement. Mais à mon arrivée à l'auberge, je ferai tout de même une offrande à mes déesses adorées. Car cela ne mange pas de pain et peut même faire du bien. Jamais se priver de donner une chance à la bonté.

L'un des joyaux de la région Centre du Vietnam est bien la vieille ville de Hôi An. Classée à juste titre au Patrimoine de l'Unesco. Intégrée au royaume d'Annam en 1471, la cité marchande est d'abord un grand centre maritime sous influence chinoise. Considéré depuis peu comme l'un des sites touristiques les plus appréciés au monde, le succès de l'ancien port de commerce international ne connaît pas la crise, y compris en dépit des récentes inondations destructrices qui ont submergé toute l'agglomération. La résilience touristique existe bel et bien, je l'ai rencontrée ici. Elle est impressionnante.

Dès le XV^e siècle, Hôi An était déjà une ville très active qui servait de port d'approvisionnement pour la région, de *hub* dirait-on de nos jours. En effet, pendant cet âge d'or qui dura deux siècles, la plupart des échanges économiques avec les pays étrangers ont eu lieu ici. Après la Chine, le Japon s'est particulièrement illustré, et jusqu'au XVII^e siècle, son rôle aura été prééminent. Sa présence a laissé des traces et des liens qui persistent entre les deux pays, dans ce lieu tout spécialement : durant mon séjour, une exposition photo et un festival artistique m'ont démontré la vitalité des liens culturels entre le Japon et l'ex-Faifo. Hôi An, effectivement connue autrefois sous le nom de Faifo (sans doute ainsi nommée par les Français qui avaient mal entendu « *phai phó* » signifiant à peu près « *c'est le quartier* »), excellait dans le commerce de la soie et des épices, échangeant avec les marchands japonais, chinois, hollandais, portugais, puis anglais et français. Etape incontournable sur la route de la soie maritime d'alors, la cité fut un carrefour commercial asiatique, avant de le devenir à l'échelle mondiale.

En plus du Japon, les bateaux commerciaux provenaient également de Chine, de Thaïlande, du Cambodge, des Philippines et même d'Indonésie. Mon pays a donc aussi eu sa part de gâteau

économique, même si c'était sous la coupe coloniale néerlandaise. Car les pays européens n'étaient pas en reste et débarquaient à leur tour dans cette plaque tournante de tous les trafics : la Hollande, le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre et la France. En fait les puissances coloniales. Ou le pillage légal du passé qui ne passe pas. Il est vrai que lors de leurs voyages vers l'Extrême-Orient pour leurs affaires de négoce, tous ces Européens, à la suite des Asiatiques encore sur place, faisaient escale à Hôï An. Ils emportaient dans leurs cales les produits locaux comme les aromates, poivre et cannelle, les poteries, le thé, les soieries, etc. Business as usual.

La culture n'a pas été omise : le missionnaire Alexandre de Rhodes viendra y faire un tour, histoire de diffuser son prometteur *quốc ngữ*, ou future langue vietnamienne rédigée en caractères latins. A partir du XVII^e siècle, cette romanisation de l'alphabet va d'abord remplacer les caractères chinois (*chữ nôm*) en usage jusqu'alors puis révolutionner la langue vietnamienne, permettant de lutter contre l'illettrisme et de préparer la modernisation du pays. Au final, le vietnamien actuel (*tiếng việt*) s'affine, l'alphabet latin se voit enrichi de nombreux signes diacritiques afin de marquer les six tons – la grande difficulté à l'oral – ainsi que les sons spécifiques, le tout rendant le *tiếng việt* plus accessible que les anciens systèmes. Une réussite indiscutable. Sauf pour moi qui continue à galérer en pratiquant cette belle mais difficile langue. L'indonésien est bien plus abordable, voire même le français.

De ce pouvoir économique et culturel faramineux, au moins, la ville en aura tiré profit. Elle a pu s'embellir grâce à cet amas de richesses. Son architecture, riche et préservée, témoigne magistralement des influences chinoises, japonaises et européennes, ce qui lui donne aujourd'hui son cachet si typique et unique au Vietnam. Un patrimoine remarquable. En longeant la rivière Thu Bồn, qui traverse la ville, on se croirait vivre quelques siècles en arrière, avec ses échoppes et maisons aux murs délavés, ailleurs ses couleurs vives, ses bateaux qui défilent sur l'eau, et ses centaines de lanternes accrochées aux maisons. A partir du XIX^e siècle, le déclin apparaît irrémédiable.

La ville alors émergente de Đà Nẵng, aujourd'hui la troisième plus grande ville du pays, en profitera grandement. Son déclin est principalement dû à l'ensablement de la rivière Thu Bồn. Hôï An tombe dans un oubli temporaire, une léthargie également salutaire qui lui permettra, un mal pour un bien, de conserver ses

précieux vestiges en relativement bon état jusqu'à nos jours. Enfin jusqu'aux terribles inondations qui accablent son présent et hypothèquent son avenir. Contrainte, Hôi An voit son statut changer peu à peu. De grand port dynamique et international, le site s'est métamorphosé en une riche ville-musée touristique. Toujours orientée à l'international comme l'atteste sa clientèle hétéroclite qui, même dans l'eau, se presse dans les ruelles animées pour en découvrir ses trésors.

À Hôi An, en temps normal, c'est-à-dire quand la cité n'est pas sous l'eau, on y vient pour flâner dans la vieille ville historique, aux maisons jaunes et aux lanternes rouges. Pour traverser le célèbre pont couvert japonais, bâti en 1593, et qui reliait jadis les quartiers japonais et chinois. Ce vieux pont japonais (*chùa cầu*), très photogénique, est l'un des symboles forts de l'ancienne cité, Faifo. J'aime spécialement admirer, sur les deux côtés du pont, les statues de chiens et de singes qui servent de gardiens. Ils symbolisent la chance et la protection. Deux éléments essentiels en voyage, à vélo ou non. Ces statues animalières commémorent les années du calendrier lunaire au cours desquelles la construction (année du chien) et la fin de sa réalisation (année du singe) ont eu lieu.

Ce pont, en reflétant l'harmonie entre les cultures japonaise, chinoise et vietnamienne, offre un bel exemple de syncrétisme artistique et mythologique sinon religieux. Plus prosaïquement, ces quatre chiens et singes statufiés éloignent les mauvais esprits, permettant aux touristes de franchir le pont en toute sécurité. Les croyances spirituelles servent également à rassurer. Avec souvent une étonnante efficacité. Je découvre ensuite les temples et les congrégations, je visite les belles maisons privées (Phùng Hưng et Tân Kỳ) et communales chinoises (à l'instar de la salle d'Assemblée du Fujian ou Phúc Kiển, comprenant un beau temple dédié à Thiên Hậu, à la fois reine du ciel et déesse de la mer, surtout vénérée comme la protectrice des pêcheurs et des marins).

Une jolie scène assez cocasse a attiré mon regard : le pont nippon entassé de touristes, occupés à photographier et invités à presser le pas, et à vingt mètres en contre-bas un père vietnamien en train d'apprendre à pêcher à son fils. Ou quand la coutume locale cohabite avec le tourisme international.

Non loin du pont, je pénètre dans l'enceinte d'un ancien temple, daté du milieu du XVIIe siècle, construit en l'honneur du général chinois Quan Công, un symbole de loyauté et d'intégrité, et

célébré comme le dieu de la guerre. Ce Chinois a été vietnamisé, ce qui a sûrement contribué à sa gloire. On a ici un parfait exemple d'architecture classique confucéenne. La porte d'entrée représente un motif très coloré illustrant deux dragons. Au cœur du temple, une statue du général est entourée de ses deux gardiens, ainsi que par deux chevaux – un rouge et un blanc – qui furent ses fidèles compagnons lors des batailles victorieuses. Pour les citadins, le personnage est vénéré et le temple un centre spirituel important. Des poèmes très anciens, rédigés un siècle plus tard par un autre général nord-vietnamien, restent visibles, et même lisibles pour les spécialistes, ce qui compte tenu de l'ancienneté du lieu, est remarquable.

Dans le même secteur, j'aperçois une sculpture qui, par son aspect insolite et située au milieu des maisons ancestrales en bois, détonne. Sculpté dans la pierre, le visage de l'architecte polonais, Kazimierz Kwiatkowski, ressemble à s'y méprendre au portrait de Karl Marx. Je comprends mieux qu'il soit à ce point devenu un grand ami du Vietnam communiste. Le présent monument commémoratif a été érigé par le conseil municipal de Hôï An. Plus sérieusement, il était connu dans la région pour ses actions visant à préserver la mémoire historique collective et les sites archéologiques du centre du pays, notamment les trois lieux emblématiques qui figurent sur la liste patrimoniale de l'Unesco : Hôï An, Huê et Mỹ Sơn. Il avait aussi beaucoup œuvré pour restaurer les vestiges de la culture Cham, ce pour quoi, personnellement, je le remercie.

Hôï An me plaît. Pas encore d'immeubles en béton de dix étages mais des petites maisons en bois entourées de verdure. Un souci persiste : il y a vraiment trop de visiteurs. Pour moi, le plus élémentaire est parfois le plus intéressant. Simplement me promener dans les ruelles et laisser mon regard se porter là où bon lui semble, sans ticket à acheter et sans file d'attente à subir. Car le cœur historique étouffé du surtourisme. Avec ses boutiques et ses restos, et l'habituelle litanie commerciale rapidement insupportable. Les touristes font aussi une halte dans la ville pour apprendre à fabriquer des lanternes et surtout pour faire du shopping chez les tailleurs. Vêtements sur mesure, de l'*áo dài* traditionnel vietnamien au « *veston* » à l'européenne, mais les couturières s'adaptent en fait à toutes les situations.

Devenue aujourd'hui la tenue officielle des lycéennes dans le pays, l'*áo dài* est « la » robe traditionnelle, magnifiant la grâce

et la féminité des Vietnamiennes. Une longue tunique fendue sur les côtés, portée par-dessus un pantalon ample, souvent en soie, bref un habit élégant qui symbolise l'identité nationale. Au cours des dernières décennies, à la faveur de l'essor du tourisme et de l'engouement pour la mode, les tuniques sont de plus en plus variées et colorées, transparentes aussi. Pour en finir avec l'habillement, je signale au passage que le terme « *veston* » est hérité du français, et aujourd'hui plus utilisé au Vietnam qu'en France, où il est clairement désuet. Là-bas, on dira costume ou costard, selon le niveau de langage. Mais on parle du même accoutrement. Ce qu'on appelle ici un « *veston Vietnam* », ou un « *veston complet* », désigne une tenue correcte sinon classe, selon les standards officiels, comprenant un long manteau avec des boutons, un vêtement formel que les hommes portent autant au bureau qu'à l'occasion des fêtes.

Entre octobre et décembre 2025, une quarantaine de monuments classés à Hôï An ont été submergés par les crues successives. Certains vieux de plus de deux siècles. Le spectacle de la désolation a été total. Et le reste en partie. La restauration des édifices anciens, certains noyés, beaucoup abîmés, prendra du temps et coûtera cher. Environ 80% des sites classés et des maisons traditionnelles appartiennent au secteur privé, et pour les travaux, l'argent risque d'arriver au compte-goutte.

Mais le plus surprenant à mes yeux a été la gestion touristique pendant la catastrophe. Les rues de la vieille ville, en grande partie sinistrée et envahie par les eaux, ont continué d'attirer de nombreux visiteurs. Avec la complicité des autorités et de certains habitants clairement intéressés. On m'a ainsi rapporté – puisque je suis arrivée sur place un mois après les inondations majeures – que des circuits spéciaux avaient été initiés à la faveur des crues : découvrir la cité historique engloutie rajoutait un charme supplémentaire. Le tourisme s'adapte. Une sorte de *dark tourism* inédit en mode improvisé, où dans le cas du centre de Hôï An la catastrophe naturelle se transforme d'un coup de baguette magique en attraction touristique. Les citadins s'accommodent peu ou prou de cette situation d'urgence. Sur la toile, des milliers d'images circulent montrant des touristes heureux en train de photographier les dégâts. Ils arpentent les ruelles de la cité de façon « *originale* », soit en allant à pied avec de l'eau jusqu'à la taille, soit en se regroupant dans des barques pour « *naviguer* » entre les rues inondées de la vieille ville. En attendant des jours meilleurs

pour la population locale qui n'a pas pu profiter de cette manne soudaine, réservée aux plus opportunistes et malins, le patrimoine culturel a beaucoup souffert et les destructions matérielles sont légion. Hôi An est en sursis mais les affaires continuent. Elles prospèrent même, autrement. Demain est toujours un autre jour. On ne peut qu'espérer qu'il soit meilleur.

Je me promène le soir de Noël au cœur de la vieille ville. Une sensation très étrange m'envahit en observant le théâtre des opérations festives dans ce musée à ciel ouvert qu'est devenue Hôi An. Suite aux crues énormes des semaines passées, la cité est méconnaissable mais la fête bat son plein. C'est une scène absolument surréaliste que d'arpenter la principale rue patrimoniale, partant du pont japonais, avec toutes les maisons anciennes occupant les deux côtés, entièrement plongée dans l'obscurité. Les traces de la montée des eaux sont encore visibles même dans le noir. Les portes closes des édifices détériorés, le calme apparent et la rue sombre, me donnent une impression de grande tristesse, avec un sentiment d'abandon et de fatalisme. De dévastation même.

A cent mètres à peine de là le contraste est saisissant. Deux petites rues plus loin, en rejoignant le quai, les lanternes colorées – qui sont la marque de fabrique touristique de la ville – les barques remplies de touristes, la musique techno à fond, les enseignes lumineuses des échoppes et des restaurants, suggèrent un tout autre visage. Les marchands ambulants et les routards titubant, les premiers très sollicités, les second déjà bourrés, prouvent que la ville est plus animée que jamais. Comme pour mieux se voiler la face. Oublier les rues d'à-côté ou justement d'en face, et donner un espoir au futur. Sauf qu'il me paraît assez superficiel. Et à certains égards carrément malsain. Un espoir vain qui rime avec vin. Comme dans le cas de cette immense terrasse de café, où les clients boivent des mousses Tiger et se trémoussent au son d'une pop dépassée.

La consigne qui s'affiche en toutes lettres, sur les chopes et les panneaux, sur les tee-shirts des serveurs, annonce la couleur : « *don't be a pussy, be a tiger* ». Notre univers quotidien est bêtement régi par la publicité et fait l'éloge de la consommation. Souvent sexiste et masculiniste. Ce n'est malheureusement plus une nouveauté depuis belle lurette. En revanche, d'apercevoir attablée à un autre café plus loin, une jeune fille vietnamienne arborant un sweat noir sur lequel est écrit en blanc et en lettres

majuscules, « *man, if I'm not nice, please beat me* », voilà qui me laisse d'abord pantoise puis complètement dégoûtée de la race humaine. Et des femmes pour ce coup-ci. Ecœurée et sidérée, je ne parviens pas à réagir. De toute façon, si j'exprime ma colère, je finis aussi sec – manière de parler – au fond de la rivière de l'autre côté de la rue. Ce n'est certes pas sûr mais très probable.

L'ambiance qui règne sur le quai n'est pas au débat amical ni aux ébats amoureux mais à la performance, à l'arrogance, à l'ignorance et à l'intolérance. Voilà qui rend ma vie trop rance. Les jeunes locaux paraissent plutôt dépassés par les événements alors que la faune internationale célèbre désormais Noël comme un Nouvel An. Cela m'importe peu mais comment accepter de vivre dans ce monde dominé par la peur et la bêtise, la force et la haine ? Vu que les dirigeants de la planète, qu'ils aient été élus ou non, donnent ce mauvais exemple, il est complètement illusoire de penser à un changement positif à court terme.

Je m'évade de cet enfer. Je m'écarte de la foule, je rejoins un vendeur et son charriot avec un étal coloré proposant des jus de fruits, l'exact équivalent de ces *kaki lima* – que je fréquente si souvent en Indonésie – autant pour boire que pour manger. Chez moi, à Bali, un « *pedagang kaki lima* » est un marchand ambulancier qui vend de la nourriture ou des biens dans une petite charrette à roues. Parfois le charriot est fixé à une moto, ou même à un vélo, ce qui est d'ailleurs surtout le cas au Vietnam. Le terme « *kaki lima* » signifie littéralement « *cinq pieds* ». Cinq parce que la charrette compte deux roues, s'y rajoutent un pied d'appui, et bien sûr les deux jambes du marchand.

Comme pour le cas indonésien, ces marchands ambulants sont ultra pratiques, efficaces et omniprésents au Vietnam. Ils constituent d'ailleurs dans toute l'Asie une institution, un authentique trait de la culture locale, mais aussi de l'économie informelle, en servant notamment d'excellents jus ou en offrant des repas abordables, « *sur le pouce* » ou assis sur un banc ou un tabouret. Désormais la vente à emporter est devenue majeure. Présentement, je m'assieds sur une mini chaise, la coutume au Vietnam, placée à côté du charriot. Bien installée dans ce confort sommaire, j'entame une petite discussion avec le vendeur, dès que celui-ci est moins envahi par des clients.

D'abord distant, il se réjouit vite de notre conversation, et s'étonne de rencontrer une jeune indonésienne esseulée. Il me dit ensuite être impressionné par mon vietnamien. Comme souvent, il

me complimente sur mon niveau de langue, alors qu'en réalité je ne m'exprime pas bien du tout. Mais cela fait toujours plaisir. Sachant surtout que pour pratiquer le vietnamien, cela fait un bail que j'ai compris qu'il me fallait être extrêmement motivée. Obstinée même. Toujours est-il qu'au milieu de cette liesse bruyante et anonyme qui nous entoure, ce petit espace de paix et ce grand moment de convivialité, ravivent mon cœur blessé. Ils m'apportent à nouveau de la confiance et même un peu de foi en l'humanité. Rien n'est jamais perdu, c'est ce que je me dis, pour tenir. Me retenir aussi.

Les jours suivants, j'ai bien fait de quitter le flux incessant des visiteurs dans l'hyper centre historique. J'ai boudé la horde touristique mais pas mon plaisir d'aller butiner dans le quartier où je me suis installée, nommé *Cãm Châu*, situé plus l'est, calme et nettement plus authentique. Ainsi, au marché du coin, le *chợ Bà Lê*, en m'exprimant en vietnamien, on ne me répond pas systématiquement en anglais, même si j'ai bien du mal à me faire comprendre. C'est là une autre histoire et mon problème. Pour les carnivores, c'est l'endroit idéal pour déguster deux spécialités typiques de la région : d'abord le *cao lầu*, un plat de nouilles, avec du porc et des crevettes, des croutons et du soja, dont on raconte que la saveur proviendrait de l'eau du puits Bà Lê. Ça tombe à pic puisque c'est précisément là où je me trouve. Dommage pour le coup d'être végétarienne, mais je me rattraperai facilement ailleurs. Il y a ensuite le *bún bò Huế*, une célèbre soupe épicée, préparée à l'aide de nouilles de riz épaisses (*bún*) et de lamelles de bœuf (*bò*), avec une touche savoureuse de citronnelle, et de pâte de crevette fermentée, le *mắm ruốc* (à ne pas confondre avec l'immanquable *nước mắm*, la sauce de poisson fermenté, faite en principe d'anchois macérés avec du sel dans des jarres). Certes, cette recette est originaire de la capitale impériale, plus au nord, mais elle est également très prisée à Hôï An, et un peu partout dans le pays.

Dans leur frénésie insatiable de rénovation urbaine, dans un autre quartier excentré et tranquille, situé lui au sud de la presqu'île de *Cãm Nam*, je relève, un peu surprise, que le nom des rues est hautement évocateur de nos temps modernes rongés par le fric : Michelin, Moët, Hennessy, Hermès, Cartier, L'Oréal ou Bugatti. Sur les plaques, les grandes marques de luxe ont remplacé les grands hommes de l'histoire. Un mal pour un mâle en définitive mais il n'en sort rien de bien. C'est tout l'embarras quand le rêve capitaliste s'immisce dans les moindres recoins de nos vies et

jusqu'aux coins de nos rues du bout du monde. Si les rues sont d'ores et déjà nommées, la plupart des habitations demeurent vides. Le quartier est juste réaménagé, les autorités hésitant encore entre un lotissement populaire et des appartements huppés, entre béton armé et verdure relaxante. Au rythme où vont les choses, je ne me fais guère d'illusions, et contrée communiste ou pas, je parierai que l'option néo-bourgeoise l'emportera aisément sur la version ex-ouvrière.

Le Nouvel An approche. C'est pour l'heure le moment de lever le camp. Essayer de ne pas me retrouver, pile au moment du réveillon, en rade dans la cambrousse, avec un vélo sous le bras et très loin d'une coupe de champagne. Je suis prête pour partir rejoindre Đà Nẵng, via le littoral et les plages, celles du farniente des vacanciers mais aussi celles du débarquement étasunien pendant leur sale Guerre du Vietnam. Il est toujours utile de rappeler que ce débarquement, qui n'a rien d'équivalent avec un 6 juin en France, a eu lieu le 8 mars 1965. Date funeste. Il a marqué l'escalade majeure de l'implication des Etats-Unis dans le conflit vietnamien. Le prétexte a préparé l'arrivée de près de quatre mille Marines dont l'objectif était de sécuriser la base aérienne, le futur point stratégique pour les nouveaux envahisseurs. Preuve s'il en est que ce jour l'armée américaine a officiellement relayé les troupes françaises défaites en 1954. Les Ricains passent d'un rôle de conseil à une intervention directe dans les combats, et ce triste scénario, encore loin des plateaux hollywoodiens, durera jusqu'à la fin de la guerre en 1975.

Aujourd'hui l'heure n'est plus à la Guerre au Vietnam, tant mieux, mais au divertissement grand format, tant pis. Les Américains n'avaient pas besoin de gagner la guerre pour transformer le Vietnam en Disneyland. Puisque Sun World s'en charge à merveille. Perché à 1400m d'altitude, le pont d'Or, nouvelle attraction instagrammable, touristique et architecturale, dans les environs de Đà Nẵng, au cœur des monts Bà Nà, a été inauguré en 2018. Il s'inscrit au sein d'un immense complexe touristique, géré par Sun World, un gigantesque conglomerat vietnamien, en charge également, dans le nord du pays, du business touristique autour du Phan Xi Păng et du téléphérique de Sa Pa.

Ce dernier est légèrement plus long que celui de Bà Nà (6,3 km contre 5,8 km), mais il vient récemment d'être détrôné par le téléphérique de Hòn Thom, sur l'île de Phú Quốc, et long de près de 8 km. Mais quand cessera cette course éperdue aérienne, course

au profit surtout, faisant fi des considérations écologiques, et uniquement fondée sur le fric ?

Le fondateur du groupe a fait fortune en Ukraine avant de revenir, opportunément, dans son pays natal. Tout le secteur et le pont d'Or attirent désormais une majorité de visiteurs, nationaux comme étrangers. Beaucoup de Russes et de Chinois. Piétonnier, ce pont d'Or, avec son design original aux deux mains géantes – réalisées à partir de fibre de verre et de métal – et soutenant une passerelle dorée empruntée par les touristes, porte bien son nom. Avec seulement 150m de long, il est ainsi devenu en quelques années un véritable pont d'or pour engranger les recettes du tourisme dans la région de Đà Nẵng.

Cette récente et immense zone prioritaire en matière de développement touristique me laisse perplexe quant au futur aménagement de ce territoire. Mais comme me l'a répété un cafetier à deux pas du musée Cham : *« vous réfléchissez trop, il faut vivre avec son temps, et puis avec notre passé douloureux, nous autres Vietnamiens préférons penser à l'avenir que de regarder en arrière, quitte à foncer droit dans un mur »*. Ce sympathique tavernier éclate de rire en terminant sa phrase. C'est ce que j'aime par-dessus tout dans ce pays : un incroyable instinct de survie doublé d'une foi indécrottable dans le futur. Nous discutons un peu ensemble. Il s'étonne de mon inquiétude que je pense légitime quant à la destinée globale du monde qui vient. *« Mais vous êtes pourtant indonésienne, vous devriez donc être sur la même longueur d'onde que moi, non ? »*, ajoute-il, un brin mesquin. Je lui rétorque, qu'en effet, je suis bien de nationalité indonésienne, mais également un peu française, en lui délivrant un sourire narquois à mon tour. Sa réponse ne se fait pas attendre : *« ah oui, voilà qui explique tout ! En plus, ça devient compliqué en ce moment, d'être Européenne en général, et Française en particulier »*. C'est compliqué pour tout le monde.

Nouveau fou rire réjoui de la part de mon interlocuteur, et je l'accompagne bien volontiers dans ce partage d'euphorie étrange sur l'Occident en perdition. Il m'offre généreusement un autre café glacé, tout en me félicitant de ne pas oublier mon origine asiatique, avant que nous nous séparons sur des sourires et de bonnes bases de compromis. Le Vietnamien, on a beau dire, il ne lâche jamais rien. Encore plus déterminé que l'Indonésien qui, en réalité, ferait bien de s'inspirer de son frère indochinois de facture marxiste. Même s'il n'en reste plus que le vernis historique.

Quant au Français, une fois qu'il aura remis au placard son arrogance légendaire, il gagnerait à s'inspirer autant de l'Indonésien que du Vietnamien, sans pour autant jeter le bébé avec l'eau du bain. A savoir un certain esprit humaniste aujourd'hui particulièrement malmené. Pour ma part, je tente humblement de combiner ce que je crois être le meilleur de l'Asie et de l'Europe, dans un panachage à la fois personnel, unique et engagé. Il faut bien essayer d'avancer.

Déjà sur le trajet entre Hôi An et Đà Nẵng, je renoue avec l'optimisme qui me caractérise. J'apprécie dès mon départ le fait qu'enfin « *cesse la pluie* », comme le chante Anggun, puis je croise des buffles surmontés d'aigrettes qui me rappellent ceux de mon bled à Bali. Même le soleil vient s'inviter dans la partie. Gâchée pendant un petit quart d'heure par un camion-poubelle qui me devance et m'intoxique fortement. Je dois m'arrêter, brièvement, pour laisser passer à la fois le convoi d'ordures et l'odeur fétide. Je repars la fleur au fusil rejoindre pacifiquement la plage où la guerre américaine est entrée dans sa phase la plus meurtrière. La paix maintenant n'est pourtant plus qu'un vœu pieu, en Israël comme en Ukraine. Ou ailleurs. Mais au Vietnam elle tient bon. Ne pourrait-on pas en tirer une leçon collective ?

Avant de longer « *China Beach* » – un surnom maladroit donné par les soldats américains à la plage de Mỹ Khê durant leur Guerre du Vietnam, car elle servait de base du programme *Rest & Restauration* pour les GI's – je tombe sur une immense « *stone factory* » où sont sculptées des statues de tous types. J'aperçois Quán Âm rayonnante de blancheur, des animaux de la mythologie hindoue, un buste en l'honneur de l'Oncle Hô, un Bouddha géant et compatissant, des œuvres énigmatiques et contemporaines, même des colonnes doriennes et corinthiennes grecques, une vraie caverne d'Ali Baba en version statuaire. Cette pléthore d'œuvres, géniales ou grossières, c'est selon, donne à l'usine d'art des airs de parc d'attraction culturelle.

Plus attrayant, dans le même secteur, j'opère une halte notoire pour aller revoir les Montagnes de Marbre. Au fil du temps, celles-ci ont été encerclées par une grande ville-pieuvre, devenue tentaculaire, obsédée par une furie immobilière qui a fini par considérablement dégrader l'ancien beau paysage « *naturel* ». Mais, fixées dans la roche et tributaires d'un statut sacré, les cinq collines tiennent vigoureusement le coup.

Situées à moins d'une dizaine de kilomètres au sud de Đà Nẵng, ces cinq collines de calcaire et de marbre qui composent les Montagnes de Marbre (Ngũ Hành Sơn) font référence – comme le prouve leur dénomination – aux cinq éléments vitaux : *Kim* (métal), *Mộc* (bois), *Thủy* (eau), *Hỏa* (feu) et *Thổ* (terre). La colline principale et la seule ouverte aux visiteurs est Thủy Sơn, ou la montagne de l'eau. En vérité, tout le site est un haut-lieu de pèlerinage bouddhiste. Il abrite une quantité de grottes et de pagodes, certaines nichées à flanc de montagne.

D'habitude, la fréquentation des cavernes lugubres et flippantes n'est pas du tout une de mes activités favorites. Mais la grotte Huyền Không, où jaillit une lumière naturelle, transperçant par magie le plafond, pour éclairer des statues du bien-nommé l'Illuminé, relève pour moi davantage de l'expérience mystique que touristique. Si pas la foule sur place.

Tandis que la grotte Âm Phủ, correspondant elle à la catégorie flippante, me délivre, si l'on peut dire, une vision bouddhique peu pudique de l'enfer, guère rassurante et bien entendu propice à de sacrés cauchemars quant arrive la nuit. Au cœur des ténèbres, j'avance craintive sur le chemin des âmes, contrainte de traverser les dix cours qui mènent à l'abîme. En route vers le jugement, des sculptures effrayantes décrivent les punitions des péchés, comme pour mieux me mettre dans l'ambiance. Mais pas à l'aise, alors que règne en ce lieu un malaise évident. J'ai plutôt le sentiment de vivre mon apocalypse maintenant. Et la remontée ardue via l'escalier bien raide, supposée baliser mon chemin vers le ciel-paradis, n'arrange pas le destin karmique entrepris dans mon voyage au bout de l'enfer. Je soufflerais volontiers l'idée qu'on pourrait faire une floppée de films avec cette grotte infernale, y compris sur la Guerre du Vietnam, puisqu'elle a servi comme cachette – refuge pour le repos et hôpital de campagne – pour les combattants du Việt Cộng.

Pour dévaster encore davantage cet environnement, déjà très éprouvé par l'urbanisme qui le grignote, un ascenseur panoramique est désormais disponible pour les fainéants argentés, permettant d'éviter de grimper les 156 marches, menant au premier niveau. Cela me fait aussitôt penser à un autre ascenseur aberrant, construit à Bali, à Nusa Penida plus exactement. Les autorités vénales ont presque réussi l'exploit de gâcher l'une des vues les plus extraordinaires de cette île.

Mais rien n'est jamais perdu. Et il est heureux de savoir que l'indignation collective et absolument justifiée paie encore. Ainsi, en novembre 2025, devant les violations réglementaires et la pression publique, le gouverneur de Bali a définitivement suspendu le projet d'ascenseur en verre sur l'île de Nusa Penida. Mené par un consortium chinois, il aurait facilité l'accès à la plage paradisiaque de Kelingking, qui s'atteint aujourd'hui péniblement via un chemin escarpé. Mais ce projet inepte aurait dénaturé complètement tout ce magnifique environnement. Les touristes chinois qui, à la suite des influenceurs (véritables avant-gardes des dégâts touristiques imminents), commencent à affluer massivement à Nusa Penida, devront rester en haut de la falaise ou faire preuve de patience et d'effort pour descendre. Pas en enfer mais au paradis. A Bali l'ordre du temps et du monde se fait quelquefois à l'envers. Paradis ? Oui, enfin s'il n'y avait pas une horde de touristes en train de faire la même chose. Mais on ne descend pas au paradis comme à la mine. La première descente convoque le rêve, la seconde recourt au réel. Qui de nos jours souhaite encore se frotter aux dures réalités ?

Je ne sais pas si l'enfer est pavé de bonnes intentions, mais en dépit de ma bonne humeur, lorsque je déboule à vélo au centre de Đà Nẵng c'est une autre forme d'enfer terrestre qui m'attend : une ville partout en chantier. De prime abord, je ne suis guère séduite par cette cité engagée dans une course sans fin vers le pire de la modernisation. J'ai deux choses en tête : revoir le superbe musée Cham et flâner sur la longue plage afin de constater l'étendue de sable et des dégâts immobiliers.

Avec mon deux-roues, je passe devant la cathédrale, de couleur rose pâle, située presque en face du marché Hòn (*chợ Hòn*), avec ses marchands de temple commercial, très prisé par les visiteurs asiatiques. Ce marché à plusieurs niveaux est vraiment trop touristique et pue l'arnaque dès l'entrée. Très peu pour moi. En mécréante curieuse, je préfère visiter cette église rigolote, officiellement la cathédrale du Sacré-Cœur, une sorte de mixte bizarre entre un château de Bavière et un palais de chez Disney, à la mode franco-annamite. Les Vietnamiens l'appellent soit *Nhà thờ con gà* (l'église du coq) soit tout simplement *Nhà thờ Đà Nẵng* (l'église de Đà Nẵng). Le rose pâle est pourtant bien sa marque de fabrique inéluctable.

Sa peinture pastel, qui ferait rougir de plaisir la rose Barbie, ainsi que son coq girouette placé au sommet du clocher,

n'empêchent pas cet édifice centenaire – construit en 1923 – d'être reconnu pour son architecture gothique. Sa présence s'avère toutefois assez anachronique au milieu de cette cité qui semble convaincue de faire table rase de son passé. Surtout que derrière ce lieu de culte s'élève un building appartenant à une banque, un édifice à la fois plus haut et plus moderne. Il apparaît évident que dans la téméraire bataille qui oppose le pouvoir spirituel et le pouvoir financier, le second l'emporte par KO. Heureusement que non loin d'ici, « *Lady Buddha* » renverse momentanément la tendance, prônant la compassion plutôt que l'accumulation, préférant la sobriété à la voracité, même si la lutte semble vaine, et que tout ce cirque ressemble à du sursis.

La France possède une vieille histoire, douloureuse, avec cette ville. Les colonisateurs débarquent à Tourane – l'ancien nom de Đà Nẵng – en 1858. S'en suit un siège de la ville de près de deux ans, qui a été baptisée Tourane après une bataille navale gagnée contre les Vietnamiens. En réalité, ce sont des troupes franco-espagnoles, commandées par l'amiral Charles Rigault de Genouilly qui ont pris la baie de Tourane. Une victoire au goût de sang et amère pour les autochtones, car elle marque le début officiel de la colonisation française en Indochine. Et la fin des seigneurs féodaux vietnamiens et des dynasties impériales qui régnaient, en totale impunité et en bons despotes, depuis des siècles sur ce territoire.

L'histoire va ensuite s'accélérer et se dégrader avec les durables conflits armés dont les vestiges restent visibles et les cicatrices vives de nos jours. Depuis 1997, Tourane a vécu, et l'appellation Đà Nẵng pour désigner la ville est devenue officielle. A l'heure actuelle, la colonisation et la guerre semblent loin, tant le chantier gigantesque qui transforme et défigure la cité occupe tous les esprits. Quant aux touristes actuellement ciblés, le futur n'est plus européen mais russo-asiatique. Adieu l'Occident du passé et dépassé, et *good morning Vietnam for Russia, China, India & others* ! Le monde change à très grande vitesse, les Européens ne le comprennent pas et les Américains le comprennent très mal. C'est mal barré. Ici, dans le viseur, les Russes se placent en première ligne. En effet, Đà Nẵng s'affiche désormais comme une excellente alternative à Phú Quốc, à Mũi Né, et même à Nha Trang, la plaque tournante actuelle, pour la clientèle russe. Certes, les enseignes en cyrillique ne sont pas encore légion, mais cela ne devrait pas tarder, d'ailleurs les touristes occupent déjà la place.

L'année 2026 qui s'ouvre sera décisive : les vols charters sont facilités, la ville renforce la coopération économique et culturelle, les projets d'investissements fleurissent (usine d'assemblage Gaz, par exemple), les anciens liens d'amitié soviéto-vietnamiens sont consolidés, les accords politiques et les partenariats signés. Si le retour des Russes au Vietnam a repris dès la fin de l'épidémie du Covid, la situation s'est récemment emballée. Des offres et infrastructures attrayantes, le soleil et la mer, et même la guerre en Ukraine, sont des facteurs ayant chacun joué leur rôle dans cette affaire. Tout est prêt et fait pour que le cru 2026 voit une très forte affluence touristique d'origine russe sur tout le littoral vietnamien. Pour le meilleur peut-être et pour le pire c'est sûr. J'espère seulement que les Vietnamiens parviendront à tirer leur épingle du jeu.

Je marche, pensive, dans les rues et avenues de Đà Nẵng, en imaginant traverser un vaste chantier infini. Au milieu de quelques perles, un vendeur de jus de fruits devant sa cariole, une épicerie locale adossée à un café branché, et même un restaurant indien, la cité ne brille pas sous un charme évident. En dépit des efforts de la municipalité qui aménage sans arrêt le front de mer et sa longue plage. Ou en offrant au regard des visiteurs le pont du dragon et de beaux édifices religieux. Dans toute grande ville on trouve toujours de tout au cœur du néant.

Surtout, il y a un musée fabuleux, pour les amateurs d'art ancien et pour tous les curieux en quête d'émerveillement. Le Musée Cham. A lui seul il justifie un arrêt à Đà Nẵng. Je redécouvre ce musée, ma cinquième visite tout de même, avec un immense plaisir. Il est incontestablement l'un de mes deux musées préférés de tout le Vietnam, à ex æquo avec le Musée d'Ethnographie à Hà Nội. De son nom exact, « *Musée de la Sculpture Cham* », celui-ci, récemment rénové, a été imaginé par l'Ecole Française d'Extrême-Orient, notamment l'archéologue Henri Parmentier, dès 1902.

Il a ensuite été inauguré en 1915, dans la ville alors dénommée Tourane, et sous contrôle français. Auparavant connu sous le nom de « *Jardin de la sculpture* », l'art du Champa s'y déploie avec majesté. Des œuvres majeures s'offrent à ma vue : de belles statues de Shiva sous toutes les postures (assis, debout, dansant), d'autres non moins prestigieuses de ses épouses Parvati, Durga, Kali, et notamment Uma pour le peuple Cham, ne manque que Shakti sur la liste.

J'apprécie tout particulièrement les nombreuses apsaras ou danseuses célestes, les représentations de Ganesh et de Garuda qui me transportent illico à Bali, l'original « *guerrier volant* », ou encore les bas-reliefs montrant ici des lutteurs au combat et là des joueurs de polo. Et une magnifique statue de la bodhisattva Tara, un imposant autel sculpté de Trà Kiệu. Première capitale administrative du Champa, du IV^e au IX^e siècle, Trà Kiệu portait initialement le nom de Simhapura, signifiant « *Cité du Lion* ». Comme Singapour ou Singaraja au nord de Bali. Séparés seulement d'une dizaine de kilomètres, les deux « *capitales* » n'en font en réalité plus qu'une seule divisée en deux spécialités : Trà Kiệu était la capitale politique et administrative, dès le IV^e siècle les rois y siégeaient, tandis que Mỹ Sơn représentait la capitale religieuse et spirituelle, centre intellectuel et lieu de culte à Shiva. Je tombe toujours autant sous le charme en visitant ce musée. Mais cette fois-ci, c'est beaucoup, vraiment beaucoup, plus fort encore.

Ce n'est pas à cause des Cham mais de Tâm. Une apsara bien réelle et vivante qui traîne dans le musée avec derrière elle six touristes ébahis autant par les figures antiques que par leur guide du moment. J'en suis toute retournée d'apercevoir pareille créature de rêve dans ce lieu chargé. Heureusement que l'essentiel de ma visite est terminé car je suis désormais incapable de raisonner correctement. Mon cœur a pris la place du cerveau ce qui n'est pas toujours du meilleur effet. Surtout si je multiplie les bourdes à l'encontre de l'intéressée qui ne sait pas encore qu'elle n'est pas ma proie mais ma voie. Je me ressaisis. Je tente d'éviter de montrer mon trop-plein d'émotions. Mon désir trop ardent et déjà débordant. Je la suis, elle et son groupe, à la trace. Pas vraiment discrètement.

Ça m'est totalement impossible puisque la passion a entièrement pris les devants de mon action. Je remarque l'inscription « *Tâm* » sur le badge qui virevolte entre ses deux petits seins. En l'observant discrètement dans ce coin du musée où j'entends le doux son de sa voix déblatérer sur la nature de Shiva, j'essaie de me calmer. Je me demande ce que je fous là, et plus encore comment je vais procéder pour attirer l'attention de cette déesse tombée du ciel. La première fois qu'une apsara quitte son univers pour me tomber dans les bras. Pas encore. Mais j'en rêve déjà. L'amour est aussi de la torture. Alors, pour reprendre mes esprits, tout en la scrutant du coin de l'œil, je fredonne en sourdine « *Fille du Vietnam* », ce vieux morceau punk de Molodoï,

parfaitement approprié à la présente situation. Avec l'espoir fou que cette moderne apsara superbement en chair et en os vienne au plus vite hanter mes nuits. Đà Nẵng ne me fait guère rêver. Mais cette fois-ci, cette cité moderne en chamboulement permanent m'offre sur un plateau en or un chantier de l'amour fabuleux.

Tellement indiscrète, Tâm finit évidemment par me calculer, devant une statue de Sarasvati, de loin elle me sourit, et je perds tout contrôle. Du coup je fonce au milieu de son groupe et je m'excuse d'interrompre leurs échanges : *« excusez-moi, je vois que votre guide évoque la déesse Sarasvati, et cette statue me rappelle Bali d'où je viens, et où elle est fortement vénérée pour tout ce qui relève de l'éducation ; et si vous le permettez, je souhaitais simplement demander à votre guide si cela était aussi le cas au Vietnam ou pour les Cham ? Merci à vous et désolé pour le dérangement »*. Whouah. C'est du n'importe quoi, ça rame et c'est vraiment ras les pâquerettes.

L'amour me porte et m'emporte. Vers des rivages inconnus, certes, mais au moins j'essaie. Depuis toute petite, déjà bornée, j'ai toujours été convaincue que la vie méritait d'être vécue car l'impossible pouvait devenir possible. Je ne sais ce qui à ce moment se tramait dans la cervelle de Tâm mais, une chose est sûre, elle m'adresse un énorme sourire qui manque de me faire chanceler. Avant de me lancer : *« oui, ici Sarasvati conserve de l'importance, mais ce n'est pas comparable à chez vous à Bali, j'ai pu m'en rendre compte lors d'un voyage sur vos terres ! Nous faisons une pause dans cinq minutes et si vous voulez j'aimerais bien échanger avec vous »*. Incapable de sortir le moindre mot de ma bouche, j'approuve d'un hochement de la tête, à la mode quasi indienne. Ce qui la refait sourire. Et moi je dois me contrôler. Ne pas craquer en permanence, ce n'est pas humain, et douloureux pour le cœur. Voilà comment j'ai rencontré Tâm au Musée Cham de Đà Nẵng qui, dorénavant, sera définitivement un lieu gravé dans ma mémoire. Quoi qu'il advienne.

Tâm et moi échangeons ensuite des propos de circonstances, de belles intentions, mais aussi des regards carrément tendres et nos coordonnées mails. Absente des réseaux sociaux et allergique au tout-numérique, je craignais décourager Tâm, mais au contraire, elle me dit être ravie que je ne sois pas collée en permanence à mon écran de téléphone. Je lui réponds dans la foulée : *« oui, sauf parfois pour faire des photos, comme maintenant, pour un selfie avec nous deux »*. On se marre. C'est dans la boîte, comme on

disait au siècle dernier, et j'en suis comblée. On passe au tutoiement. N'est-ce pas adorable, voici qu'elle me cherche avant même qu'on ait fait réellement connaissance : « *tu fais déjà une photo-souvenir alors qu'on aurait pu boire un verre ensemble, rien que nous deux, dans une heure, en fin d'après-midi, non, c'est vraiment dommage* ». Je réplique du tac au tac : « *c'est une idée, je vais y réfléchir, hum, c'est tout réfléchi* ». De suite, elle m'embrasse sur la joue, tendrement, je lui fais un câlin, tendrement, on se déclare mutuellement de nouvelles amies, elle rajoute « *connectées dans la vie et pas sur la toile* », et on rit ensemble à nouveau. On vient de noter que nous sommes le 30 décembre. Et que le lendemain soir, elle comme moi, n'avons strictement rien de prévu...

Manifestement on s'en fout de nous mettre sur notre 31, mais là l'occasion en vaut la chandelle. Elle rejoint son groupe et me donne rendez-vous une heure plus tard – une fois les touristes sous leur douche avant d'aller dîner – dans un petit café alternatif au cœur du quartier un peu plus animé où les travaux publics n'ont pas encore tout démolé. Nous avons passé deux heures ensemble à nous raconter nos vies. Nos espoirs et nos inquiétudes, nos succès et nos échecs, la vie tout simplement. D'entrée de jeu, notre amitié s'épanouit à vitesse grand V, en allant explorer des sentiments plus profonds. Elle se confie à moi comme si on se connaissait depuis toujours.

Célibataire depuis six mois, elle a quitté un mec insupportable mais trop beau. Le piège classique lui dis-je, ce qui ne la console pas trop. Elle poursuit en me disant comment il lui faisait du chantage affectif et à quel point elle était dans une spirale horrible, en train de sombrer, jusqu'à en perdre son identité et surtout ses rêves et ses envies. Une amie l'a aidée à prendre conscience de l'emprise qui la tuait à petit feu. Elle me fixe du regard et sourit en m'expliquant : « *j'ai réussi à le quitter ce connard et je lui ai dit en face tout ce que je pensais de lui, en gros c'était cathartique et libérateur* ». Je la félicite et l'embrasse tendrement dans le cou. Elle m'enlace longuement ce dont je ne me lasse que lentement. On rit et on pleure. Parfois c'est un peu la même chose. Même sensation. Lorsque je lui raconte ma séparation d'il y a un an environ avec un mec toxique, comme le sien donc, la sororité se met en place naturellement. Pas l'union de deux victimes inconsolables mais la fusion de deux combattantes de la vie.

Cette même expérience désagréable voire dangereuse transforme, devant nos tasses de thé au jasmin, notre brève relation amicale en quasi relation familiale, entre sœurs, la sororité chevillée au corps. Sauf que le désir qui frappe à la porte de ce dernier va encore entraver les scénarios pendant les jours à venir. Pour l'heure, avec tendresse et sagesse, Tâm et moi on s'embrasse encore sur nos joues, avec retenue mais déjà amoureuxment, en faisant mine de ne pas nous en apercevoir. Elle doit repartir pour dîner avec ses clients et elle me donne rendez-vous pour la fête le lendemain, le 31 décembre, après le repas de midi. On se retrouvera sur le front de mer dans un café puis on avisera. Heureusement que ses touristes ne célèbrent pas le réveillon avec elle. Pour eux c'est quartier libre festif, pour Tâm et moi c'est quartier rouge de plaisir. La vie est parfois belle. Si belle qu'elle peut exploser à tout moment.

Ce soir du 30, après ce torrent d'émotions fortes, après un repas frugal et en solo, je suis allée me réfugier dans ma piaule, excitée comme une puce, je n'arrête pas de penser à ma rencontre le lendemain avec Tâm. La Terre peut bien s'arrêter de tourner mais je ne peux manquer ce super *date* amoureux pas comme les autres. Exceptionnel même. Je le pense très fort.

Il est 11h du matin le 31. Un mail arrive dans ma boîte. Panique à bord. C'est elle qui m'écrit. Bref instant effrayant. Rendez-vous est pris sur le front de mer déjà en ébullition, « *mais avec deux heures de retard en raison des clients à accompagner ; désolée ma douce amie, à très vite quand même, à 15h promis* ». Je respire. Et j'adore la seconde phrase. Je reverrai donc Tâm, dans trois heures, quand elle se sera enfin débarrassée de son groupe – des Français en outre, pas les plus faciles à gérer – qu'elle se doit encore, sur le coup de 13h, d'escorter à l'aéroport. Comme elle le ferait pour des ados dissipés qui partiraient pour la première fois en colonie de vacances. Maudits touristes qui retardent ainsi mon idylle magnifique. Mais c'est aussi un peu grâce à eux que j'ai croisé Tâm au musée. Rien n'est simple dans la vie. Comme en amour.

On se retrouvera sur la plage à l'endroit où en soirée un méga spectacle laser et des concerts pop sont annoncés. On y sera toutes les deux, enfin je le suppose. Et main dans la main.

Pile à l'heure, Tâm arrive au lieu de rendez-vous. On sirote un café et on décide de longer à pied l'interminable plage, en direction de l'énorme statue de « *Lady Buddha* » à la blancheur

immaculée, qui semble nous attendre sept kilomètres plus loin, dans la péninsule de Son Tra. Perchée en haut d'une colline, le bodhisattva représente en fait Quán Âm, la déesse de la Miséricorde. Haute de 67m, elle est la statue bouddhique la plus élevée de tout le pays. Détrônant même l'immeuble bancaire à côté de la cathédrale. Rare victoire du spirituel sur le matériel, de la compassion sur la prédation. On en profite. On marche sur le sable chaud et vers la déesse, Tâm me prend la main ce que je n'osais pas encore faire. Mon cœur s'emballa et je voudrais que cette longue promenade ne s'arrête jamais. On se repose, un café à la main acheté au vendeur ambulancier, devant une statue d'un Bouddha rieur, installé au pied de Quán Âm. On continue à parler et à apprendre à se connaître.

Elle est bouddhiste et moi hindoue, toutes les deux plutôt croyantes, si l'on veut, mais pas vraiment pratiquantes. Voilà pour commencer un excellent point commun qui nous évitera d'emblée des controverses stériles sinon débiles autour de la religion. Et comment elle entrave souvent notre quotidien. On pourra plutôt disserter sur le féminin sacré qui nous anime dans nos parcours spirituels respectifs. Avec une approche asiatique et non pas occidentale qui dérive vite vers de l'ésotérisme de bazar et du développement personnel. Et son marché de dupes.

Elle est très impressionnée par mon périple à vélo, et me surnomme « *la jolie guerrière balinaise* », ce qui me ravit à merveille. Fille du nord, elle me parle de sa famille et de son passé, mais avec beaucoup de légèreté, m'expliquant qu'à part l'épisode désastreux avec son ex mec, elle a toujours été heureuse et a pu faire ce qu'elle voulait dans sa vie. Approchant comme moi de la trentaine, elle est persuadée que le mieux à faire, en ces temps troubles à l'échelle mondiale – climatique et géopolitique – est de vivre sa vie et ses rêves autant que possible. Quitte à se brûler les ailes. Plutôt Icare que rester à terre. Je précise à Tâm qu'elle est au moins aussi guerrière que moi-même si elle roule à moto et moi à vélo. Après des gestes tendres et des paroles douces, nous rebroussons chemin en direction de la scène près de la plage où la fête débute bientôt. La foule est nombreuse.

Mais il nous reste pas mal de marche et assez peu de temps. Un fois arrivées au cœur de l'événement, la nuit est tombée et le public est présent pour le passage de l'an. J'ai l'impression que tout Đà Nẵng s'est donné rendez-vous ici en même temps. Bruit et fureur, on ne s'entend plus causer.

Musiques indigestes, fumigènes gênants, lasers impressionnants, publicité partout et sobriété nulle part. Les écrans géants déversent des vidéos sur la ville à voir et sur la bière à consommer, puis arrivent sur scène les stars de la soirée. Deux jeunes produits de la télé-réalité, que le public connaît visiblement très bien, ils chantent à tour de rôle. Une fille bien sexy et un gars type K-pop s'émoustillent devant une foule en liesse, bientôt en transe. Qui chante à haute voix. Jeux du cirque pendant que la planète déchante à bas bruit. Néron et nez rouge. Pulsions de mort et instinct de survie. Fin du monde et faim de vie. Mais gare. A n'y prendre garde on n'aura pas l'euthanasie mais juste les nazis.

Tâm et moi, on se demande ce qu'on fait là. On en convient que ce constat lugubre fait partie de la vie, alors on résiste et on reste, pour vivre l'ambiance du moment. Surtout qu'on est toutes les deux coincées au milieu d'une meute proche de l'émeute de plus d'un millier de personnes. Impossible de s'extirper de cette foule en délire. Patience. Franchement on s'en accommode très bien : l'occasion pour nous, en plein brouhaha et super cohue générale, de s'effleurer, se toucher, se câliner, s'épauler, se donner la main et même s'embrasser discrètement. Pas sur la bouche, il ne faut pas trop rêver.

Chaque chose en son temps. Notre retenue conjointe alors que notre envie d'amour est flagrante est à l'image de notre relation en gestation, respectueuse et altruiste. Nous nous quittons avec beaucoup d'embrassades et de mots doux, en se promettant non seulement la bonne année à minuit – où pour la première fois nos deux bouches se rencontrent faisant exploser nos cœurs davantage encore que les pétards – mais de se revoir dès le lendemain. Enfin ce même soir car il est déjà 2h30 du matin. Cette nuit a été aussi platonique qu'érotique, un beau mélange, propice à l'éveil de tous les sens en émoi, quand il est pleinement et mutuellement consenti. Ce qui fut le cas.

Ses prochains clients ne viennent que dans une semaine. Une aubaine. Une semaine d'amour et de vacances pour Tâm et pour laisser venir. Cette annonce me rend également folle de joie. On a donc convenu avec un immense bonheur mutuel de se revoir le soir même à Lăng Cô. Et de partager une chambre d'hôtel dans cette station balnéaire. J'enfourche ma monture et je pédale jusqu'à destination, en franchissant, à mi-chemin, le fameux Col des Nuages (Hải Vân). Tâm, de son côté, va pouvoir écouter de la musique en prenant le bus local pour rejoindre Lăng Cô, via le

gigantesque tunnel qui, belle prouesse technologique, fait depuis peu la fierté des Vietnamiens.

Ma nuit fut trop courte. Remplie de jolis songes sensuels. Réveil forcément un peu brusque et départ en trombe. Tandis qu'à peine partie, je pédale déjà à fond, ma tête reste dans les étoiles et les jambes accrochées à mon cou. La forte libération de dopamine, hormone du désir autant que du plaisir, s'accroît jusqu'à envahir tout mon corps, accélérant toujours davantage ma passion amoureuse toute naissante et déjà radicale. Si le moral est au beau fixe, la pente est raide et la poussière aveuglante. Je dois descendre de mon destrier pour le pousser sur plusieurs kilomètres. C'est plus sage. Le Col des Nuages se fait désirer. Lui aussi. C'est décidément dans l'air du temps de se laisser désirer surtout que la météo entend s'y mettre aussi. Un peu de pluie et du beau temps. Mon vélo aussi tient la barre. Ce n'est pas du tout le moment de crever en route alors qu'une amoureuse magnifique m'attend au prochain port.

Indiscutable merveille technique, situé entre les villes de Đà Nẵng et de Hué, le tunnel de Hải Vân est le deuxième plus long tunnel d'Asie du Sud-Est, et le plus long du Vietnam avec 6,28 km. Interdit aux motos et vélos, il a réduit drastiquement le temps de trajet entre les deux cités. Surtout, en ce qui me concerne, il a permis de rendre le trafic routier beaucoup plus fluide et moins dangereux pour ceux qui empruntent – comme moi – l'ancienne route, plus pittoresque, mais réputée comme avoir été jusqu'à récemment, l'une des plus dangereuse du pays. Du coup mon plaisir a été décuplé sans les camions habituels

En haut du Col des Nuages, par temps clair, le paysage est absolument somptueux. D'un côté la belle côte déchiquetée avec au bout Đà Nẵng et de l'autre la longue plage de sable blanc de Lăng Cô. En un mot, magnifique. Surtout à vélo. Sans nul doute, le plus beau tronçon de voyage, la route serpente le long de la mer, la forêt et la verdure dominant encore le paysage, en contre-bas criques et plages rivalisent de beauté. Avec un seul bémol mais il est de taille : des travaux dantesques sont en cours pour aménager tout ce littoral, pour en faire une énième Riviera touristique, sans âme et sans aucun doute réservée aux plus privilégiés. En attendant les bulldozers et les pelleuses sont déjà en action et dénaturent cet environnement exceptionnel. Comment arrêter ce massacre annoncé ? Lutter conjointement contre la corruption et le tourisme. Le souci c'est que personne ne s'attaquera à court terme à ces deux

fléaux. A l'exception notoire de KLB dans les colonnes du *BBB* et de quelques saltimbanques libertaires qui n'ont pas froid aux yeux.

A la sortie de Đà Nẵng, j'emprunte d'emblée une étroite piste cyclable coincée entre un mur à gauche et la voie ferrée à droite. Il se trouve qu'un train a eu la soudaine idée de passer à toute blinde et à cet instant précis, me laissant dans un état de sidération totale, et de frayeur ensuite. Une fois la bête humaine passée le calme revient comme si de rien n'était. Je suis presque soulagée de retrouver la voie principale avec ses insupportables camions et bagnoles dont le principal passe-temps consiste à klaxonner à tout bout de champ en plus de rester sur la route.

Avant la montée vers le col, et après une soupe consommée au bord de la route, je longe la plage avec une vue panoramique sur une centaine de bateaux-paniers dont l'aspect traditionnel contraste avec l'hyper modernité des gratte-ciels en arrière-plan. Plus loin, accosté sur le rivage, un joli bateau-temple attire mon attention : richement décoré avec des sculptures colorées en céramique représentant des dragons et des poissons, il comprend des autels et des statues de divinités. Je reconnais principalement la déesse de la mer Mẫu Thoải (ou Mère de l'eau), l'une des déesses-mères des Trois Mondes, honorée pour les fleuves, les lacs et la mer. Elle est majeure pour les pêcheurs et aussi pour les agriculteurs, aux côtés de Mẫu Thượng Thiên (ciel) et de Mẫu Thượng Ngàn (montagne et forêt). Mẫu Thoải est souvent associée à la déesse bouddhiste chinoise Matsu, populaire au Vietnam, sollicitée pour le culte des pêcheurs, protectrice des marins et tout à fait intégrée dans le système spirituel vietnamien. Je suis fascinée par l'importance que revêt le culte des déesses-mères (Mẫu), avec son cortège de traditions locales, de festivals saisonniers, de rituels de possession – impliquant musique et danse – pour quémander santé et prospérité. Je constate l'importance des lieux de culte dédiés aux divinités féminines au Vietnam.

En plus elles sont nombreuses. Thiên Hậu est une autre déesse de la mer, également très importante dans les croyances vietnamiennes et chinoises, mais ses caractéristiques divergent de celles de la déesse-mère Mẫu Thoải. Ainsi, Thiên Hậu est une divinité originaire du Fujian (Lin Mo, en Chine). Elle est vénérée comme la déesse patronne des pêcheurs et des marins, capable de secourir les personnes en détresse en mer. Son culte est populaire dans les zones côtières ainsi qu'au sein des communautés chinoises d'Asie du Sud-Est. Tandis que Mẫu Thoải, surnommée « *la mère*

du Réconfort », représente l'un des Quatre Palais de la Sainte Mère, celui qui gouverne le fleuve et le monde spirituel, associé à la croyance des Trois Royaumes chinois et des Quatre Royaumes du peuple vietnamien.

Pour m'y retrouver un peu mieux, car je suis loin de mon univers hindou-balinais, j'en apprend davantage sur cette histoire en partie légendaire : d'un côté, les Trois Royaumes chinois (Wei, Shu, Wu) étaient des Etats rivaux luttant pour le contrôle de la Chine après la chute des Han (au III^e siècle), connus pour les intrigues et autres héros du roman historique éponyme. D'un autre côté, les Quatre Royaumes dans le contexte vietnamien ne désignent pas des entités politiques unifiées de cette époque mais plutôt les fameux royaumes antiques précurseurs (Văn Lang, Âu Lạc). Ils signalent l'évolution vers les premières dynasties, comme la dynastie Ngô (Đại Việt) après les dominations chinoises, des dynasties qui vont symboliser la lente mais irrémédiable construction d'une identité vietnamienne face à l'influence chinoise durant au moins un millénaire. En résumé, Mẫu Thoải est vietnamienne et Thiên Hậu chinoise, mais les deux déesses sont vénérées au Vietnam. Sur ce sujet au moins, la Chine et le Vietnam – contrairement au durable conflit autour de la souveraineté sur les archipels des Paracels et des Spratleys en Mer de Chine méridionale (pour les Chinois) ou en Mer de l'Est (Biển Đông, pour les Vietnamiens) – s'entendent en parfaite harmonie.

Durant ma pénible ascension cycliste, des travaux d'aménagement de la chaussée me font bouffer de la poussière sur une bonne distance, contribuant rudement à me compliquer encore davantage l'expédition du jour. Peu à peu, la brise disparaît, et la poussière n'est plus qu'un mauvais souvenir. La vue se dégage et le paysage devient époustouflant. Magie du voyage. Je m'arrête pour boire de l'eau quand un bébé serpent se manifeste sur le muret sur lequel je suis adossée. Vert criard et joliment tacheté, le minuscule reptile est d'une beauté inouïe. Mais mon geste d'empathie ne va pas aller plus loin que ce bon mot et je reprends ma route. Courageuse mais pas inconsciente.

Des autels, bouddhistes, taoïstes ou autres – agrémentent les bords de route. Des modestes pagodes s'érigent à flanc de montagne, entre deux cascades, ou en pleine verdure. Certaines pagodes sont incrustées dans la roche, devant la route, laissant entrevoir une quantité importante d'offrandes déposées par les fidèles. Comme à Bali, il s'agit avant tout, de pouvoir voyager

sereinement, d'être protégés au mieux des mauvais esprits qui rôdent ou menacent. Des statues de l'empereur de Jade et de divers bodhisattvas saluent les usagers de cette route, aujourd'hui essentiellement à vocation touristique. Et tant mieux. Du sursis pour une nature maltraitée.

Après d'ultimes tournants spectaculaires, je vois enfin le bout de mon tunnel (qui n'en est pas un contrairement à celui qu'a emprunté Tâm ce même jour) en parvenant en haut du col où stationnent des bus garés en face des gargotes. Et des vestiges des fortifications du passé. Le sommet du Col des Nuages (Hải Vân) marque une frontière symbolique : la transition géographique et climatique entre le Centre et le Sud du pays. Elle symbolise la séparation entre les anciens royaumes du Đai Viêt et du Champa, avec ces paysages montagneux – longtemps impénétrables – descendant vers la mer. Je rappelle que le Đai Viêt était l'appellation officielle du Vietnam pendant la longue période allant de 1054 à 1804. Une époque caractérisée par l'autonomie, la prospérité et l'expansion territoriale des dynasties féodales.

Route éminemment stratégique et historique : je m'accorde une pause une fois arrivée au sommet. Vitale. Heureusement car je suis claquée. Je profite pour découvrir les anciennes fortifications, notamment la porte appelée Hải Vân Quan (littéralement « *la Porte des Nuages Océaniques* », construite en 1826, pour protéger Hué). J'apprécie la poésie du nom même si la réalité sur le terrain fut certainement plus effroyable. Cette porte constitue un vestige historique emblématique construit sous la dynastie Nguyễn (1802-1945) pour marquer la frontière entre les provinces de Hué et de Đà Nẵng. C'était une fortification militaire stratégique, récemment restaurée pour retrouver son aspect d'époque, symbolisant l'importance architecturale et historique de cette dynastie vietnamienne.

Quant au Col des Nuages, lieu de passage historique non seulement des dangereux brigands et des animaux sauvages, il a été une voie empruntée et cruciale sous les Français. Cette route frontalière a été également surnommée « *la rue sans joie* » pendant la Guerre du Vietnam, en raison de sa connexion avec des villes durement bombardées. Je relève aussi que, du fait de la guerre, la frontière historique entre le Nord et le Sud du Vietnam, est tracée par la Zone Démilitarisée (DMZ), et se situe autour du 17^e parallèle, près de la rivière Bê'n Hải. Il ne faut pas confondre les frontières politique, géographique et historique.

Il est, comme d'habitude, au milieu de ce formidable environnement naturel, terriblement pénible de constater l'amas de déchets qui jonchent le bord des routes et partout l'orgie de plastique que personne ne semble être capable – ni même de vouloir – juguler. L'ombre au tableau de ce jour. Certes, en tant que Balinaise, je n'ai évidemment aucune leçon à donner, tellement mon île natale ressemble toujours plus à un dépotoir. C'est plus que regrettable et déplorable, c'est scandaleux.

Avec toutes ces ONG internationales qui occupent le terrain – qui est surtout celui de leurs vacances – la situation écologique ne s'arrange guère, ou alors juste à la marge, malgré des décennies d'alerte et de missions. Sur le plan des autorités régionales c'est pire : le gouverneur actuel justifie l'inaction des pouvoirs publics dans la gestion des déchets en responsabilisant les habitants, livrés à leur sort, et contraints d'abandonner leurs détritiques devant chez eux, en attendant d'y mettre le feu. Pollution des sols, des rivières, intoxications en tout genre, en soirée Bali se transforme en immense mais mauvais feu de camp, l'exotisme en moins et le saccage de la nature en plus. Devant chez moi, dans mon bled, je n'échappe pas à cette règle, autrement dit l'absence de toute règle officielle et guidée par le bon sens. Chaque famille brûle ses déchets, avec les dégâts garantis, le bruit et l'odeur, voire les maladies, en prime. Les autorités ont fait marche arrière et tentent, disent-ils, de prendre le problème à bras le corps et de gérer la situation. Mais le ver est dans le fruit, et Bali se meurt déjà de son tourisme trop massif et plus encore de sa catastrophe écologique irrémédiable. Bali, à suivre ce constat, ce n'est plus un paradis en sursis mais l'enfer sur terre. Il faut se bouger. Je refuse catégoriquement de penser qu'il est trop tard.

Dans l'immédiat, ce n'est pas une descente en enfer qui m'occupe, mais une plongée dans le pur bonheur à vélo. La descente pour atteindre Lãng Cô est tout bonnement splendide. Une dizaine de kilomètres en roue libre dans un décor superbe. Même le ciel est redevenu bleu. Il me suffit d'être vigilante pour ne pas chuter dans un virage, pour que cette descente à vélo devienne l'un de moments les plus mémorables de mon expédition vietnamienne. Avant d'arriver sur la longue bande de sable blanc qui longe la mer à Lãng Cô, je fais un rapide arrêt à un tournant stratégique où se trouve un petit temple chinois, avec en son centre une imposante tortue sculptée, symbole de longévité, dans la culture confucéenne.

La vue d'ici sur la plage, le village de pêcheurs et le grand pont, est d'une grande beauté. Je comprends en effet pourquoi cette baie est aussi célèbre, certes du fait de sa beauté naturelle mêlant sable fin et eau turquoise, mais également parce que le roi Khải Định l'avait comparée à un « *pays de fées* ». Pour Tâm et moi, c'est plutôt un conte de fée lesbien et même bien tout court que nous promet cette première nuit d'amour à passer dans ce lagon providentiel. J'arrive fatiguée mais heureuse au petit hôtel où Tâm a réservé une chambre. Elle est déjà là et m'accueille à bras ouverts alors que je pue la sueur à dix mètres. Elle me dit que l'amour excuse tout et m'indique la direction de la douche. J'ai rarement rencontré et aimé une personne aussi sarcastique que Tâm. Mais cet aspect démoniaque de sa personne me la rend plus angélique encore. La déesse et la diablesse. Tâm réunit les deux fonctions. L'amour a ses secrets que même nulle femme ne parvient à percer. Le cœur, comme la passion, a ses raisons que la raison ignore. Il faut lâcher prise.

J'avais juré, en rade dans les Balkans, de me transformer en yogini de l'amour, le moment est venu de ne pas me défilier. De ne pas déroger à ma promesse alors tenue de promouvoir l'amour contre les aléas de la vie, déprimante ou avilissante. Maintenant que j'ai l'opportunité rare, exceptionnelle, d'avoir une personne comme Tâm à mes côtés, il est grand temps pour moi de passer aux travaux pratiques et tantriques avec cette incroyable déesse de l'amour qu'est ma nouvelle amoureuse. La station balnéaire de Lăng Cô est le lieu de fusion de cette union.

Superbe soirée romantique. Formidable nuit d'amour. La ferveur réciproque est d'abord spirituelle, puis sensuelle, ensuite sexuelle, et enfin les trois à la fois. Je me rapproche du nirvana. Et je crois bien que Tâm également. Cette nuit ne nous a pas porté conseil mais elle nous a apporté la passion jusqu'à son bout. De la rencontre et du désir. L'amour tendrement platonique est devenu élégamment érotique sur un mode tantrique avant de finir nirvanique. Au petit matin, le bruit des vagues au dehors nous rappelle que nous ne sommes pas seules au monde malgré les apparences nocturnes. Ou plus vraisemblablement les apparitions célestes. Car cette nuit de divine idylle renvoie à la musique du paradis. Suite à l'étreinte des corps encastrés et envoûtés, des baisers parlants et des touchers ardents, la tendresse s'impose comme pour mieux consolider nos sentiments amoureux en émoi. Parler est superflu, le silence est d'or en de telles circonstances.

Les gestes affectueux et les regards complices en disent plus que les longs discours. L'amour est incarné ou il n'est pas. Toute la matinée s'est déroulée à échanger des câlins et à s'embrasser en retardant le moment du petit-déjeuner. Une chose est certaine : Tâm et moi souhaitons nous revoir ce soir.

Il ne me reste plus qu'à enfourcher mon engin et pédaler jusqu'à la prochaine destination de ce trip amoureux : Hué. Tandis que je quitte Lãng Cô à vélo, Tâm s'apprête à monter dans un minibus qui la conduira jusqu'au cœur de la cité impériale, où elle devrait arriver bien avant moi. En parfaite guide, elle se charge fort bien des résas de nos nids d'amour.

Sur mon trajet, j'emprunte quelques petits détours et montées pour éviter les tunnels. La sagesse est parfois meilleure conseillère que l'intrépidité. Surtout que la veille je n'en menais pas large : m'étant déjà engagée sur la route principale et me croyant plus maline que tout le monde, je me suis quand même engouffrée dans un tunnel, interdit aux cyclistes et pour cause. Un épisode bêtement dangereux avec en prime de sacrées sueurs froides. J'ai donc évité une petite montée à vélo mais pas une grande montée d'adrénaline. A refaire ce tour, j'opterai pour l'option plus sécurisée. La route m'apprend toujours à rouler mieux ma bosse. En m'épargnant si possible de mes erreurs antérieures. Il reste que si j'étais moins opiniâtre cela me faciliterait la tâche.

Pressée de retrouver Tâm au milieu de l'après-midi je redouble de force pour pédaler plus vite. Le souvenir de la nuit dernière réveille toute mon ardeur que même ma selle s'en souvient, alors que je fonce tout droit vers mon but. La Rivière des Parfums est encore loin et pourtant celle de l'amour se fait sentir à chaque coup de pédale, à chaque virage franchi. A chaque pensée amoureuse qui traverse mon esprit pendant que je me délecte du paysage. L'amour motive. Il est le moteur qui manque à mon engin. Ma cadence sur la route s'accélère en phase avec les battements de mon cœur.

Le rythme de mon trip passe soudainement de la pop au punk laissant même le rock sur le bord du chemin. Je chante à tue-tête « *Saigon Oi* » de La souris déglinguée, ce vieux groupe français que même les boomers ont déjà oublié. Avec les Bérus et d'autres, moi j'adore, ce qui en étonne plus d'un, entre Paris et Bali, se demandant comment une Indonésienne de la jeune génération en est arrivée là ! Il est salutaire de ne pas répondre aux clichés qu'on attend de vous. Je m'attelle quotidiennement à cette

sentence. Par malheur avec l'emprise numérique des réseaux c'est tout le contraire auquel on assiste avec la dictature des algorithmes qui gouvernent de plus en plus nos cerveaux. Connectés au vide mais déconnectés de la vie.

Alors, pour rassurer les gens un peu déboussolés avec ce profil atypique, je précise que je raffole aussi d'écouter les Balinais *Superman is dead* ou *Lolot*, et les Javanais *Slank*, *Marjinal* ou *Rebellion Rose*. Même si, pour l'heure, je regrette le manque de groupes de punk-rock féminins et engagés, dans mon pays. Mais sur ce front aussi ça bouge et il suffit de patienter. A noter que l'expression « *Rébellion des Roses* » se réfère aux soulèvements populaires dans l'archipel, à la fois à la Guerre de Diponegoro (1825-1830) durant laquelle les Javanais ont combattu le colonialisme néerlandais, et aux récentes manifestations étudiantes (2025). Ces manifestations ont mis le feu aux poudres. Avec le rose des hijabs des meufs et le vert des vestes/casques *Gojek* des mecs qui ont symbolisé la résistance contre les violences policières, suite notamment à la mort brutale d'un chauffeur de moto-taxi. La rébellion de cette Gen Z concerne les batailles contre la corruption et les inégalités.

Historiquement, il existe beaucoup de similitudes entre l'Indonésie et le Vietnam, à commencer dans leurs luttes respectives pour l'indépendance. Je pense notamment à la figure emblématique de Võ Thị Sáu, cette étonnante écolière et guérillera, célébrée depuis soixante-dix ans en qualité d'héroïne et de martyre. Elle est reconnue pour son intrépide résistance à la domination coloniale française pendant la Première Guerre d'Indochine. Après sa capture, elle est abattue par un peloton d'exécution français en janvier 1952, à la prison de Poulo Condore, un infâme bagne colonial, aujourd'hui l'île-paradis de Côn Đảo.

Téméraire et légendaire, Võ Thị Sáu avait rejoint dès l'âge de quatorze ans les forces du Việt Minh, quelques années après sa création en 1941. Elle meurt sous les balles alors qu'elle venait d'avoir 19 ans. Ultime acte de courage, elle refusa d'être fusillée en ayant les yeux bandés et déclama sa haine de l'occupant et sa foi inébranlable en l'indépendance du Vietnam. Sa volonté et sa bravoure sont des modèles absolus pour la jeunesse aux yeux du régime communiste actuel. Enfin, je me calme un peu, car c'est là aussi le discours officiel.

Pour l'anecdote, à Huế, en déambulant en soirée dans la rue qui porte le nom de l'héroïne – Đường Võ Thị Sáu – le spectacle

de la consommation orgiaque paraît très éloigné de l'austère message marxiste. La nuit tombée, la rue s'anime et se transforme en zone piétonne, les panneaux indiquent « *walking street* », avec restaurants, cafés, boîtes de nuit, bars à hôtesse, bref la promesse d'une activité nocturne intense. Je me demande ce qu'aurait pensé la farouche combattante communiste en voyant, dans son pays libéré, cet étalage de « *biens* » et cet éloge d'un capitalisme totalement décomplexé.

Des cocos en place j'en viens maintenant à ma coco en route. J'ai soif, le soleil tape et la musique balance. Je m'autorise donc une brève halte en voyant un camion à l'arrêt, chargé à ras-bord de noix de coco, vendues à l'unité par un père et son fils. Je m'arrête pour souffler un moment, discuter avec mes hôtes, et savourer une délicieuse noix de coco. Celle-ci me ragailardit aussitôt. Mais ma passion pour le fruit fendu et défendu est autrement plus forte. Je repars rapidement. L'amour n'attend pas. Enfin rarement longtemps. L'amour me donne des ailes. L'important pour moi est de ne pas les brûler. Aucun rêve d'Icare de ma part. Pour les beaux yeux de Tâm, je serai prête à tous les détours pour atteindre le septième ciel sans me cramer durant l'ascension. Mon désir monte en même temps que je descends la pente. Jolie mécanique des fluides.

Pendant que je roule à côté de belles rizières, ma pensée déroule le fil de l'amour en cours de route. J'éclate de rire toute seule. Arrimée au guidon de mon vélo, cet improbable mais formidable véhicule de mon érotisme nomade, j'estime malicieusement que faire l'amour et faire la route participent un peu au même registre d'action : on s'éprend et on se prend, on cherche la bonne voie, on explore les environs, on visite une grotte, on fonce droit au but, et on pédale dans la choucroute.

Tâm est vraiment une Hanoïenne pur jus. Je dirai plutôt pur sucre tellement elle est douce. Jus de coco aussi car vraiment coco. Communiste mais pas du tout dogmatique. Révolutionnaire mais toujours romantique. Même son ex – un mec, son histoire personnelle résonant beaucoup avec la mienne – l'appelait « *my sweet candy* », ce qui soit dit en passant n'est pas vraiment déconstruit. Elle a bien fait de se barrer.

En plus de s'exprimer en anglais, ce qui confère, pour une certaine jeunesse locale, au nec le plus ultra. Progressivement, cette fascination qui a gangrené tout le sud-est asiatique – façonnée par l'*American way of life* alimenté par le cinéma et la société de

consommation – tend à s'estomper. Mais l'humilité et la patience sont de rigueur puisqu'aucun autre modèle qui serait attractif et alternatif – sûrement pas l'option communiste – ne pointe véritablement le bout de son nez. L'écologie ne séduit pas assez et l'anarchie fait trop peur. L'éco-anxiété et le chaos de la liberté ne se marient pas suffisamment bien avec le rêve perdu de la gabegie capitaliste. Pendant que la jeunesse procrastine, trop occupée à surconsommer, les prédateurs fascistes, qui eux ont le vent en poupe, détruisent la planète et anéantissent les derniers espoirs. Il faudrait vite se réveiller.

Dans ce contexte anxiogène, avant de m'engager dans l'œuvre révolutionnaire de ma vie dont je cherche encore le bon scénario, je vais participer corps et âme à la révolution de l'amour, cet autre sujet dont de moins en moins de jeunes de mon âge ne semblent – en apparence du moins – croire.

Avec Tâm, qui n'a plus de mec en vue, j'ai bon espoir. La voie est libre. Pour une histoire d'amour totale mais libre aussi. D'autant plus que Tâm semble être aussi définitivement passée de l'autre côté. A l'écouter l'autre jour, en marchant sur la plage, les mecs elle en a grave soupé. Leurs suffisances et leurs prétentions. Sans évoquer les gars toxiques et les cas sociaux sur lesquels elle a eu la malchance de tomber. Elle souhaite plus d'empathie et franchir un nouveau cap dans sa vie. Lesbos plutôt que Cassos. Et nous deux, ça a tellement bien et vite matché, qu'on en est restées un peu scotchées, troublées, bouche bée. Etonnées. Dans le bon sens. Celui qui avance vers une vie affectueuse et harmonieuse.

Je poursuis mon expédition cycliste et onirique du jour. A mi-chemin environ, je m'arrête au bord de la route pour faire un cliché qui mérite bien son nom : une jeune paysanne portant fièrement son chapeau conique, avec son vélo à l'arrêt, juste devant un portrait géant de l'Oncle Hô, véritable petit père du peuple vietnamien, et en décor de fond un tombeau traditionnel placé au milieu d'une parcelle de rizière. Une image cumulant des clichés classiques du Vietnam. Mais parfois, c'est réellement ce que j'observe sur la route. Comme la rumeur, le cliché ne surgit pas du néant, ni totalement par hasard. Mais méfiance.

En continuant sur ma lancée, j'ai un gros coup de chance : le ciel manque de s'écrouler sur mon crâne. Telle la canonnière du Mékong d'antan, le tonnerre gronde à la lisière de Hué. Une pluie drue s'abat très fortement en à peine trente secondes. J'ai juste le temps de me déporter sur ma droite. Et, ô miracle, je découvre un

superbe café couvert et ouvert. De quoi prendre un jus au sec. Admirer la pluie qui se déverse. L'écouter est par contre une mission impossible car l'endroit est plein et bruyant. D'ailleurs au Vietnam, contrairement (pour l'instant) aux pays voisins du Laos et du Cambodge, il est difficile, voire impossible, de trouver d'authentiques espaces et moments de calme. Le bruit est partout et reflète la vie. Mais c'est épuisant.

Le silence, primordial pour moi, est localement plutôt ressenti comme étant mortifère, et lié au recueillement. C'est pourquoi, quand je suis par exemple à Hà Nội, j'adore me reposer, avec un livre et ma gourde dans mon sac, au Temple de la Littérature, une sorte de bulle de tranquillité mâtinée de spiritualité, située au cœur de l'urbanisme infernal de la capitale. Un moment de grâce qui s'apparente à une saine respiration, à une parenthèse salutaire. Pour les visiteurs étrangers, la gestion du bruit au Vietnam – surtout la nuit en ville – constitue un réel souci, avec son lot d'insomnies et d'énervements. Il s'agit d'adapter son curseur culturel. J'avoue que c'est un peu pareil en Indonésie, où l'animation assourdissante est perçue comme une source de convivialité et de joie partagée, ce que confirme par ailleurs le terme qu'on entend si souvent à Bali : *ramai*. Il se traduit, approximativement, par « *fréquenté, animé, bondé* ». Au Vietnam comme à Bali, quand un lieu est blindé de monde, il est vivant et c'est bon signe, propice au plaisir et à la sociabilité. Cette convivialité, n'est-ce pas précisément ce qui fait de plus en plus défaut en Occident ? Et n'est-ce pas ce que les touristes *Tây* – « *Người Tây* », les Occidentaux en vietnamien – viennent rechercher en voyageant en Asie du Sud-Est, et ici au Vietnam ?

Attablée au cœur de cette animation matinale, dont la pluie est toutefois la principale responsable, j'espère seulement que l'averse est passagère. Car une femme m'attend en début de soirée dans la cité impériale. Ouf, c'est fini. Ce fut aussi intense que bref. Je peux remonter en selle pour chevaucher ma monture jusqu'à Huê. Et retrouver, j'espère en pleine forme, ma « *dulcinée tonkinoise* », pour parler comme l'un de mes lointains ancêtres, mon grand-père paternel, ce cher Ly Tâm. Incroyable signe du destin : le nom composé de mon aïeul est « *Tâm* ». Je doute de plus en plus sérieusement de l'existence du hasard en ce bas-monde.

Un fait d'autant plus étrange que Tâm est en général un prénom plutôt féminin. Sa signification me va droit au cœur et pour cause. Le prénom de ma tendre amoureuse signifie « *cœur* »,

« esprit » ou encore « âme ». Il exprime des qualités comme la pureté, la gentillesse ou la tranquillité. N'est-ce pas magnifique ? Je ne pouvais que tomber éperdument amoureuse d'une telle créature de rêve. Moi, Ketut, je ne possède pas ces qualités. J'espère en avoir quelques autres. Je crois à la complémentarité.

Tâm, fort heureusement, ne pourra cependant pas compter sur moi pour lui chanter ce véritable hymne colonial, raciste et sexiste aussi, « *La petite tonkinoise* », qui fut même interprétée en 1930 par Joséphine Baker. Une autre et lointaine époque, certes. Il n'empêche. Cette chanson coloniale typique, qui distille les fantasmes de l'Orient de l'homme blanc, a connu un succès durable et retentissant. Révélatrice de la vision que les Français projetaient sur les Indochinoises, cette fausse romance – qu'un Vietnamien âgé m'a fredonnée un soir dans un parc à Vĩng Tàu, l'ancienne Cap Saint-Jacques, pour me faire rire et réagir – demeure un symbole fort de la colonisation. Elle a été un attribut culturel évident qui en quelque sorte a validé l'action violente de la conquête d'une France expansionniste. Un avant-goût amer de bataille culturelle, coloniale et d'avant Gramsci.

J'arrive finalement à Hué. La tête fatiguée et le corps excité. A la fois en nage et sur un nuage. Le vélo c'est une université nomade et solitaire à lui tout seul. Je m'amuse en mon for intérieur avec mon cerveau qui mouline en toute liberté et ma libido qui ne demande qu'à se libérer. Trop de réflexion, pas assez d'action. Mais sereine de tout car pleine de vie, je ne m'attends qu'au meilleur. Curieuse et amoureuse. Une ancienne capitale et une nouvelle relation. Une foule de choses à découvrir. La cité impériale et ma princesse tonkinoise.

Je suis une étrange femme franco-balinaise, eurasienne et révolutionnaire, soudain happée par une histoire dynastique et réactionnaire, élitiste et surannée, enrobée dans une atmosphère qui doit plus à Jane Austen qu'à Angela Davis. Le prix du romantisme à l'ancienne. Mais féminisme et romantisme sont parfaitement compatibles selon moi. Il me reste néanmoins à combiner l'amour avec la révolution. Il n'est plus possible de se contenter de l'amour de la révolution. Il faut les deux.

Le nord du Vietnam, riche de sa tradition à la fois politique et poétique, constitue l'endroit idéal pour tenter de mettre en pratique la délicate fusion entre rébellion et romantisme. Entre Tâm et moi.

Le nord, entre des paysages idylliques, des montagnes peuplées de minorités et une baie célèbre, une capitale et un delta bien rouges

J'entre dans la ville de Hué comme on monte au paradis. J'ai rendez-vous avec Tâm dans un petit hôtel au bout d'une ruelle à la lisière du quartier animé et central. Se revoir à la réception sonne comme de superbes retrouvailles alors que nous étions encore ensemble le matin. L'amour rend variable le temps. Sa notion évolue en fonction de l'intensité amoureuse. Cela faisait donc une éternité qu'on ne s'était pas vues. Dix heures. Dix secondes pour certaines reviennent à dix ans pour d'autres. Tout dépend du niveau d'empathie ou d'emprise, d'amour fou, vache ou cravache. Tous les désirs sont dans la nature, hélas toutes les violences également. Dans l'immédiat, nous filons le parfait amour et entendons le célébrer dans un resto indien à proximité, avant de le laisser s'enflammer dans notre alcôve.

A Hué pour quelques jours, nous flânonnons et découvrons quelques sites emblématiques de la dynastie des Nguyễn, mais sans excès de zèle, car toutes les deux nous connaissons déjà cette riche cité patrimoniale, classée à l'Unesco. Une ville qui a été fortement inondée, en octobre-novembre 2025, abîmant de nombreux sites et impactant terriblement la vie des habitants. Des hauts-lieux, à commencer par le vaste espace de la Citadelle, au sein de laquelle se trouvent les principaux trésors du passé, mais aussi les tombeaux impériaux, notamment celui de Tụ Đức, à quelques encablures du centre, ont été immergés lors de ces inondations. Certes saisonnières mais historiques. Les conséquences restent visibles même si les Vietnamiens possèdent une force et un don inégalables pour effacer au plus vite les signes extérieurs de la misère et des drames.

Un restaurant local, populaire et tenu par deux femmes âgées, offre un exemple de cette résilience incroyable. Les patronnes nous expliquent la soudaine montée des eaux, seulement deux mois avant notre présence, et à trois reprises en tout. Elles nous indiquent le niveau maximum et il dépasse leurs têtes de vingt centimètres. Incroyable, leur resto si cozy était sous un 1,80 mètre d'eau. « *Nous avons passé des semaines à nettoyer et rénover, mais maintenant c'est de nouveau bien* », et les deux femmes téméraires éclatent de rire, ne cachant pas leur joie de revoir leur établissement ne plus désemplir. Elles nous précisent que « *les*

touristes reviennent doucement mais beaucoup n'osent pas encore, parce que la pluie continue de tomber tous les jours, et l'avenir demeure incertain ». Je leur dis qu'à vélo la pluie est un défi permanent. Mais ce que j'ai enduré en pédalant du delta jusqu'ici n'a évidemment rien à voir avec leurs difficultés, leurs victimes et leurs dégâts, bref leurs peines. Elles nous offrent des fruits en partant. Tôm et moi les remercions pour leur énergie positive et leur générosité. Un bel exemple de résistance et d'opiniâtreté.

Sur l'autre rive de la Rivière des Parfums (*Sông Hương*), nous traînons au grand marché traditionnel de Đông Ba, une institution municipale vieille d'un siècle, pour faire quelques emplettes afin de survivre dans notre nid d'amour. Plus tard, nous pénétrons à l'intérieur de la Citadelle. A vrai dire, plutôt pour déambuler que pour visiter. D'ailleurs, nous n'achetons aucun billet d'entrée pour les sites, constatant au passage que les tarifs ont augmenté tout comme le nombre de lieux payants. Nous pensons que c'est abuser même si, pour les Occidentaux, les tarifs pratiqués ne sont pas excessifs comparés à ceux qu'ils connaissent chez eux. Ce qui m'amuse dans cet espace, c'est le côté « *poupées russes* » de l'agencement. La Citadelle englobe la Cité impériale qui, elle, contient en son cœur la Cité pourpre. Tout cela a été pensé sur le modèle de la Cité interdite de Pékin.

Même érigée en face de l'entrée de la Cité impériale, la Tour du drapeau (sorte de réplique la véritable Tour, Kỳ Đài, qui se trouve à Hà Nội), vient rappeler la tragique histoire contemporaine : en effet, l'offensive du Têt de 1968 a été majeure et très meurtrière ici. Une campagne surprise de la Guerre du Vietnam, menée par le Nord-Vietnam et le Việt Cộng, va cibler les villes sud-vietnamiennes, y compris Huế, pendant le Nouvel an lunaire (*Tết*).

Bien que militairement repoussée par les forces américaines et sud-vietnamiennes, l'attaque a eu un impact psychologique immense, révélant la puissance des communistes et ébranlant l'opinion publique américaine, puis internationale, conduisant à un tournant du conflit et à un réexamen de la stratégie américaine. Surtout, Huế a été le théâtre de combats urbains très violents, entraînant d'immenses pertes humaines, militaires mais surtout civiles (entre 3000 et 6000 selon les estimations), ainsi que de graves dégâts matériels, notamment au cœur même de la Cité impériale. Un épisode sombre, malgré la propagande officielle, toujours vif dans la mémoire des citadins les plus âgés.

On entre dans la Cité impériale par la Porte de Midi. Là les touristes s'en donnent à cœur joie pour leurs selfies et les photos en costumes d'époque. Très peu pour nous. Nous préférons notre époque actuelle en dépit de ses turbulences. La dynastie Nguyễn a régné sur le Đai Nam, désigné en français comme l'empire d'Annam, entre 1802 et 1945. Elle naît avec l'intronisation de Gia Long et disparaît avec l'abdication de Bảo Đại, dernier monarque de cette tranche historique.

Toutes les deux férues d'histoire, mais pas vraiment de celles des aristocraties du passé, on décide d'oublier le palais de l'Harmonie suprême, les neuf urnes dynastiques, les merveilles de la Cité pourpre, où le rouge éclatant des piliers et du mobilier est épatant, je pense aussi à la bibliothèque royale, magnifiquement ornée, et tout le reste qu'on zappe pour cette fois. Mais aucun regret. Cet ersatz du faste impérial n'est pas ma tasse de thé. Je suis heureuse de constater que Tâm est sur la même longueur d'onde. Personnellement, je préfère l'art des Cham à celui des Nguyễn. Dans le même esprit, quand je suis à Paris, je m'extasie davantage en revisitant le Musée Guimet qu'en allant découvrir les dorures du Château de Versailles.

L'art est toujours politique. On file droit mais main dans la main en direction de la pagode de la Dame céleste. Honorer d'une visite une grande dame nous satisfait davantage que d'aller servir la soupe touristique aux anciens empereurs. Ces rois divinisés puis déchus, après avoir autrefois exploité les populations, se contentent aujourd'hui de les racketter. Mais pas nous. Pas cette fois en tout cas.

On arrive à la pagode de la Dame céleste (*Chùa Thiên Mụ*) prêtes à faire une offrande pour consolider notre jeune et si belle idylle. Symbole de la cité impériale, il s'agit aussi de la pagode la plus haute du Vietnam, avec les sept étages supérieurs de sa tour, dénommée « *source de félicité* ». La Rivière des Parfums coule en contre-bas ce qui confère au lieu une aura encore plus magique. Spécialement pour des amoureuses en vadrouille.

Elle a été construite initialement sans tour, en 1601 par le seigneur Nguyễn Hoàng, dont la dynastie dirigeait la région d'Annam et le sud de l'empire, au nom de la dynastie Lê. Selon une légende tenace, reprise par tous les guides, une vieille dame apparut un jour à cet endroit et aurait prédit que celui (ou celle ?) qui bâtirait une pagode sur cette colline, il fonderait une grande dynastie. Au début du XVIII^e siècle, une cloche de plus de trois

tonnes est fondue et installée : on l'entendait à dix kilomètres à la ronde. On en profite pour la voir puisqu'elle est toujours sur place. Tout comme, à côté, il reste une stèle érigée sur une tortue, symbole de longévité, une tradition mandarinale et confucéenne. L'empereur Minh Mạng restaure la pagode au XIXe siècle, mais c'est Thiệu Trị, son successeur, qui fait bâtir en 1844 la tour octogonale de la pagode actuelle. Elle mesure 21 mètres de hauteur, et chacun des sept étages se voit dédié à un Bouddha différent. On apprécie toutes les deux le calme et la vue sur la rivière, malgré les bateliers en quête de clients et les touristes de photos. Le site parfait n'existe pas.

Cette pagode a aussi connu un destin politique. Au cours de l'été 1963, elle a été le théâtre – à l'instar de tant d'autres lieux bouddhiques à travers le pays – de manifestations anti-gouvernementales contre le régime catholique du président « *fantoché* » Ngô Đình Diệm qui finit par être assassiné quelques mois plus tard. Aujourd'hui, la voiture Austin bleu clair, qui a véhiculé le bodhisattva Thích Quảng Đức sur le lieu de son immolation – le 11 juin 1963 à Sài Gòn – pour protester contre les crimes et les violences du régime répressif de Ngô Đình Diệm à l'encontre des bouddhistes, est exposée à l'arrière de la pagode. La tradition perdue puisque, dans les années 1980, d'autres manifestations ont eu lieu – anticommunistes celles-ci – avant d'être sévèrement réprimées par la police locale.

Durant notre séjour inévitablement romantique dans la cité des empereurs, j'ai trouvé très agréable notre promenade à vélo autour de quelques maison-jardins (*nhà vườn*), typiques de Huế, avec leur architecture de tradition impériale, dont le charme tient avant tout de l'harmonie entre l'homme et la nature. Ces anciennes maisons ont généralement été construites en bois ou en pierre par des menuisiers venus du nord du pays. Leur architecture spécifique atteste d'un mariage réussi entre l'architecture populaire et celle plutôt royale. En somme, ces demeures sont la démonstration géniale que le peuple et l'élite peuvent parfaitement cohabiter. Au moins dans l'habitat.

Toujours heureuse de rouler côte à côte avec Tâm dans les rues de Huế, une autre escapade nous conduit à faire le tour des tombeaux royaux mais, comme pour la Cité impériale, on ne va pas s'y attarder, même si les trois plus beaux méritent une visite pour qui arriverait une première fois sur place. Les trois tombeaux de Minh Mạng, Tự Đức, et même le plus loufoque et baroque, celui de

Khải Định, sont à mon humble avis les plus intéressants à découvrir. Pour notre part, nous bifurquons vers un agréable point de vue à proximité des tombes, sur un promontoire entouré par une forêt, un lieu qui semble tout droit destiné aux amoureux du monde entier. Le panorama sur la courbe sensuelle de la Rivière des Parfums est fantastique, propice aux rêveries érotiques les plus folles. A l'écart des badauds-flâneurs, des rares pêcheurs à la ligne et des couples hétéros enlacés, Tâm et moi pouvons enfin nous embrasser sans risquer l'opprobre, le mépris, la peine de mort !

Cette même journée, Tâm se montre impressionnée par les bouquets d'encens qui semblent fleurir le business des commerçants de ce secteur urbain encore assez rural. Joliment agencés, ces bouquets multicolores font penser à des mandalas qui ne demandent qu'à être consommés, consommés, consolés. Tâm et moi éprouvons d'un seul coup le brûlant désir de ce même besoin de consommer l'amour et consoler son prochain. Retour à l'hôtel pour une inoubliable séance d'amour tantrique, sans sépultures et sans encens. Et même sans aucun risque de tomber enceintes. Mais des étoiles colorées dans les yeux et beaucoup d'amour à partager. Le seul risque véritable, mais c'est évidemment la plus belle des choses, serait de tomber amoureuse à la folie. Car après, pour Tâm comme pour moi, il va falloir gérer les suites. La perte et la casse.

Je m'accorde dix jours pour rejoindre Hà Nội en partant de Hué. C'est assez peu de temps et donc assez sportif. En espérant que la météo sera clémente. Mais notre objectif à toutes les deux reste que je puisse arriver à Hà Nội lorsque Tâm en aura juste fini avec son dernier circuit touristique de la saison. C'est dans dix jours. Une éternité. Et bientôt à la fois.

Tâm va prendre le train de nuit pour aller bosser avec ses clients et gagner sa vie. Moi je pars quelques heures plus tard à vélo pour méditer sur la vie en pédalant vers le bonheur. On se sépare non plus pour dix heures comme la fois dernière mais pour dix jours. Un peu perplexe pour l'amour fou qui récuse le flou, j'espère que la fois prochaine cela ne sera pas pour dix ans. Toute séparation de l'être aimé est une épreuve de force qui teste nos faiblesses. Un instant clé de vérité pour ne pas chanceler. Un moment de grâce où la passion est mise au défi.

Je l'accompagne à la gare de Hué où nous pleurons de joie. A moins que ce soit l'inverse et que nous rions de tristesse. Cela revient au même. Il faut s'éloigner et vivre avec. Le contraste est immense entre Tâm qui respire de vitalité en achetant son billet

de train et l'employée des chemins de fer aussi agréable qu'une porte de prison qui grince. Le rire maintient en vie. C'est une leçon qu'il faudrait apprendre à tout le monde dès l'école primaire. Je ris moins lorsque, après nos ultimes embrassades, je vois Tâm monter à bord, chercher sa couchette, et disparaître dans la nuit indochinoise. Mais déjà je me concentre sur mon but à atteindre : pédaler pour la rejoindre et au passage en profiter pour vivre ma vie auprès des femmes et des hommes rencontrés au hasard de mon chemin.

Cette nuit en solo a été mélancolique mais florissante en pensées savoureuses, comprenant même plusieurs courriels échangés avec Tâm. Mais heureusement, la relation à distance, par l'intermédiaire d'outils technologiques divers, ni elle ni moi avons envie de sombrer dans cet écueil, ce lien de basse intensité, ce refuge tronqué contre la solitude, cette emprise numérique et chronophage.

Les yeux dans les yeux pour mieux se connecter et le corps-à-corps pour mieux se libérer ensemble. Voilà la recette de notre amour partagé, nourri de douce tendresse et de passion sauvage. Autant que c'est possible.

Le matin, j'apprête mon barda pour foncer sur Hà Nội comme un parachutiste irait sauter sur Điện Biên Phủ. Sauf que je suis tellement gonflée à bloc que je ne peux pas imaginer un instant la défaite. L'amour procure des ailes pas des parachutes. Pour atteindre le nirvana il faut monter et non pas descendre. Je crois à mes rêves pour les rendre réels, réalisables et véritables.

Du coup je décuple ma force et je pédale durant cette première journée le cœur léger et les jambes pas encore lourdes. Mes étapes sont conditionnées à l'hébergement disponible. Là je termine ma première vraie virée solo, depuis deux semaines, dans la ville de Đông Hà. Hôtel sommaire et repas frugal. Parfait. Unique bémol : la circulation routière.

Effectivement, j'ai bien failli chuter ou plutôt me faire renverser deux ou trois fois en quelques heures. La conduite au Vietnam, si elle est typique du sud-est asiatique, possède ses spécificités propres. Par exemple l'usage du klaxon diffère avec celui pratiqué en Indonésie. On klaxonne assez différemment et plus fréquemment ici qu'à Bali, et je dirai même qu'on klaxonne davantage au nord qu'au sud du Vietnam. Il faudrait entreprendre une sociologie du klaxon en Asie, on en apprendrait énormément sur les traits culturels des uns et des autres pays ou régions.

A vélo il faut s'adapter ou crever. Suivre les rituels et les codes locaux ou risquer sa peau. Et se poser.

En journée, les pauses sont d'excellentes occasions pour siroter des jus et goûter des plats bizarres ou succulents, parfois les deux, dans une gargote au bord de la route. Mon prochain arrêt est la grande cité de Đồng Hới, où je suis contrainte de faire un tour au marché pour me racheter une paire de baskets pas chères. Celle que j'ai aux pieds a plus de trous au compteur qu'un vrai gruyère authentiquement suisse. Dans la foulée, le gars du motel dans lequel je suis descendue m'a indiqué avec beaucoup de gentillesse un super resto végétarien près du logis.

Rempli de compassion, tandis que je revenais pour dormir, il m'a offert des doses de café en me disant que j'en aurai besoin pour la route et pour tenir la distance. Il a raison mais cela ne suffira pas. Un bon café tient modérément éveillé mais il n'accélère en rien le mouvement des jambes. Il pulse sans propulser. C'est un excitant pas de la magie. Alors qu'un bon jus d'avocat bien frais, c'est autre chose, ça requinque. Ça rebooste. C'est un peu comme les épinards pour Popeye. La magie peut opérer.

Je m'en vais ce jour vers Hà Tĩnh. Mais la distance est trop grande, je vais devoir m'arrêter à l'improviste quelque part à mi-chemin. La chance est de mon côté : pas trop de vent, pas du tout de pluie. En revanche un climat frais, plus que d'habitude en cette saison, si j'en crois l'avis des autochtones. Dix degrés ce matin. Mais ça remonte à vingt en milieu de journée. C'est absolument idéal pour pédaler et ne pas trop transpirer. Avec ces bonnes conditions, le périple serait totalement génial si Tâm était sur le porte-bagage à la place de mon paquetage de guérillera aguerrie. J'échoue finalement dans le petit village de Phú Trạch, dans un motel improbable et carrément limite. Mais le choix l'est encore plus, limité, puisqu'il n'y rien d'autre à la ronde pour se loger. Je pique-nique dans ma chambre de fortune, réduite à avaler des cochonneries sucrées. Mais l'effort journalier exige de manger, quitte à mal se nourrir, en cas de force majeure. Tôt le lendemain matin, je m'élance vers Hà Tĩnh que je vais atteindre, après avoir bien roulé, en tout début d'après-midi. Le temps d'effectuer deux visites auxquelles je tenais particulièrement. Et de me gaver de fruits.

Avant d'arriver vers le centre de Hà Tĩnh, j'ai opéré une petite boucle pour admirer le beau et grand lac Kẽ Gõ. Du vert et

du bleu et pas encore trop de béton. J'ai été plutôt comblée par l'aspect apaisant et revigorant de cette pause avant la ville. Je ne traîne pas trop longtemps car mon but est encore de visiter un autre site prometteur, plus au nord de la cité. J'ai donc pris le temps de visiter Chùa Hương Tích, une superbe pagode, près de la ville. Du temps parce que ça monte. Des centaines de marches en plus à la fin. Mais la récompense est garantie. Perché sur une colline boisée, l'immense complexe religieux s'étend sur trois niveaux.

De là-haut, le panorama sur les montagnes et la côte est absolument magnifique. Cerise sur le gâteau pour cette riche journée en émotions : pas de brume ni de pluie, et presque un soleil de rêve. J'arrive enfin, à la tombée de la nuit, à mon petit hôtel bien confortable. Le temps d'avaloir à l'échoppe d'à-côté un plat de riz frit et une soupe bien chaude, car il fait frais le soir, et se réchauffer n'est pas du luxe lorsqu'on est fatiguée. La femme qui me sert à manger sourit car elle me voit bailler une dizaine de fois. Elle finit par me servir et me dire, toujours en souriant : « *vous n'avez pas l'air fatiguée ma sœur mais totalement abattue* ». J'agré. Et dans la foulée j'avale en vitesse mon repas et je file me coucher sans même échanger un moindre mot par mail avec Tâm. C'est dire à quel point j'étais ce soir-là épuisée. Du repos vital.

Surtout qu'une assez longue étape m'attend à nouveau, avant d'espérer rejoindre Vinh. J'y parviens comme prévu, avec en cadeau la chance de pouvoir encore arpenter un peu l'une des principales villes historiques du nationalo-communisme vietnamien, avant que la nuit ne tombe. Capitale de la province de Nghệ An – qui abritait dès le début des années 1930 des territoires libérés, des « *soviets* » locaux – Vinh ne possède pas vraiment de sites patrimoniaux et la ville a terriblement souffert des deux guerres d'Indochine qui ont dévasté la région tout entière. Ville révolutionnaire par excellence, Vinh prend son nom actuel en 1789, sous la dynastie Tây Sơn (1778-1802). Il n'y a pas de hasard. Ici la Bastille à prendre s'appellera la France puis les Etats-Unis. En attendant, les souverains Tây Sơn, une éphémère dynastie, souhaitaient faire de Vinh leur capitale, mais sans succès. Les Nguyễn à l'affût ont d'autres projets.

Durant la période coloniale française, la cité devient un important centre industriel, et surtout un foyer majeur de résistance contre les occupants. D'importantes figures du nationalisme vietnamien voient le jour à Vinh, dont Phan Bội Châu ou Nguyễn Thi Minh Khai. Le patriarche lui-même, Hồ Chí Minh, avait

fréquenté la ville dans sa jeunesse. Son village natal, Hoàng Trù, est situé à seulement une quinzaine de kilomètres de Vinh, et reste à ce jour – pour les Vietnamiens – un lieu touristique, ou plutôt de pèlerinage populaire et fréquenté. Durant la Guerre d'Indochine, Vinh est très éprouvée par les rudes combats entre les forces du Viet-Minh et la soldatesque française.

L'ancienne Citadelle est détruite à cette occasion. Plus tard, avec les bombardements américains, c'est rebelote, et les habitants de cette région sont toujours les premières victimes innocentes de ces deux conflits inutiles et meurtriers, d'abord d'ordre colonial puis impérialiste. La cité de Vinh sera reconstruite peu après avec l'aide des divers gouvernements vietnamiens, mais aussi soviétique et est-allemand, ce qui a été efficace mais pas du tout une garantie concernant le charme trop discret de l'urbanisme socialiste et de l'architecture actuelle. J'ai été contente de traverser l'histoire du pays en passant par cette ville mais rien ne me pousse à m'y attarder. Surtout que j'ai encore du chemin à parcourir pour retrouver la chère et tendre Tâm, avec qui j'ai à nouveau pu échanger quelques phrases de pure poésie érotique. Cela motive pour pédaler plus vite en bonne phase avec le rythme cardiaque.

J'arrive ensuite à Hoàng Mai, une étape sans grand intérêt, sauf celui de m'avoir permis de trouver de bons fruits au marché local qui me serviront ensuite de repas pour toute la journée. Le lendemain, reposée mais pas totalement repue, je trace la route avec mon biclou recouvert de boue et je parviens à atteindre la grande ville de Thanh Hóa. Mon étape du jour. Un petit tour en ville pour me dégourdir les jambes autrement qu'en pédalant. Dîner sans chandelles mais en pensant fort à Tâm. Au début de la nuit, déjà assoupie, je reçois un message de sa part où elle me décrit les déboires qu'elle a eus avec des clients masculins.

A la lire, elle m'a l'air énervée. Un couple de Québécois – *« lui m'invective et elle boit ses paroles »* – se plaint du mauvais temps dans la Baie de Hạ Long et le mâle dominant de ce duo pas charmant se permet de lui faire la morale parce que, dit ce triste sire, en la pointant du doigt : *« ton peuple jette ses ordures n'importe où, tout le temps et partout, c'est scandaleux »*. Ce dernier point n'est pas entièrement faux, me précise Tâm dans son courriel, mais *« me rendre responsable de la météo pourrie et du mauvais comportement de tout mon peuple, c'est vraiment chercher des histoires, et me chercher tout court »*. Je lui conseille de tenir le coup, le voyage organisé dont elle a la charge est bientôt

terminé, bref je conclus mon mail par ces mots : « *mon cœur, tu restes zen, et tu les emmerdes ces bouffons, mais cela ne sert à rien de monter dans les tours, sinon à te mettre en colère pour rien* ». On dirait un conseil naïvement maternel. Pas fière.

Pourtant Tâm est plus âgée que moi, bon, de huit mois seulement, ça ne compte donc pas. Elle me réécrit à nouveau. « *Tu as raison ma belle. Mais je n'avais pas fini mon récit* ». Elle me raconte alors que dans le groupe, il y a également deux jeunes toujours fourrés ensemble, un Français et un Belge, qui la saoulent. « *Le Français me fait depuis trois jours un plan drague bien lourd, je l'ai poliment éconduit par deux fois, et ça lui fout la rage. Alors maintenant, chaque soir quand il commence à chauffer, il me demande où il peut trouver 'une petite Vietnamiennne aussi belle que moi', pensant peut-être me rendre jalouse. Son ami belge qui le suit comme un chien ricane bêtement. De vrais bâtards ces deux-là je te dis ! Ketut, mais pourquoi suis-je tombé sur des crétins de clients pareils ?* ». Je lui répète qu'il faut juste rester zen et patiente, et qu'elle attende que l'orage passe.

La pluie c'est comme le mec, une fois que c'est fini, le liquide écoulé, le beau temps revient au beau fixe. « *Ça m'a fait rire ta connerie* », m'écrit-elle, ajoutant que rire lui faisait du bien et que moi je lui manquais énormément. Notre échange de mails se prolonge dans la nuit qui ne ment pas, l'émotion grimpe d'un cran, la passion se mue en souffrance. Et pourtant, nous n'avons causé, via ce mail nocturne, que de ces idiots qui parasitent nos existences tandis que l'amour nous l'avons laissé en plan devant la porte du garage. Ou le seuil de la vraie vie. Heureusement que très bientôt je la retrouverai pour défoncer cette porte afin de vivre ensemble d'amour et d'eau fraîche. Sans perturbateurs endocrinés ni prédateurs désespérés dans nos parages. Juste elle et moi. Et la gourde remplie d'eau.

J'enfourche mon vélo, toujours aussi solide et fidèle compagnon de route, pour une aventure qui devrait tous les deux nous conduire à bon port, jusqu'à Ninh Binh et à la fameuse « *Baie de Hạ Long terrestre* », ainsi surnommée en référence à l'autre baie, maritime. Mondialement connue et en proie au surtourisme.

En cours de route, je souhaitais d'abord faire un détour conséquent – une quarantaine de kilomètres – pour me rendre dans le district de Vĩnh Lộc. Avec pour but de parcourir la campagne et surtout admirer la Citadelle de la dynastie Ho (*Thành nhà Hồ*), construite en 1397. Celle-ci n'a rien d'un monument prestigieux

mais semble avoir surgi de terre comme plantée au milieu d'un vaste champ entouré de verdure. Ce site d'une architecture unique en pierre a autrefois été la capitale de la dynastie Hồ, démontrant des techniques audacieuses convoquant le feng shui. Site discret mais symbolique, classé à l'Unesco, il constitue une attraction touristique historique importante, attirant les touristes grâce à ses murs de pierre et ses anciennes portes de la ville.

Grâce à mon obstination et des mollets en acier, j'arrive à Tam Cốc, lieu-dit à partir duquel il est aisé d'explorer la « *Baie de Hạ Long terrestre* ». J'avoue qu'à chacun de mes passages, la situation devient plus compliquée pour gérer le tourisme croissant. Pour la beauté et la tranquillité des paysages, les grottes et la rivière, il vaut désormais mieux chercher d'autres coins dans les environs. Heureusement le vélo est vraiment le moyen de locomotion idéal pour se balader dans tout ce secteur. La « *Baie de Hạ Long terrestre* » est le surnom donné à la région de Ninh Bình au Vietnam, célèbre, à l'instar de sa version maritime, pour ses paysages spectaculaires de formations karstiques calcaires. La terre et l'eau s'entremêlent avec magie, avec ses rivières ondulantes et ses rizières verdoyantes. Quand j'admire ce spectacle je comprends toujours mieux pourquoi « *pays* » se dit « *terre-eau* » en vietnamien. Le terme « *Việt Nam* » signifie littéralement « *Pays des Viets du Sud* ». L'association « *Terre-Eau* » (« *Đất Nước* ») provient du contexte autochtone où les locaux utilisent le même mot pour « *eau* » et « *pays ou nation* » (*nuớc*). Traditionnellement, la vie quotidienne vietnamienne est intrinsèquement liée à l'eau des fleuves et des rizières, contribuant à former l'identité et la patrie, une connexion qui s'affirme autant mythologique (dragons, immortels, déesse-mère) que géographique (delta du Mékong, Fleuve Rouge, mer et montagne).

Afin de pouvoir profiter au mieux de cet espace naturel exceptionnel, je me promène à pied et à vélo, en évitant soigneusement les activités touristiques officielles. Je décide aussi de ralentir ma cadence et de passer pas mal de temps sur place. Deux nuitées pour me reposer avant de partir pour mes deux dernières étapes.

J'en profite pour écrire et boire des cafés à la chaîne dans différents établissements du coin. Ainsi que de butiner dans la nature alentour en veillant à bien m'extirper de l'agitation touristique près du port où attendent les barques qui vont emmener les visiteurs. J'ai découvert un havre de paix dans l'une des

nombreuses petites pagodes qui sont disséminées autour de la province de Ninh Binh. Génial pour buller en rêvant au nirvana tout en quêtant de la bonne énergie pour m’inspirer dans mon travail d’écriture.

J’adore également la pagode de Bích Động, tout près de Tam Cốc. Il s’agit d’une pagode historique remarquable, sur trois niveaux et à proximité de plusieurs grottes naturelles, nichée à flanc de montagne calcaire. Si elle est vraiment belle au cœur de son écrin de nature autrefois sauvage, ce n’est plus ici que je trouverai le calme nécessaire, tant pour la méditation que pour l’inspiration. Considérée comme l’une des plus belles grottes du Vietnam, les visiteurs s’y agglutinent tout au long de la journée, lors de leurs mini circuits organisés en bateau. Un flux constant ôtant une grande partie de l’enchantement du site.

Pour ces deux soirées, des dîners agréables avec quelques discussions. Me voir entourée de la sorte par une douzaine de touristes étrangers ne m’était pas arrivée depuis Hué. Toujours un bonheur de changer parfois de contexte et même de nourriture. Mais pas mal de vague à l’âme aussi car j’aurais bien aimé partager ces moments de convivialité avec Tâm. Je ris toute seule comme une idiote esseulée en me disant que Tam Cốc sans Tâm c’est comme Bali sans Balinaises. Je commande un jus de fruit du dragon, tout mauve et bien désaltérant. Pour faire passer le vent de tristesse qui vient de m’envahir.

Cette nuit, dans son quasi traditionnel email quotidien, Tâm ne veut pas m’informer sur sa journée passée avec les clients et préfère revenir sur un moment joyeux qui l’a marquée. C’était quand elle a pris le fameux train, dit de « *la Réunification* » (*Thống Nhất*) – qui sur la totalité du trajet, du nord au sud, parcourt 1736 km en 34 heures et 34 gares – pour rejoindre Hà Nội.

Ce train, mis en ligne dès 1936, possède un système à voie métrique, et les Vietnamiens, espiègles, le surnomment affectueusement « *le TGV ou Train à Grande Vibration* ». Et Tâm de me titiller en me disant en toutes lettres qu’elle aussi a subi des saines vibrations lorsqu’une superbe contrôleuse est venue lui parler dans le compartiment, « *elle était presque aussi belle que toi Ketut* » écrit-elle, avant de terminer son message par un « *je suis trop pressée de te revoir très vite* ». Je lui réponds que je n’en plus de patienter. Elle partage ce constat et, joueuse échaudée, m’invite à faire comme elle : « *je vais penser très très fort à toi mon amour* ». Encore une nuit remplie d’émotions fortes et humides.

La seconde journée est encore plus studieuse. Dans ce beau paysage naturel, j'occupe une bonne partie de mon jour de repos à mon travail d'écriture. Y'a pas de justice avec le boulot qu'on aime. Et quand on aime on ne compte pas. Les heures. A Tam Cốc, en me baladant en fin d'après-midi aux abords de la rue principale, je croise une dizaine de jeunes, filles et garçons, en train de s'envoyer un volant en l'air avec leurs pieds. Connaissant un peu ce jeu, et sur leur aimable sollicitation, je me joins au groupe pour jouer une petite heure avec eux. *Đá cầu*, ou jeu du volant, est le véritable sport national vietnamien. Très populaire, c'est un jeu ancestral mêlant football et badminton où l'on jongle avec un volant lesté (le *cầu*) sans utiliser les mains, mais avec les pieds, pour le renvoyer par-dessus un filet ou le maintenir en l'air en cercle, testant agilité et coordination. Populaire partout dans le pays, il se joue de manière informelle dans les parcs (Hà Nội, Hồ Chí Minh Ville) ou en compétition officielle, avec des figures acrobatiques impressionnantes. Forcément, il me fait instantanément penser au *Sepak Takraw*, ce jeu voisin dont les Indonésiens – mais très peu de Balinais – raffolent, tout comme les Malaisiens et les Thaïlandais. Dans ce cas, le volant est traditionnellement remplacé par une balle tissée en rotin, aujourd'hui le plus souvent une balle en plastique, plus solide et homologuée.

Cette rencontre autour d'un volant, à l'esprit bien sportif, compense mon accueil plutôt hostile, reçu dans mon petit hôtel où la patronne de l'établissement s'est visiblement levée d'un très mauvais pied : agressive, elle rechigne à me fournir de l'eau chaude et une serviette. L'impression qu'elle a dû me côtoyer dans une autre vie et que là elle m'en veut énormément. Aléas du voyage auxquels il faut se conformer au risque de déprimer pour rien ou de retourner plus vite que prévu au bercail.

Deux perspectives impensables pour moi. Une vie nomado-libertaire n'a que faire de ces contrevenues et consiste à les surpasser pour rester sur le bon chemin. Et continuer à entretenir la flamme des révoltes utiles. Des batailles pour l'amour véritable. Des luttes pour les zones à défendre.

Je quitte Tam Cốc avec des sentiments partagés, entre douce mélancolie et nature revigorante, sans trop insister sur l'accueil mitigé qui m'a été réservé et le comportement lamentable de certains visiteurs étrangers. Pourtant cette région est habitée par une aura sinon mystique du moins très agréable. En chemin vers

ma prochaine halte pour la nuit, à Phủ Lý, je fais une pause instructive à Hoa Lư. L'occasion d'opérer une exploration rapide mais efficace de cette ancienne mais éphémère capitale du Vietnam, entre 968 et 1010, abritant des temples dédiés aux empereurs des trois dynasties féodales, à savoir Đinh, Tiền Lê et Lý. L'histoire du Vietnam entre 968 et 1225 est marquée par ces trois dynasties fondatrices qui ont consolidé l'indépendance du pays après la domination chinoise. La première, la dynastie Đinh (968-980), a vaincu les douze seigneurs de guerre, avant d'unifier le pays, qu'elle nomme le Đại Cồ Việt, la capitale s'établissant à Hoa Lư. La seconde, la dynastie des Lê antérieurs (ou Tiền Lê, 980-1009), se saisit du pouvoir pour défendre le pays contre l'invasion des Song chinois et des Cham locaux. La troisième, la dynastie Lý (1009-1225), fondée par celui qui deviendra l'un des personnages les plus célèbres du pays, Lý Thái Tổ, va assurer le transfert de la capitale.

En 1010, jugeant le site de Hoa Lư trop modeste et enclavé pour le développement du pays, le roi Lý Thái Tổ publie le « décret sur le transfert de la capitale » (*chiếu dời đô*) qui avalise le déménagement pour Thăng Long, l'actuelle Hà Nội. Il déplace la cour impériale à Đại La. Et selon la légende, tant fabuleuse que fameuse, il y a vu un dragon doré s'élever dans le ciel, ce qui l'incitera à renommer la ville « *Thăng Long* » (ou « *le dragon qui prend son envol* »). Ce transfert vers Thăng Long après l'an mil va durablement marquer l'histoire du pays qui entre alors dans une ère de prospérité économique et culturelle.

C'est vers ce dragon plein d'élan que je me destine. C'est chez lui que prendra bientôt fin mon expédition cycliste, qui j'espère terminera sa course au cœur des entrailles de la capitale, plutôt que dans l'intestin du reptile géant. On ne mégote pas avec les légendes qui, ici, complètent les faits historiques.

Mon bref passage à Hoa Lư a été fructueux et j'y ai beaucoup apprécié la magnifique harmonie entre culture et nature, ainsi que l'atmosphère paisible qui règne dans ce lieu. Hoa Lư, une destination trop délaissée, sans doute car située à proximité de la « *Baie de Hạ Long terrestre* », suggère une superbe pause historique et reposante, avec un faste pas trop néfaste. Je ne traîne pas trop sur ce site, également classé à l'Unesco, même si l'endroit y invite clairement. Tâm m'attend dans deux jours. J'ai l'intention de pédaler plus vite pour parvenir ce soir à dormir à Phủ Lý qui se situe encore à bonne distance. Je réussis mon pari et débarque

lessivée mais satisfaite dans cette cité, avec mon destrier en pleine forme comparé à sa cavalière. Je lui dois une fière chandelle car mon biclou, à part un clou, n'a pas pris une ride depuis le début de l'expédition, voilà deux bons mois et presque trois mille kilomètres derrière moi. Nuit de repos, avec repas frugal et message amoureux, avant de m'effondrer dans les bras de Morphée qui prépare la voie vers ceux de Tâm. Je recouvre mes forces, et les batteries bien rechargées, je m'élançai vers la capitale dès le lendemain matin. Ultime étape du tour où m'attend en guise de podium l'amour de Tâm. Son cœur vaut toutes les médailles. Et la coupe je la boirai avec elle. Jusqu'à l'ivresse tantrique.

En pédalant ce dernier jour, mes pensées me guident vers le plaisir de rouler et de marcher que beaucoup, surtout en Asie, ne partagent pas. La culture traditionnelle rurale y est pour beaucoup. En effet, comme un peu partout en Asie, aller à pied c'est la honte (la preuve qu'on est pauvre), et rouler à bicyclette reste un statut guère plus enviable. C'est qu'aller à vélo, ce n'est pas glorieux non plus (aussi la preuve qu'on est pauvre). Je me souviens d'une rencontre sur une route entourée de rizières où mon interlocutrice m'expliquait : *« toi, tu exposes ta peau au soleil alors que tu n'es même pas obligée de le faire ; moi dès que j'ai terminé le travail des champs ou dans la rizière, c'est hors de question que je retourne au soleil par plaisir, tu as vu comment ma peau est noire, c'est la marque de la misère. Et je ne vais tout de même pas marcher alors que je me suis endettée pour acheter ma moto »*. La jeune paysanne qui m'a rapportée ces propos est originaire du centre du Vietnam. Mais les mêmes expériences existent dans ma région à Bali. Je repense à mes anciennes copines qui demandaient au *balian* (chaman balinais) de les aider à éclaircir leur peau, et à d'autres qui dépensaient leurs maigres ressources dans des crèmes et lotions miraculeuses chinoises sensées leur blanchir la peau. Le blanc et le noir, ou comment le racisme religieux et colonial a forgé au fil du temps nos imaginaires. Vaste sujet sur lequel il me sera difficile d'avoir le dernier mot en Asie. Tant la blancheur fascine encore. Malgré tous les dégâts engendrés.

Lors de mon expédition, je distingue deux catégories de cyclistes sur les routes vietnamiennes : d'un côté les hommes et de l'autre les femmes. Pas le même genre, si l'on peut dire, de pratiquants. Ou l'inégalité du genre en action à deux-roues. Les mecs sont issus des classes aisées et moyennes, ont un casque vissé sur le crâne et sont équipés de la tête aux pieds comme les

champions cyclistes. Mêmes marques arborées, même accoutrement sportif dévoilé. Les meufs, souvent des femmes plutôt âgées à vrai dire, sont issues des classes basses et pauvres, un chapeau conique sur la tête pour éviter les brûlures, et parfois des gants pour éviter de brunir encore davantage leur peau, elles portent en général des tongues et leur habit traditionnel de base qui ressemble fort à un pyjama. Les hommes roulent vite pour leur plaisir. Les femmes lentement pour leur travail. C'est que la mécanique n'est pas la même non plus : les garçons possèdent des cycles flambants neufs et de compétition, les filles se contentent de vieux biclous dépareillés qui datent souvent de l'époque coloniale.

D'un côté l'hédonisme pour les mâles nantis, de l'autre la survie pour les femmes bien démunies. Toutes et tous circulent sur les mêmes routes dont ils partagent le bitume mais pas la philosophie. Ils se croisent mais ne se regardent pas ni même ne se voient. Pas le moindre regard. Dans ce cas la fameuse compassion bouddhique semble avoir été une option non cochée. J'en déduis que la bataille des sexes n'a pas encore pris la route orientale. Et que la lutte des classes a encore du chemin à faire au pays du communisme tropical.

Pendant que mon cerveau besogne, mes jambes demandent un peu de répit. Halte fortifiante. Et déjà je rempile car la météo s'annonce capricieuse. Dans mon dos, le ciel est déjà noir comme le charbon de Hải Phòng, ce qui n'est pas rien. Ce port majeur, débouché maritime de la capitale, est le centre historique de l'industrie du charbon, notamment pendant la période coloniale française (avec la terrible Compagnie des Charbons de l'Indochine, exploitant les riches gisements de houille du Tonkin).

Jusqu'à récemment, juste après le riz, le charbon a été l'un des principaux produits d'exportation du Vietnam, avec des mines à ciel ouvert et souterraines employant des milliers de personnes, je me souviens les avoir découvertes, non loin de la Baie de Hạ Long, lors d'un reportage il y a quelques années. Aujourd'hui, l'activité liée au charbon à Hải Phòng est marquée par une transition entre cet héritage colonial de centre minier-industriel et les récents objectifs de neutralité carbone. En termes économiques, le tourisme est sans doute l'alternative la plus crédible – non sans problèmes aussi – à l'extractivisme mortifère du charbon et des autres ressources naturelles.

Après Phủ Lý, la pause bienvenue et le ciel couleur charbon, ma vie sur la chaussée reprend doucement des couleurs. La pluie

fine laisse la place au beau temps. Le plaisir de pédaler au sec a aussi ses défauts cachés mais visibles. Ainsi, après tout ce temps passé sur les chemins vietnamiens, et avec un soleil qui cogne souvent, mon visage est plus noir que celui des Balinaises et des Vietnamiennes qui triment dans les rizières alors que moi je ne fais que me contenter de les traverser à vélo. Sur nos visages au moins, l'égalité de traitement est une réalité. Il faudrait seulement aller beaucoup plus loin.

Entre Tam Cốc et Hà Nội, j'avais initialement prévu de faire un détour à Cát Bà, dont j'ai gardé de merveilleux souvenirs il y a déjà longtemps, mais j'ai rapidement modifié mes plans : l'île et son magnifique parc naturel sont en totale métamorphose, avec un immense projet entamé en 2024, qui consiste à faire de la zone un territoire écologique dédié au tourisme international, minimisant l'impact négatif de l'empreinte carbone. Un pont relie déjà l'île avec le continent et il y a désormais un téléphérique, un port intérieur, des transports électriques, mais surtout d'immenses travaux qui occupent toute l'île. Pas du tout le moment opportun de s'y rendre. Malgré les bonnes intentions, écologiques et économiques, annoncées par les autorités vietnamiennes, j'ai un sérieux doute quant à l'évolution réelle de l'entière région, incluant la zone de la Baie de Hạ Long un peu plus au nord. Mais pour en rester à Cát Bà, l'idée officiellement affichée est d'en faire « *les petites Maldives d'Asie* ». Comment ne pas être sceptique quand on a pu voir la réalité du développement touristique à outrance, de la station d'altitude de Sa Pa à l'île de Phú Quốc ? Au bout du chemin de terre il en ressort avant tout des *resorts*. Avec son lot de blanchiment d'argent (comme à Phú Quốc), d'ingérence chinoise, et d'autres affaires louches autour de la spéculation immobilière, financière et touristique.

J'arrive à ma destination finale. Heureuse. Résolument prête à tout scénario aventureux et amoureux avec Tâm. Après des kilomètres urbains avant d'approcher le cœur de Hà Nội et de retrouver celui de ma bien-aimée, je découvre l'habituel capharnaüm, non dénué de charme, de la capitale. En dépit des récents aménagements et du bouillonnement touristique qui hypothèquent un peu de son destin, Hà Nội est clairement ma capitale préférée de toute l'Asie du Sud-Est. L'alliance entre le riche patrimoine et la vie quotidienne trépidante confère un aspect unique et envoûtant à une ville très ancrée dans l'histoire contemporaine. Dans tous les sens, la cité apparaît « *habitée* ».

Mes derniers mètres à vélo, de ce trip entamé au Cambodge, se terminent à l'entrée du petit hôtel réservé par Tâm. Elle est encore à l'aéroport en cette fin d'après-midi pour raccompagner ses clients. Elle m'envoie un message pour me demander si je suis bien arrivée saine et sauve dans sa ville. Elle ajoute, manifestement enchantée : « *ils viennent de passer à l'immigration, j'ai reçu un super pourboire avec lequel nous pourrions célébrer nos retrouvailles, je leur fais un ultime geste d'au revoir, et c'est la quille, la liberté, et l'amour avec toi. Hâte de t'embrasser. Je serai dans le lit de notre chambre dans une heure, promis* ». Comment rêver d'un meilleur accueil dans cette capitale de rêve ?

En l'attendant, et sachant que Tâm et moi connaissons bien cette ville et n'envisageons pas spécialement de la visiter en touristes mais de la vivre en amoureuses, je me remémore mes séjours précédents avec tous les bons moments passés à Hà Nội. Y compris les plus surprenants. Comme celui de parcourir le quartier de Ba Đình, aujourd'hui plutôt délaissé par les touristes étrangers, avec l'imposant mausolée de Hồ Chí Minh qui voisine avec un musée immense qui, dévoué à sa gloire, porte son nom. A Hà Nội, l'idéologie n'est jamais longtemps absente. Jusque dans la restauration des édifices sacrés.

Dans ce quartier, véritable centre névralgique – un peu fossilisé tout de même – politique du régime et emblème de l'indépendance pour beaucoup de Vietnamiens, se trouve le Palais présidentiel et la pagode au Pilier Unique (*Chùa Một Cột*). Cette dernière, restaurée en 1922 par l'EFEO, bénéficiant jadis de l'aide des « *pays frères* », a eu la malchance d'avoir été rénovée par une équipe de Polonais qui, après avoir fondu le pilier dans du béton, ont confondu un peu vite l'art religieux avec le réalisme socialiste dans sa version plus brutale que brutaliste.

Je retrouve ici l'architecte Kazimierz Kwiatkowski, surnommé « *Kazik* », chargé de superviser cette mission polonaise. Heureusement, son talent s'est mieux manifesté sur le site de Mỹ Sơn et dans la ville de Hội An. Mais le phallique pilier unique, tel un *linga* shivaïte, est bel et bien debout, et continue d'attirer des hordes de touristes organisés. La pagode au Pilier Unique (*Chùa Một Cột*) est un vieux monument emblématique de la capitale, réputé pour son architecture spécifique qui représente une fleur de lotus émergeant de l'eau. Construite en 1049 sous le règne de l'empereur Lý Thái Tông, l'origine de la pagode se réfère à une légende tenace : privé d'héritier, l'empereur aurait rêvé de Quán

Âm, la déesse de la Miséricorde, assise sur une fleur de lotus, qui lui aurait alors donné un fils. En guise de remerciement, le souverain comblé a fait construire cette pagode originale, supposée ressembler à une fleur de lotus, symbole de pureté et d'éveil dans le bouddhisme populaire, notamment au Vietnam. De nos jours, par exemple près du lac de l'Ouest, un bel étang de lotus et de nénuphars fait le bonheur des photographes qui abondent et même abusent de clichés tant romantiques que bucoliques, en mitraillant leurs épouses ou leurs petites amies au milieu d'un décor de lotus. D'amour et d'eau plus ou moins fraîche.

Je ne vais pas vous mentir non plus, mais le fameux « *vieux quartier* » de Hà Nội reste quand même mon coin favori de la capitale. Ce n'est pas très original, puisque c'est la zone touristique par excellence, mais c'est ainsi. Je ne me lasse pas de déambuler, à pied encore plus qu'à vélo, dans ce labyrinthe surfréquenté de trente-six rues commerçantes historiques. Je n'y suis jamais haranguée mais toujours sollicitée pour une pâtisserie maison, un jus de mangue, un sandwich local, et par tous ces petits cafés ou restos qui bordent les ruelles animées.

Les boutiques de fringues et autres commerces de tout ce qu'un être humain peut désirer en dix vies, sont ultra pratiques, mais ne retiennent guère mon attention. En tout cas beaucoup moins que l'excellente et odorante cuisine de rue qui colonise les trottoirs quand il y en a. Les temples sont légion dans la cité tout comme les maisons patrimoniales et bien sûr les lacs qui, grâce à la verdure et au calme relatif alentour, dispensent ce charme si spécial à cette ville. Musée à ciel ouvert, Hà Nội est une ville qui m'invite à la vivre pleinement plutôt qu'à la visiter fortuitement. J'apprécie le fait de simplement flâner et c'est tout. Et c'est beaucoup en réalité.

Les touristes qui débarquent ne manquent pas de visiter les sites majeurs et certains musées, ou encore d'assister au spectacle de marionnettes sur l'eau – vieille tradition paysanne, classée à l'Unesco – et institution culturelle pour le tourisme officiel. Un peu à l'écart de la vieille ville, les férus d'histoire – comme moi pour mes premiers séjours hanoïens – découvriront le vieux pont Paul Doumer devenu le pont Long Biên. Edifié sur quatre ans autour de l'année 1900, il a été conçu par l'entreprise Daydé & Pillé – comme on peut encore le lire en montant sur le pont – et non pas par Gustave Eiffel comme le stipule une légende tenace, entretenue par une armée de guides touristiques.

L'opéra, conçu sur le modèle un peu réduit de l'opéra Garnier à Paris, déploie un style néoclassique avec des colonnes corinthiennes, des balustrades en fer forgé et des sols en marbre italien, rien de vraiment vietnamien à la base. C'était cela aussi l'esprit colonial : changer le territoire conquis pour le modeler à sa guise. Sauf que pareille supercherie ne dure jamais éternellement. A deux pas, le légendaire hôtel Métropole, entièrement rénové, accueille toujours des clients et des curieux, tous intrigués par son rôle historique et son côté glamour à la sauce coloniale. Enfin, les autres bâtisses coloniales de tout ce vaste « *quartier français* » raviront précieusement les Gaulois réfractaires et nostalgiques du rêve perdu indochinois. Mais aussi les autres.

J'aurais bien aimé retourner au Musée d'Ethnographie, assez excentré, mais superbement dédié aux 54 groupes ethniques, officiellement recensés par le régime. Les Kinh (ou Viêt) sont largement majoritaires, avec 86% de la population. Pour rappel, le Vietnam vient de dépasser la barre des 100 millions d'habitants. Si la natalité presque partout décroît, ce n'est pas encore le cas au Vietnam. Une preuve que le communisme peut être un formidable gage de stabilité voire de confiance et d'espoir dans l'avenir ? Cela reste à prouver.

Tout est possible de nos jours. Ne reste plus qu'à le transformer pour de bon en un communisme à visage humain. Les 53 autres minorités ethniques se partagent les 14% restant. Surtout présents dans les montagnes, ces groupes ethno-linguistiques se distinguent par leurs rites et leurs coutumes, leurs langues et leurs cultures, leurs croyances, leurs habitats et leurs cuisines. Les plus importantes des ethnies dépassent le million d'habitants, comme pour les Tày, Mường, Hmong et Khmer, et elles survivent comme elles peuvent : assez mal. Surtout en raison de l'expropriation de leurs terres sacrées et plus encore de la lente mais durable campagne de vietnamisation politico-culturelle de ces territoires. Ce musée mérite amplement le détour et d'y prendre du temps.

Après cette évocation urbaine, je retrouve enfin Tâm. L'émotion est à son comble. On s'embrasse, on pleure, on rit, on s'excite, on monte dans la chambre, bref c'est top. Je n'ai rien à ajouter comme commentaire. C'est privé. Mais après quelques exercices tout en douceur de sexe tantrique et d'amour érotique, puis recouvertes toutes les deux d'une tonne de câlins et de bisous, nous trouvons la force de prendre une douche ensemble – une très longue douche ensemble – et de nous rhabiller pour aller dîner.

Il est déjà 21h. Et nos estomacs négligés se montrent exceptionnellement plus en manque que nos libidos momentanément rassasiées.

Etrangement, l'idée vient de moi, alors que Tâm connaît mille fois mieux sa ville et les meilleurs endroits pour se régaler. Végétariennes toutes les deux, mais pas véganes, nous allons même opérer une petite entorse au règlement fictif qui régit notre alimentation : manger un peu de poisson pour une fois. Nous partons donc dîner dans un quartier excentré de l'est, après avoir dépassé ledit « *quartier français* », puis l'Ambassade du Laos. On se faufile dans une ruelle et là, stop, c'est un lieu où j'aime me retrouver au moins une fois, à chacun de mes passages à Hà Nội : un restaurant dont la spécialité est le « *chả cá lã vông* », un plat typiquement hanoïen à base de poisson grillé avec des herbes aromatisées. C'est chaque fois un pur régal. Le poisson est du *hemibagrus* (*cá lãng*), de la famille des poissons-chats d'eau douce, réputé pour sa chair savoureuse. Il est mariné avec du curcuma, du galanga, du riz fermenté et d'autres ingrédients secrets, avant d'être grillé au charbon de bois et servi à table dans une poêle chaude recouverte d'huile avec des oignons verts et de l'aneth. C'est prêt : la dégustation avec des nouilles (*bún*), des herbes fraîches, des cacahuètes, et une sauce piquante à base de crevettes appelée *mắm tôm*, peut commencer. Tâm et moi raffolons de ce mets local et raffiné. On plaisante autour du statut, soudain flexible, des strictes végétariennes. Le ventre repu, retour à pied bienvenu pour une bonne promenade digestive, avant de retrouver notre niche romantique.

Le lendemain, une journée tranquille passée à l'ombre des arbres et des stèles au joli Temple de la Littérature, dans un coin un peu à l'écart du flux touristique. Cette première université vietnamienne, vieille d'un millénaire et enrôlée sous la bannière des mandarins, précède en ancienneté les célèbres et fastueuses universités européennes de l'époque médiévale finissante.

On poursuit notre journée avec un tour du lac Hoàn Kiếm, avec son temple Ngọc Sơn accessible via son fameux pont. En effet, le Temple de la montagne de Jade (*Đền Ngọc Sơn*) est un sanctuaire emblématique de la capitale. Situé sur l'îlot de Jade, au cœur du lac Hoàn Kiếm, il est relié au quai par le très photogénique pont rouge. Ce temple vénère des génies confucéens et taoïstes, comme le héros national Trần Hưng Đạo, sans doute le plus prestigieux de tous. Ce farouche guerrier a été un général de la

dynastie Trần. En 1288, la flotte d'invasion des Yuan-Mongols a été détruite par l'armée de Trần, commandé par le général Trần Hưng Đạo à la bataille de Bạch Đằng, son principal fait d'armes. Le temple abrite également une tortue géante, en lien avec la légende de l'épée restituée. Lê Lợi, le roi héroïsé qu'on rencontre partout dans le pays, presque autant que Hồ Chí Minh, est également associé à la légende de l'épée restituée du lac Hoàn Kiếm.

Selon cette légende, Lê Lợi au début de sa lutte, aurait reçu d'un pêcheur une épée récupérée dans le lac. Une décennie plus tard, après avoir réussi à chasser les Chinois, et traversant ce même lac, il est abordé par la tortue d'or, qui lui réclame l'épée au nom du Roi-Dragon, ancêtre mythique du peuple viêt. Lê Lợi comprend alors que l'épée était en réalité un mandat du Ciel pour chasser les Chinois du pays. L'opportunité pour faire le ménage et renvoyer le grand frère encombrant dans ses foyers nordiques. Aujourd'hui ce fameux « *lac de l'épée restituée* » qu'est le Hồ Hoàn Kiếm, est un lieu incontournable, emblématique et spirituel, pour les touristes, et d'abord pour les Vietnamiens. Ils viennent en faire le tour – certains font du jogging, des femmes y pratiquent la gymnastique, le yoga et surtout le tai chi – pour bouger, flâner, manger une glace ou boire un café. Ce qui m'impressionne toujours c'est, aux beaux jours ensoleillés, le défilé improvisé de dizaines, parfois de centaines, de femmes locales vêtues de leurs plus belles robes ou tuniques traditionnelles (*áo dài*), en train de poser pour des photographes et sans doute aussi pour tout le monde autour. La beauté féminine n'est pas un vain mot au Vietnam. Ce n'est pas moi ni Tâm qui s'en plaindraient. Cette beauté fait partie intégrante de la force des femmes dans ce pays. Elle est un vecteur de puissance. Après ce beau paysage humain, à la lumière du crépuscule, on se replie vers notre nid d'amour.

Hà Nội, capitale millénaire du Vietnam, est un centre politique, culturel et historique majeur, situé au cœur du delta du Fleuve Rouge. Si son nom signifie littéralement « *la ville à l'intérieur du fleuve* », de nos jours l'urbanisme a modelé, dompté, sinon englouti le grand fleuve. C'est la vieille ville, joyaux à la fois patrimonial et vivant, qui symbolise l'âme de la capitale. Son passé impérial et colonial, son présent combatif et festif. « *Ruelle de la soif* » ou « *rue du train* », bars branchés et cafés connectés, la fête est de sortie.

J'ai la vive impression que Hà Nội est le nouveau Bali à la mode. Ou son complément urbain. Pour ne citer qu'un exemple – j'en ai récemment fait un article pour le *Bali Berita Bagus* – la célèbre « *train street* », entre la gare ferroviaire et la vieille ville, est devenue en quelques années un lieu « *incontournable* » pour les routards connectés et autres jeunes fêtards internationaux : touristes en shorts assis aux terrasses des cafés qui longent la voie ferrée, avec au menu smoothies et nems plus chers qu'ailleurs, et surtout le grand frisson lorsque le train déboule dans la rue Phùng Hưng à quelques centimètres des visiteurs. Le spasme et le fantasme sont les deux meilleurs ingrédients de tout voyage qui s'enorgueillit de se distinguer du tourisme. Une activité en créant une autre, « *Phố Phùng Hưng* » est désormais une rue culturelle à ne pas manquer lors d'un séjour dans la capitale : ses fresques murales dépeignent la vie quotidienne et l'histoire de la cité, son marché aux fleurs rajoute encore de la couleur au quartier, ses cafés pittoresques et ses trains qui font un potin d'enfer en passant assurent le reste du spectacle. Instagram y est pour beaucoup concernant la métamorphose de ce quartier. Pour le meilleur et pas encore pour le pire. Tant mieux. Car la fête revêt parfois un goût amer.

Depuis quelques années, les touristes ne visitent plus Bali pour découvrir sa culture, mais pour faire la fête. Et souvent rien que la fête. Quel dommage qu'ils ne restent pas chez eux ! Le Vietnam est désormais sur la même ligne de crête, inquiétante il me semble, pour un futur touristique incertain. Il suffit de se promener le soir dans la vieille ville de Hà Nội pour s'en apercevoir. Les riverains n'en peuvent plus des nuisances sonores toutes les nuits. Sans parler de l'augmentation des faits de prostitution et de la consommation de drogue.

Pour l'heure, les autorités, pourtant guère réputées pour leur tendresse, ferment les yeux quand il s'agit d'engranger des devises. Mais la fête – y compris celle de la bière locale – est à son paroxysme et rapporte davantage qu'une visite approfondie des musées de la ville. La bière vietnamienne, justement, est aussi un produit touristique. A « *placer* » sur tous les marchés.

Echoppes à chopes où la bière coule à flots et la vie s'écoule tranquillement, la bière est avant tout l'apanage des Vietnamiens mâles qui adorent se retrouver dans des espaces dédiés où la testostérone rivalise avec la bibine sur toutes les tables. Localement, ces moments sont connus pour être de grande convivialité et camaraderie.

Les inscriptions « *bia hoi* » (« *bière pression fraîche* ») signalent la présence de ces bars à bière aux allures de restaurants d'entreprise ou de cantines scolaires. Si l'ambiance y est détendue, mecs et meufs ne logent pas à la même enseigne. Les clients sont rois et que des garçons. Ou presque.

Il faut l'avouer, généralement la soif en bande organisée n'œuvre guère pour l'égalité des sexes : les hommes picolent, les femmes les servent. Les femmes racolent, les hommes se servent. Les seconds paient certes leurs boissons, mais les premières paient de leur personne en s'exhibant de la manière la plus sexy possible. C'est dans le contrat. L'argent de la survie. Aujourd'hui, les visiteurs étrangers, les jeunes mecs blancs en priorité, prennent le relais. Ils découvrent, gosier grand ouvert, la fameuse « *bababa* » (333), bière très appréciée, surtout dans le sud, avec son goût prononcé et son héritage français. Les trois autres marques les plus importantes sont la *bia Hà Nội*, la *bia Sài Gòn*, appellations pas très originales, et dans une moindre mesure, la *bia Huda*, surtout consommée dans le centre du pays.

J'ai eu envie de revoir un ami, originaire de la capitale, et qui aime grave la bière, au point que cela le désespère de ne pas pouvoir trinquer une chope de blonde en main avec moi. Ce Vietnamien, nommé Quang, est devenu un ami au fil de mes séjours antérieurs. Je le revis maintenant – l'occasion aussi de le présenter à Tâm – dans un café pour écouter les derniers potins de la cité. Il n'est pas du tout inquiet : « *je suis content que les jeunes du monde entier viennent faire la bringue à Hà Nội, ça rapporte de l'argent à tous les habitants, et même si c'est vrai qu'il y a des problèmes, comme la drogue ou la prostitution, les bénéfiques font pencher la balance du bon côté. Et la police veille au grain, la sécurité des touristes est devenue la priorité du gouvernement* ». Au point, ai-je appris que bien plus d'efforts et de moyens sont mis en place par les autorités pour protéger les étrangers que leurs propres concitoyens. Deux poids (financiers) et deux mesures. Pas très marxiste tout ça...

Mon ami Quang n'y voit aucun inconvénient : « *la police fait du bon boulot, et lorsqu'elle attrape un escroc ou un voleur en lien avec des touristes, il est directement placé à l'ombre, pour un séjour en taule. C'est bien. Ça dissuade les autres et ça l'empêche de recommencer. Mais pour les larcins subis par les locaux, ce n'est pas pareil, la police est parfois plus laxiste et aussi corrompue. Pas avec les touristes internationaux. Mais les choses*

avançant bien ». Je ricane tandis que Tâm, silencieuse, semble dubitative. Tout en trinquant toutes les deux avec lui un large sourire aux lèvres.

Je le taquine, car il ne faut pas exagérer quand même, en lui demandant s'il souhaitait devenir le prochain ministre de l'Intérieur, tellement je l'entends faire du zèle. Il fait fi de ma raillerie en me répliquant sur le ton de la plaisanterie : « *de toute façon on ne sera jamais d'accord dès qu'on évoque les violences policières, toi tu es une dangereuse anarchiste, tu es grave en colère contre les méthodes des flics en Indonésie et en France, mais je crois qu'ici tu serais déjà en prison* ». Il rit franchement même si ce n'est pas très drôle. Je mentionne les gens injustement emprisonnés dans son pays. Il ne le nie pas mais a cette réponse que je trouve sidérante : « *c'est hélas parfois injuste et trop dur, mais c'est sans doute aussi le prix de notre tranquillité, tu vois bien qu'au Vietnam c'est calme et que tout le monde désire la paix. La guerre, on n'en veut plus et on fait tout notre possible pour éviter les conflits, quitte à se plonger stupidement dans la consommation à outrance ou à condamner des innocents* ». De là à légitimer l'injustice, c'en était trop pour moi. Quand les amis, parfois proches, commencent à vriller, c'est le début de la fin.

Un peuple qui a longtemps souffert de privations fera en effet tout pour ne pas revenir en arrière, mais on ne peut pas tout accepter, se résigner pour nos droits fondamentaux. La politique de l'autruche a ses limites. On tombe finalement d'accord – je le signale car c'est rare – pour constater que la Gen Z au Vietnam n'est pas celle du Népal ou même d'Indonésie. En quête du dernier mot (bien un truc de mec) il conclut : « *elle s'apparente en fait à la Gen Z française, elle profite de ce qui est encore possible et fait la fête, à Paris comme à Hà Nội* ». Voilà qu'on est encore tombé d'accord, même avec Tâm, on se marre et on retrinque. Et on fait (quasiment) la fête. Comme autour.

Quang est dans les sciences dures et technologiques, il aime l'économie et le business ; je suis dans les sciences molles et humaines, j'aime l'histoire et le journalisme. Ça ne peut pas matcher, heureusement, puisque ce n'est pas le but. Nous nous apprécions grandement mais sommes très rarement d'accord sur un sujet de société. Alors quand une discussion se tend, comme ici à propos de la police, on y met aussitôt de la légèreté et tout va bien.

Ainsi, avant qu'il ne tire la tronche, je l'ai invité à rigoler un bon coup car c'est vital pour la santé, le rire étant tout comme le

savon le propre de l'humain. Ça détend l'atmosphère à défaut de la nettoyer ou de la transformer. Notre amitié demeure plus forte que nos divisions philosophiques. Mais ce n'est pas tout, l'amour n'aime pas trop attendre : Tâm et moi quittons Quang afin de retrouver un peu d'intimité et de calme dans cet antre urbain très animé et trop bruyant.

Tâm m'a montrée son modeste logis qu'elle partage avec une amie. Les deux étant guides, elles sont souvent en déplacement, et là elle en profite pour récupérer sa moto. Installée à l'arrière de son bolide en position dite d'amazone, nous voilà parties pour une virée autour du lac de l'Ouest. Avec des arrêts bienvenus dans des pagodes fabuleuses et aux terrasses de cafés populaires. Tâm, qui m'appelle maintenant « *mon amazone* », me charrie toujours autant : « *il faut qu'on prenne un café à l'œuf, spécialité de la cité, avant de partir en vadrouille au nord* ». Son amazone acquiesce. J'en raffole autant qu'elle.

Elle a trouvé le bon établissement, c'est tout l'avantage d'être en compagnie d'une vraie locale de l'étape. Le *cà phê trứng* (« *le café aux œufs* ») arrive sur notre table, onctueux et délicieux. Intrigant pour un Français ou un Italien, les deux arquebouts sur une définition du café où l'œuf n'a absolument pas sa place. Je les comprends mais au Vietnam l'histoire est tellement prégnante qu'elle vient même s'occuper de transformer le café : en 1946, le lait frais manque cruellement au nord du pays, un certain monsieur Nguyễn Văn Giảng – alors qu'il était barman à l'hôtel Métropole – a eu l'ingénieuse idée de remplacer le lait manquant par du jaune d'œuf fouetté avec du sucre et du lait concentré, créant ainsi une sorte de crème inédite sur une base de café intense. Un délice. Les Indonésiens et les Français devraient se mettre au café à l'œuf, sans sucre c'est encore meilleur. Un moment de douceur dans un monde de brutes.

Au Vietnam, une chape de plomb s'est abattue depuis belle lurette – il y a exactement un demi-siècle – sur la liberté d'expression, de création, mais aussi de manifestation. C'est l'une des raisons qui explique la quasi absence d'une Gen Z visible en révolte. Même si je ne suis pas certaine qu'elle existe véritablement ou qu'elle soit réduite à une niche très limitée. En Indonésie – qui n'est plus vraiment une « *démocratie dirigée* » comme sous l'ère Sukarno, mais à l'heure actuelle plutôt une « *démocratie autocratique et népotique* » tournant à une « *dictature à la mode Suharto* » – le droit de manifester demeure

encore possible. Malgré des violences policières accrues récemment. Le 28 août 2025, la vidéo de la mort d'un jeune « *ojol* » (livreur à moto à Java), Affan Kurniawan, lors d'une manifestation réprimée dans le sang, est devenue virale. Avant d'embraser la rue et la situation. Affan a été percuté à mort par un blindé policier. Il est devenu le symbole pour une jeunesse en lutte et à juste titre énervée. Un autre Kurniawan – prénommé Eka – est plus connu puisqu'il est l'un des écrivains indonésiens les plus célèbres et traduits, un auteur engagé tout en douceur, mais luttant notamment contre la falsification de l'histoire et le fléau de la corruption. Ces deux Kurniawan – le livreur à moto et l'auteur de livres – sont des symboles d'une Indonésie qui n'entend pas se résigner au fascisme tropical qui vient ou plutôt revient. Ils forment sans même le vouloir l'avant-garde d'une autre Indonésie en gestation. Celle d'une possible alternative. Celle qui refuse catégoriquement, via la clique du général Prabowo, le retour de l'ordre ancien qui ressemble comme deux gouttes d'eau à « *l'Ordre Nouveau* » (*Orde Baru*) cher au dictateur Suharto, dont l'actuel « *président TikTok* » (son surnom), est certes le gendre mais surtout le digne continuateur de ses basses œuvres. Face à l'amnésie, je ne cesserai jamais de le rappeler.

J'évoque la situation critique de mon archipel avec Tâm qui compare directement avec le Vietnam : « *au moins vous pouvez encore râler publiquement, alors qu'ici, les auteurs – y compris un bon nombre d'autrices – croupissent en prison pour leurs idées, même s'ils ou elles n'ont rien d'une attitude contre-révolutionnaire, c'est scandaleux et écœurant* ». Surtout que Tâm m'explique cela sans aucune haine du régime en place, « *je préfère le gouvernement actuel que d'en imaginer un à la botte des Etats-Unis. J'assume mon patriotisme, et même mon anti américanisme, mais pas du tout mon national-communisme vietnamien* ». J'ajoute que le Vietnam n'est pas et ne sera jamais le Venezuela. Je tente, en vain, de saisir plus précisément sa ligne politique. Ce n'est pas celle du Parti ni celle des dissidents. Juste sa voie à elle. Moi j'aime encore plus sa voix, celle qui vient du cœur, parce qu'elle est douce et rassurante, sensuelle et apaisante.

On conclut cette discussion sur les écrivaines qui, à notre avis, sont l'avenir de la littérature en train de se faire et donc de s'écrire. On parle des autrices indonésiennes qui ont renouvelé et redynamisé depuis deux décennies la scène littéraire de tout l'archipel. Puis je découvre que Tâm adore, comme moi également,

la romancière, dont l'œuvre magistrale est pourtant mise au boisseau par le régime communiste, Dương Thu Hương. Une illustre représentante de ce qu'on a appelé « *la renaissance littéraire vietnamienne* » (à partir du milieu des années 1980, avec parmi ses confrères Nguyễn Huy Thiệp, Phạm Thị Hoài et Bảo Ninh, entre autres). Dissidente politique courageusement engagée, Dương Thu Hương vit, depuis vingt ans, réfugiée en France, où ses livres sont bien connus du public. Tâm est surprise que je connaisse aussi bien cette écrivaine. C'est ma mère, grande fan aussi de littérature féministe et étrangère, qui a mis entre mes mains ses livres pour la première fois. Une superbe révélation. « *C'est cool d'avoir une telle mère mais aussi un tel pays* », me lance Tâm. « *Pour ma part, j'avais demandé à un touriste devenu un ami de me rapporter plusieurs romans d'elle sous le manteau comme on dit. Pour se cultiver hors du cadre officiel, il faut à la fois beaucoup ruser et oser. Beaucoup de gens n'ont plus cette envie. Ou assez de force. Et au final peu de personnes lisent les romans de Dương Thu Hương comme de tant d'autres autrices et auteurs tombés dans l'oubli si ce n'est en prison* ». La culture ne préserve pas de l'apocalypse aux mains des assassins mais elle esquisse une voie d'urgence, une issue de secours. Les livres participent à cette refondation d'un monde imaginaire. Mais rêver n'est pas encore interdit, alors profitons-en.

Arrivée au nord du Vietnam au terme de mon périple cycliste et introspectif, j'ai pu me rendre compte une nouvelle fois que pédaler en bonne lenteur et en pleine conscience, autrement dit sans foncer comme un bourrin et sans écouteurs plantés dans les oreilles, est une façon d'être au monde plus sensible, plus délicate, plus humaine. Un moment de grâce que, bien perchée en haut de ma selle, je savoure pleinement, sachant que dans ce bas-monde la furie règne en maître. Le fait d'être perchée est sans doute ce qui m'empêche de péter un câble dans un univers guerrier et dystopique, normé soit par des dirigeants irresponsables virés fascistes soit par des algorithmes gérés par des apprentis sorciers plus maléfiques que malins.

Dans le sillage de la marche, le vélo est le véhicule de la résistance. Au fil de leur histoire, les Vietnamiens l'ont d'ailleurs parfaitement démontré, lorsqu'ils – et elles – approvisionnaient la piste Hồ Chí Minh en armes et en ravitaillement. Bien davantage que moi avec ma modeste promenade à travers leur pays. Il n'empêche que la pratique du vélo favorise l'éveil des consciences,

notamment écologique et politique. Elle stimule aussi l'action, l'agir ici et maintenant, tout en se référant au non-agir de la tradition taoïste sinon plus largement orientale. Sans contradiction aucune : la lenteur du véhicule n'atténue pas sa détermination et sa puissance finale. Le véhicule de la déesse Durga, si présente à Bali (et ici chez les Cham sous le nom de Uma) est le plus souvent un lion, parfois un tigre, symbole de sa force guerrière. Mon vélo sera mon félin à moi. Et cela même si le tigre se métamorphose en chat, ou encore mieux la tigresse en chatte. Je regrette que trop de nos animaux héroïsés qui peuplent nos contes demeurent des mâles. Du roi Lion à Félix le chat, pour rester dans le ton. Il n'est jamais trop tard pour réécrire les légendes et même pour défaire puis refaire l'histoire.

En pédalant, j'encourage agréablement la connexion avec mon environnement direct. Quand l'effort devient plus intense et que les muscles se tendent, le vélo vient opportunément me rappeler que le plaisir se mérite. C'est ce que je me dis après une rude montée lorsque, au prix d'un bon litre de sueur, la récompense ne tarde plus à survenir : la descente vient alors me gratifier d'un pur moment de bonheur. Un bonheur impossible à ressentir sur un écran ou via l'IA. Le vélo, avec ses hauts et ses bas, ses coups d'éclat et de blues, est une parfaite métaphore de la vie. Où rien n'est jamais noir ou blanc, où la joie n'existe pas sans tristesse. J'ai pédalé à travers le Vietnam souvent à livre ouvert et parfois à tombeau ouvert. Une amie a baptisé son vélo du nom de Socrate. Je la comprends. En remontant le Vietnam du sud au nord, en longeant son littoral avec obstination sinon abnégation, c'est un voyage au pays de la philosophie pratique que j'ai réalisé. Une philosophie qui invite à l'écoute et à la disponibilité au monde. Loin des bancs des facultés de philo qui en Occident ne parlent que de leur propre culture. Mon trip à vélo relève plus franchement de l'exploration philosophique à vocation altruiste.

Même en mode physique et ludique, lorsque sur mon bolide sans moteur, je me déplace à la force de mes deux jambes et que je propulse mon engin en réfléchissant à une solution globale pour en finir avec Trump et Poutine, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire ou de chanter à haute voix puisque, ouf, personne ne peut m'entendre. Le vélo c'est aussi cela : repenser l'ordre mondial et se détendre au guidon. Car avant tout il faut vivre.

En vélo-trip ou non, en voyage tout spécialement, il faut cependant veiller à être exigeant avec soi-même, car au moindre

faux pas, la déroute est assurée. Terminer sa course sur le bas-côté suit un cheminement qui peut conduire dans les bas-fonds. Or il importe de remonter la pente. L'erreur s'avère vite fatale quand on est loin de ses bases. Sans oublier qu'en faisant tout ce qu'il faut de la meilleure façon qui soit ne nous épargne en rien de la possibilité de sombrer. L'absence de défauts n'est pas une qualité. La vigilance est de mise. Trop de routards et de nomades se sont perdus en route. Y ont laissé des plumes ou leur tête. Plus d'hommes que de femmes. Parce qu'ils sont plus nombreux à arpenter les sentiers du monde qui parfois les mènent à ceux de la gloire. La route a été historiquement une histoire de mecs pendant que les meufs restaient à la maison. Faire du vélo, précisément, leur a longtemps été interdit. Et l'est encore dans certaines contrées médiévales de notre planète. Tout prétexte a toujours été bon pour sédentariser les femmes : cela va de préparer la tambouille, reprendre les chaussettes de leurs guerriers de maris, gérer les gosses qu'elles n'ont pas désirés, qu'importe. C'est tout bonnement inacceptable aujourd'hui (hier aussi cela dit). Malgré la puissante vague réactionnaire et antiféministe en cours.

Le mâle du siècle n'est pas un bien irréversible. Mais inéluctablement la roue tourne pour les femmes comme la terre autour du soleil. Ce ne sont pas des milliardaires prétentieux – un pro-Martien fascinant d'origine sud-africaine, un promoteur immobilier qui se croit Crésus dans son palais doré, un minable agent de l'ex KGB reconverti en Mister No, mais la liste n'est pas exhaustive – qui vont modifier le destin de l'humanité. Je fais beaucoup plus confiance aux divinités balinaises bienveillantes et aux forces de la nature bienfaites. Le féminin, pas forcément sacré, est ce qui demain sauvera le masculin de sa mort annoncée. Autant s'y préparer le mieux possible dès à présent. Vaste chantier. Car l'apocalypse, terme certes féminin, s'avère être une réalité cruellement masculine.

Il faudra que les masculinistes s'y fassent. S'ils ont le vent en poupe en ce moment, c'est parce que dès demain leur temps est déjà compté, et après-demain il sera révolu. Les femmes, c'est un fait, sont plus fortes. C'est pourquoi les hommes les cantonnent à leur statut dit de sexe faible. Ça les rassure quant à leurs propres faiblesses. Mais s'ils refusaient de se mentir ils verraient de suite que les femmes survivent plus vaillamment qu'eux à toute forme d'épreuve. Notre force intérieure, on la puise au fond de l'utérus, alors que les mecs en sont encore à se demander lequel d'entre eux

aura la plus grosse. Ils ne peuvent pas rivaliser, juste nous enfermer ou nous flinguer. Pour trop de gars, une « *bonne femme* » ne l'est que parce que bien soumise. Heureusement tous les hommes ne mangent pas de ce pain et découvrent peu à peu, un que leurs présumées moitiés ne sont pas des demi portions, deux que les femmes représentent leurs meilleures alliées et partenaires pour changer le monde. Et renverser le patriarcat qui tue les filles et opprime les garçons.

En vérité, la peur n'a pas changé de camp, elle est toujours du côté des hommes, inquiets et même effarouchés à la seule idée de voir les femmes les remplacer. Patience. Ça arrivera. On arrive déjà. Au moins Tâm et moi. Ma poétesse vietnamienne préférée, Hồ Xuân Hương (1772-1822), était une autrice libertaire prémonitoire. Née à la fin de la dynastie Lê, cette révoltée contre toutes les injustices a vécu à une époque de troubles politiques et sociaux, la période de la rébellion et de la dynastie Tây Sơn sous le règne de Nguyễn Ánh. Plus jeune qu'Olympe de Gouges, autrice politique française de la période de la Révolution, elle aurait toutefois pu être son amie, sa sœur de lutte, si les vols *low cost* et les réseaux sociaux avaient existé. Je les imagine aisément, toutes les deux attablées, devant un des beaux lacs de la capitale vietnamienne ou dans une taverne parisienne, en train de discuter sur le rôle futur et essentiel que vont occuper les femmes dans le champ politique et dans celui des lettres, tandis que les révolutions embrasent de toutes parts leurs deux nations en construction. Une politique-fiction à méditer pour que l'exemple serve désormais le présent.

Me faisant irrémédiablement penser à Raden Ayu Kartini l'Indonésienne et à Simone de Beauvoir la Française, Hồ Xuân Hương la Vietnamiennne a écrit la plupart de ses poèmes en *chữ nôm*, ancienne écriture vietnamienne basée sur les sinogrammes, mais adaptée pour retranscrire la langue vietnamienne. Celle-ci sera en usage jusqu'à l'adoption du *quốc ngữ*, l'alphabet latin actuel, à partir du XVIIe siècle, puis imposée par l'administration coloniale française en 1919, et enfin officialisée en 1945 par le Parti communiste vietnamien.

Mais pour Tâm, qui l'adore tout autant, et moi, c'est son érotisme qui nous émoustille et nous remplit de joie. Littéraire et plus si affinités. Je pense surtout au célèbre poème érotique, « *le Jacquier* », où Hồ Xuân Hương utilise le fruit du jacquier comme une métaphore courageuse et féministe pour évoquer le corps mais

aussi la sexualité féminine, même si ici la plupart des cas hétérosexuelle. Mais pour l'époque cela était résolument révolutionnaire et donc politique sans aucun doute. Ce poème joue sur la forme du fruit, sa pulpe pour la chair, ses graines pour ses attributs et son odeur, dans un langage à la fois simple et puissant, rehaussant les aspects érotiques et provocateurs. Inutile de préciser que Tâm et moi apprécions les vers de cette poétesse et même ses avatars contemporains. Ainsi, il y a quelques années, une chanteuse tendance rock et à la voix puissante, Hải Yến Trương, lui a rendu un bel hommage en lui consacrant un morceau à son nom. Dans notre chambre d'hôtel du vieux quartier de Hà Nội, on écoute ce morceau en boucle. Après notre visite du Musée des femmes et à quelques jours de notre escapade amoureuse prévue tout au nord du pays.

A ce propos, l'exemple des femmes vietnamiennes dans l'histoire tourmentée du pays est très instructif. Il m'inspire énormément. Justement, même Tâm, ma douce hanoïenne, en représente un échantillon incroyable, quand je vois la ténacité avec laquelle elle agit au quotidien. Il complète efficacement les luttes historiques et actuelles pour le droit des femmes menées en Occident, surtout en Europe, mais également en Indonésie, surtout à Java. J'aime bien me promener dans les étages du Musée de femmes de Hà Nội. Il est populaire pour les locaux et fréquenté par les touristes. Il célèbre surtout la femme vietnamienne. En dépit de la propagande du régime qui s'y dévoile à grands traits, la place vitale des femmes dans l'histoire du pays, tout comme dans la vie politique et culturelle, y est clairement décrite. M'y rendre cette fois-ci en compagnie de Tâm a été une superbe expérience, en plus de ses explications et autres anecdotes qui m'ont appris beaucoup de nouvelles choses. Nous avons pu comparer les situations des femmes dans nos deux pays asiatiques respectifs. La résistance et la résilience des Vietnamiennes, à travers les épreuves des guerres successives et leur rôle dans la construction du pays, restent une réalité aussi respectable qu'incontournable.

Modèles de courage et de persévérance, je dois en premier citer les célèbres sœurs Trung (Trung Trắc et Trung Nhị), héroïnes dont tous les écoliers du Vietnam connaissent par cœur les exploits, parfois jusqu'à l'overdose propagandiste il faut bien l'avouer aussi. Les deux sœurs ont mené une révolte légendaire contre les Han, en 40-43 de notre ère. Elles incarnent la résistance contre l'envahisseur, à l'époque les Chinois, ainsi que l'idée de

fierté nationale, alors à l'ébauche. Deux siècles plus tard, une autre héroïne, Triệu Thị Trinh (plus connue sous l'appellation familière de Bà Triệu), s'est également illustrée en luttant contre l'invasion chinoise, en l'occurrence la dynastie des Wu, et par extrapolation contre toute forme de domination étrangère. Une preuve supplémentaire qu'à toute époque, l'indépendance n'a jamais été un vain mot aux yeux de tous les Vietnamiens, hommes et femmes. On doit à Bà Triệu, également surnommée « *la Jeanne d'Arc du Vietnam* » par des Vietnamiens influencés par l'histoire de France, cette belle et puissante citation que je ne peux m'empêcher de reproduire ici : « *je souhaite dompter les tempêtes, tuer les orques au large, chasser les envahisseurs, reconquérir le pays, défaire les liens du servage, et ne jamais courber l'échine pour devenir la concubine d'un homme, quel qu'il soit* ». Et oui, lutter pour l'indépendance revient aussi à combattre le patriarcat. Ce qui était vrai hier le reste aujourd'hui.

Plus près de nous, au cours des deux guerres d'Indochine – la française puis l'américaine – les femmes autochtones ont joué un rôle essentiel. Je pense à l'ancienne vice-présidente, Nguyễn Thị Bình, mémoire vivante des combats passés et souvent affectueusement surnommée « *Madame Binh* ». Elle a été une diplomate remarquable qui par sa bravoure a fait preuve d'un grand patriotisme. Aujourd'hui, presque centenaire, elle a poursuivi une carrière politique, soutenue la place des femmes dans la défense puis la construction du pays. Elle est notamment connue à l'étranger pour son rôle actif de négociatrice du Gouvernement révolutionnaire provisoire de la République du Sud-Vietnam, durant les Accords de paix de Paris, menés entre 1968 et 1973. Elle témoigne du visage d'une diplomatie vietnamienne déterminée qui refuse de capituler. A sa façon, elle aussi faisait partie de ces fameuses « *guerrières aux cheveux longs* », durant la Guerre du Vietnam. On dénommait ainsi les espionnes, les combattantes, les infirmières, les agentes infiltrées, etc., toutes celles qui par leur courage se sont battues pour leur pays. Des guerrières à crinière qui voulaient vivre debout et jamais à genoux. Respect de la part d'une Balinaise.

Au-delà de ces femmes puissantes, aux yeux de la grande histoire, je pense que tous les Vietnamiens ou presque ont la peau dure. L'histoire n'a pas été tendre avec eux, mais au final ils n'ont jamais vendu leur peau de dragon, encore plus ferme que celle de l'ours. Trois périodes de guerres larvées ou totales ont jalonné leur

long passé : mille ans avec les Chinois, cent ans avec les Français, dix ans avec les Etasuniens (je ne peux me résoudre à écrire « *Américains* » car sauf erreur les Brésiliens, Chiliens ou Haïtiens, sans parler des Cubains et tous les autres, également des « *Américains* », n'ont pas massivement bombardé le Vietnam, ni d'ailleurs l'Irak, l'Afghanistan, et bientôt l'Iran).

Ces conflits ont forgé le Vietnam contemporain. Avec ces trois « *moments* », il y a de quoi marquer durablement les esprits. D'inspirer les nouvelles générations, cela en dépit du bulldozer de la mondialisation capitaliste qui paraît tout démolir, renverser ou aplanir. Un bulldozer ultracapitaliste qui parfois agit sous la bannière du communisme comme dans le cas de la Chine qui a décidé de s'emparer des terres et des ressources de sa « *zone* » à elle : toute l'Asie. Dernier exemple en date : au Laos, l'emprise et l'expansion chinoise se poursuivent, avec l'archipel des 4000 îles dans la ligne de mire de la conquête de l'empereur-entrepreneur Xi. Fin décembre 2025, la zone économique de Siphandone, sur le Mékong – où les barrages chinois alimentent déjà autant les controverses que le plein d'électricité – a été confiée à des investisseurs chinois. Un siècle après le rêve colonial français dans cette belle région de Det et de Khone, actuel refuge routard désormais en sursis, c'est autour des Chinois de se bercer d'illusions. Ou de conquérir à petit feu tout le continent asiatique. Le Vietnam saura-t-il, comme il y a mille ans, gérer ce nouveau défi à sa souveraineté ?

Pour l'heure, c'est Tâm et moi qui partons pour le nord, d'abord en train puis en bus. Avant de quitter la capitale, dans notre chambre d'hôtel, assise en tailleur et en pleine concentration, j'aperçois Tâm partir ailleurs, vers un autre univers. Dans lequel elle cherchera sa voie, solitaire, bref sans moi. Ce n'est qu'une impression pour le moment, dans un mois cela deviendra une réalité.

Allez, c'est parti pour un mois du bonheur absolu, d'amour inconditionnel et de passion érotique, dans le grand nord vietnamien. Au programme, d'abord l'est avec, après l'arrivée en train à Lào Cai, une virée en bus dans les villes et les environs de Bắc Hà, avec son marché pittoresque et ses femmes aux parures colorées typiques, notamment celles appartenant au groupe des Hmong fleuris, puis une escapade dans les deux villes historiques qui ont souffert avec la guerre coloniale, Lạng Sơn et Cao Bằng.

Ensuite, on a prévu de passer à l'ouest : Sa Pa, et certains villages du secteur, peuplés de Dao Đỏ (Dao Rouges) que je souhaiterais volontiers revoir. Puis Lai Châu, juste après la magnifique traversée de cette chaîne de montagnes que les Français ont, pour se rassurer, dénommé « *les Alpes tonkinoises* », avec ses paysages d'une beauté à couper le souffle. On ira sans doute faire un tour au village reculé, réputé pour son marché traditionnel, Sin Hò, où Tâm n'a jamais été, et elle voudrait y jeter un œil. Au marché, la profusion des couleurs des vêtements féminins est incroyable. Puis retour en douceur vers Mai Châu, ensuite Hòa Bình, et enfin Hà Nội. Voilà. Ce périple amoureux ne se raconte pas il se vit. D'où l'absence de mots. De toute façon, les dix doigts de mes mains préféreraient caresser la douce peau de Tâm que de taper sur un clavier d'ordinateur un chapitre supplémentaire. Il y a un temps pour tout. Celui dévoué à l'amour est primordial. Surtout s'il est compté.

En résumé, toutes les deux nous avons passé un mois de bonheur ensemble en côtoyant merveilleusement les anges, disponibles chacune pour l'autre. Le miracle de l'amour. Nous avons bien boursingué et parfois même bivouaqué. Toujours entrelacées, souriantes et empathiques, en parfaite harmonie. Une sorte de couple idéal improbable.

Une famille Hmong, de la région de Sa Pa, a cru que nous étions deux sœurs qui voyageaient ensemble. Marrant. Surtout quand on connaît la suite : d'amoureuses et d'amantes nous deviendrons des amies proches et des sœurs de cœur en quelque sorte. Nous avons adoré les paysages naturels tout le long. Un peu moins le téléphérique de Sa Pa et le gigantisme chinois à l'œuvre. Pas toujours facile non plus, pour nous deux, jeunes et Asiatiques, d'observer ces silhouettes de femmes de notre âge, courbées sous des chapeaux coniques avec des corps déjà fatigués qui s'échinent quotidiennement à repiquer le riz. Un mois hors du temps au pays de l'amour. Mon vélo ne m'a jamais manqué puisque Tâm occupait toute la place.

De retour à Hà Nội, on s'est repris un café à l'œuf au même endroit. Et on a évoqué, émues aux larmes, le voyage en train au départ de la capitale, il y'a un mois : « *c'était fou, non ? Le train est le temple de l'érotisme en mouvement. Qui n'a jamais éprouvé le moindre émoi sensuel à bord d'un train ? Pour nous deux c'était simplement magique* », se souvient-elle. Je ne peux qu'être

d'accord avec ses propos. Mais rien ne pourra la faire changer d'avis. Sa décision est prise. Irrévocable. Irréfutable. Inaltérable.

Après ce mois de rêve éveillé avec elle dans les montagnes du nord, nous nous quittons pour reprendre chacune notre route. « *Pour préserver à jamais la beauté de notre rencontre amoureuse* », me précise-t-elle. Elle avait décidé il y a déjà trois mois de partir en Birmanie. Elle m'en avait parlé mais j'avais espéré un moment qu'elle changerait de plan. Comme on change de vie. Cela arrive quelquefois. Tout lâcher pour y voir plus clair. Voilà son leitmotiv, son mantra, son obsession. Elle s'en va donc dans 48h pour la Birmanie, baptisée Myanmar par une junte militaire qui a depuis confisqué le pouvoir entre ses mains. Là aussi le fascisme nouvelle formule a frappé. Et Tâm qui s'y rend pour une retraite bouddhique de six mois. Notre monde global ne tourne plus rond. Mais notre petit monde à toutes et à tous ne tourne pas forcément bien non plus.

En me promenant avec Tâm le dernier jour à Hà Nội, notre ultime jour ensemble, autour du célèbre lac Hoàn Kiếm – celui appelé « *le lac de l'épée restituée* », en référence à la légende éponyme – je m'arrête pour la première fois longuement au pied du monument « *des martyrs* » qui soudain pique ma curiosité. Il se situe en plein cœur du secteur touristique. Les visiteurs sont des milliers à passer devant tous les jours et n'y prêtent aucune attention. Le réalisme soviétique de la sculpture, il est vrai, n'encourage pas vraiment la dévotion artistique. Mais la thématique n'est pas sans intérêt. Officiellement dénommé « *le monument de la Détermination* » (*Tượng Đài Quyết Tử*), il commémore la résistance acharnée de deux longs mois des soldats et des habitants de Hà Nội contre les troupes coloniales françaises. C'était il y a 80 ans, en 1946, soit au tout début de la Guerre d'Indochine, celle qui se terminera dans les confins du nord, avec la débâcle française, avec son armée prise au piège dans la cuvette de Điện Biên Phủ en avril 1954.

Je pense à l'Indochine française – avec son nébuleux triptyque Tonkin, Annam et Cochinchine – qui a précédé d'un siècle le cauchemar de l'impérialisme étasunien. Et à toutes ces prédatons initiées un jour par un Occident conquérant. Esclavage et carnage. Evangélisation et colonisation. Impérialisme et capitalisme. Et même nationalisme et communisme qui, eux aussi, sont des concepts nés en Europe.

Telle une piqûre de rappel, je pense spontanément au dernier jour de mon périple cycliste précédent, qui s'était déroulé quelques mois auparavant, et au terme duquel je suis arrivée au bout d'une traversée épique des Balkans. Plus exactement, je songe à ma déambulation dans la ville de Livourne, où mon amie malaisienne m'a emmenée, quelques heures seulement avant de revenir à un autre port, celui de Gènes, pour que je ne rate pas mon embarquement sur un rafiote, supposé me ramener à petite vitesse en Indonésie. Interloquée, debout près du port livournois, je m'interroge sur cette « œuvre » qui décrit le mécanisme d'un monde injuste dans lequel il me sera toujours impossible de me reconnaître. Même si j'ai deux passeports. Il s'agit du célèbre monument des Quatre Maures, lié à l'esclavage, édifié au XVIIe siècle. Il commémore la victoire des Médicis contre lesdits pirates ottomans, d'où la statue du grand-duc Ferdinand Ier de Toscane qui siège au sommet, et les quatre esclaves « *Maures* » enchaînés et courbés à la base du monument. Artistiquement, le travail est magnifique, historiquement il rappelle non seulement le souvenir douloureux d'un passé qui ne passe pas. Il est enfin le révélateur d'un ordre géopolitique abject qui n'a plus lieu d'être mais qui resurgit dans le climat du mauvais temps actuel.

Au Vietnam, le monument fête l'indépendance et la fin de la soumission par le biais du sacrifice de sa population, tandis qu'en Italie, la sculpture honore hypocritement la souffrance des esclaves qui sont respectables car humiliés et déshumanisés. Deux univers opposés. Un combat pour l'émancipation d'un peuple opprimé contre un vieil héritage négrier d'un peuple à l'esprit despotique. Je préfère de loin le message politique asiatique à l'europpéen, mais je reconnais que la qualité artistique de l'œuvre italienne est meilleure que celle de la vietnamienne. Je constate surtout que les cartes sont brouillées, et que le communisme et le capitalisme n'ont jamais fait aussi bon ménage qu'à l'heure actuelle. Avec comme point commun qui semble rassembler presque tout le monde : l'autoritarisme. Qu'un fascisme soit rouge, vert, brun ou noir, cela reste avant tout du fascisme. Celui-ci a désormais porte ouverte dans tous les *dressings room* de la planète. Sur les podiums il change souvent de tenues mais jamais d'idées. Il défile comme il veut devant un parterre de vassaux acquis à ses causes et sans conséquences. Il marche au pas de l'oie et droit dans ses bottes.

Mais j'arrête maintenant d'accabler l'Europe, en plus la France est mon second pays, car son déclin n'a plus besoin de

personne pour s'enfoncer un peu plus tous les jours vers des lendemains incertains, déplaisants et ténébreux. Je regrette que le Vieux continent n'ait jamais aussi bien porté sinon mérité son nom. Continent en sursis dont les coups redoutables orchestrés par la triple entente voire alliance, des nouveaux grands empires néoconservateurs et néofascistes – Trump, Poutine, Xi – ne font que commencer à s'abattre sur la vieille Europe dégradée.

Cette nouvelle tricontinentale rouge-brune prodigue les mêmes intérêts financiers et la même volonté de se partager le monde à leur guise, avec la bénédiction des marchés et le soutien des médias. Leur entreprise commune, chacun manœuvrant à sa façon, a pour objectif d'enterrer l'Ukraine et de dépecer l'Europe. Entre autres buts. Avec l'apport éhonté des mégalo-milliardaires libertariens et des pétromonarchies pourries du Golfe. Ce trio de malheur achève une Europe à l'union mal façonnée, et ses trois chefs mafieux éteignent les dernières lumières, désormais bien sombres, qui demeureraient enflammées.

L'Europe comme espace multiculturel est en voie de disparition et personne ne semble réellement s'en plaindre ou même s'en alarmer trop ouvertement. Nous autres Asiatiques, car je suis d'abord Indonésienne, observons de loin ce triste spectacle, craignant d'être demain les prochains sur la liste. Une liste à virer. Sauf que certains apprentis dictateurs, nourris de ce désarroi collectif, espèrent tirer leur épingle du jeu et feront tout pour obstinément s'asseoir à la table des vainqueurs.

J'ai bien peur que le président indonésien Prabowo, encore plus que l'actuel secrétaire général du Parti communiste vietnamien Tô Lâm, fasse partie de ces prétendants prédateurs. Le constat tragique de notre époque inédite réside dans le fait que la fin du monde a plus d'avenir que la fin du capitalisme. C'est à vomir. Dans ce contexte morbide, rester zen est vital mais ne suffira pas si on désire tenter de survivre. On en est là.

Heureusement qu'il reste les femmes et l'amour. Et l'amour des femmes. Pour qu'un horizon demeure souhaitable. La route déroule le tracé d'une histoire en train de s'écrire. Et si les histoires d'amour finissent toujours mal, elles ont le mérite d'activer la vie et d'en donner un sens noble et plaisant.

L'amour a divinement surgi sur mon chemin, le long de « *la route Mandarine* » – ancienne appellation utilisée durant la période coloniale de cette voie trans-vietnamienne nord-sud – avant de se métamorphoser en amitié, avec une quête spirituelle dont Tâm

m'avait longuement explicitée la nature. On se reverra, ici ou là, car désormais nos destins sont intimement liés. Sinon unis à jamais. J'avais beau déjà le savoir mais mieux vaut deux fois qu'une. J'ai réappris qu'en ne m'attendant plus à rien, je peux toujours m'attendre à tout. Une formidable leçon de vie. Car le meilleur n'est jamais à exclure. Je laisse le destin faire son job.

Je reprendrai bientôt la route, après quelques semaines à Bali pour finaliser mes articles en cours pour le *Bali Berita Bagus*, et profiter de la tranquillité au village, ce qui me changera un peu de l'animation et de l'agitation des villes vietnamiennes. De l'intensité de l'amour-passion également. Se ressourcer sur place avant de bourlinguer à nouveau, pour le plaisir de voyager, vivre et écrire. Pendant ce temps, Tâm va passer un semestre à méditer dans une pagode au fin fond de la Birmanie. C'est son souhait, son désir du moment. Je le respecte. L'amour véritable c'est accepter le choix de l'être aimé même et surtout si celui-ci n'est pas conforme à ma volonté.

Ironiquement, mon unique point commun avec un escargot réside dans le fait que je suis plus souvent partie qu'arrivée : c'est l'éloge de la lenteur ou rien. Mais en quittant Tâm et réciproquement, c'est encore un nouveau départ qui s'impose. Sans regrets. Un peu d'amertume. Comment le nier ? Il demeure avant tout d'inoubliables souvenirs amoureux et maintenant une amitié mutuelle que nous espérons aussi forte que durable. Une chose me paraît désormais certaine, c'est qu'il est plus fondamental, certainement plus difficile, de faire le tour de soi-même que d'entreprendre un ou dix tours du monde.

Il me faut donc repartir, vers moi-même et vers les autres, avec l'idée d'une autre destination orientale. A l'heure où l'Ouest décline et se cherche, oubliant d'anticiper les tragédies à venir, le soleil de l'espoir se lève toujours à l'Est. Crépuscule des dieux et aube dorée. Ce n'est certes pas si simple. L'apocalypse se contrefout des points cardinaux. Son compte à rebours déjà enclenché, au funeste destin supposé irrémédiable, la catastrophe annoncée concerne la totalité de notre espace terrestre. Personne n'y coupera. Cette Terre, unique planète habitable pour des humains véritables, brûle aujourd'hui. Elle n'est pas encore à feu et à sang. Un court répit.

Mais c'est sûr que l'illusoire bon vieux temps est définitivement clos. L'actuel, mal en point, est minutieusement compté. Se bouger les fesses est une question de survie, et botter le

cul à tous les fascismes une obligation. Poursuivre le combat et reprendre la route.

Citoyenne du monde, je jetterai certainement mon dévolu sur un pays-continent où l'éloge de l'amour se lit sur les murs des temples et des façades, où l'art du *Kamasutra* en a fait rêver plus d'une depuis des millénaires : l'Inde. Je ne m'emballe pas. Le maudit Modi ne vaut guère mieux que les autres fascistes au pouvoir un peu partout. Mes consœurs et femmes indiennes ont beaucoup de chemin à parcourir pour collectivement s'émanciper. Encore faudrait-il qu'elles puissent librement l'emprunter. Je vais devoir improviser encore plus que d'habitude. Je verrai où les prochains pas me porteront. Surtout, je ne prévois plus rien dans un monde complètement fou, devenu très incertain.

C'était KLB pour le *BBB*.

Un grand merci pour la lecture.

Du même auteur

Envolées balkaniques

Récit d'une Balinaise en roue libre



Félix Madika

éditions l'ère de rien – décembre 2025